TRAVAUX DU MÊME AUTEUR.

Note sur la colique sèche au point de vue du traitement. (*Bulletin de thérapeutique*, 1858.)

De l'anémie globulaire dans ses rapports avec la dyspepsie. (*Thèse de doctorat*. Strasbourg, 1859.)

Le service médical à bord des navires baleiniers français. (*Gazette des hôpitaux*, 1860.)

Étude sur la conflagration prématurée de la poudre dans le canon et les accidents qui en résultent. (*Recueil des mémoires de médecine militaire*, 3e série, t. V, 1861.)

De l'usage de la déformation des pieds chez les femmes chinoises. (*Recueil des mémoires de médecine militaire*, 3e série, t. XI, et brochure in-8. Paris, 1864.)

La météorologie de Pékin en 1862 et 1863, avec tableaux. (*Recueil des mémoires de médecine militaire*, 3e série, t. XII, et *Bulletins de la Société de météorologie*, 1864.)

L'exercice de la médecine chez les Chinois, mémoire présenté à l'Académie impériale de médecine. (*Recueil des mémoires de médecine militaire*, 3e série, t. XII, 1864.)

La météorologie de Pékin en 1864. (*Recueil des mémoires de médecine militaire*, 3e série, t. XIII, 1865, avec tableaux.)

Note sur une épidémie de typhus avec cas de relapsing fever, observée à Pékin, Mémoire présenté à l'Académie impériale de médecine. (*Recueil des mémoires de médecine militaire*, 3e série, t. XVI, 1866.)

Étude analytique du Traité d'hygiène publique et privée de M. le docteur Michel Lévy, 5e édition. (*Gazette hebdomadaire*, 1869.)

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

PÉKIN

ET SES HABITANTS

ÉTUDE D'HYGIÈNE

PAR

Le Dr G. MORACHE,
Médecin-major de l'armée,
Professeur agrégé à l'École impériale de médecine du Val-de-Grâce,
Ancien médecin de la Légation de l'Empereur à Pékin,
Chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, de l'ordre impérial de Sainte-Anne,
de Russie, de l'ordre Royal américain d'Isabelle-la-Catholique,
de l'ordre militaire de Saint-Grégoire-le-Grand, etc.

PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE
Rue Hautefeuille, 19, près du boulevard Saint-Germain.
1869

EXTRAIT

DES

ANNALES D'HYGIÈNE PUBLIQUE ET DE MÉDECINE LÉGALE.

2e SÉRIE, 1868, T. XXXI.

Journal rédigé par : MM. Andral, Beaugrand, Bergeron, Brierre de Boismont, Chevallier, Delpech, Devergie, Fonssagrives, T. Gallard, Gaultier de Claubry, Guérard, Michel Lévy, Pr. de Pietra Santa, Z. Roussin, Ambr. Tardieu, Max. Vernois. Avec une *Revue des travaux français et étrangers*, par MM. les docteurs O. Du Mesnil et Strohl.

Publié depuis 1829, tous les trois mois, par cahier de 250 pages, avec planches.

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

Pour Paris : 18 fr. par an. — Pour les départements (*franco*) : 20 fr.

On s'abonne à Paris, chez J.-B. BAILLIÈRE et FILS, 19, rue Hautefeuille.

PÉKIN

ET SES HABITANTS

ÉTUDE D'HYGIÈNE

I. — Constitution du sol, climatologie.

Avant d'étudier, ainsi que nous nous proposons de le faire ici, la ville de Pékin au point de vue de l'hygiène publique et privée, il ne sera pas indifférent de jeter un coup d'œil sur les territoires au milieu desquels elle s'élève, et dont les dispositions géographiques et telluriques ont évidemment une grande importance dans son histoire.

La province du *Tché-ly*, dans laquelle est située la capitale politique de l'empire chinois, fait partie du groupe Nord des dix-huit provinces de l'empire et son nom, en traduction littérale « règle directe », doit indiquer que de son sein part l'impulsion gouvernementale qui conduit une masse de deux ou trois cent millions d'hommes. La statistique de la Chine n'a pas été faite depuis un siècle environ;

en 1764, elle renfermait 360 279 897 habitants, et c'est encore le chiffre accusé par l'almanach impérial officiel chinois pour 1864. Mais ce serait bien mal connaître les Chinois que de prendre ce chiffre comme absolument exact et admettre qu'il existe en cela un contrôle rigoureux. Tout porte à croire que, depuis un siècle, la Chine s'est dépeuplée ; le fait est prouvé par le seul aspect des villes surtout dans le Nord. Un appauvrissement graduel du sol par excès de culture mal entendue, des famines, des épidémies, des massacres nombreux en sont les causes, auxquelles, depuis quelques années, vient se joindre l'émigration progressive vers l'Amérique, l'Océanie et l'Inde.

Le *Tché-ly*, forme au N. E. de la Chine un grand quadrilatère irrégulier, situé entre les 110e et 117e degrés de longitude Est et les 37e et 41e degrés de latitude Nord, qui envoie une pointe de 60 kilomètres de large jusqu'au 31 degré de latitude Nord. Sa surface peut être évaluée à 15 millions d'hectares d'après les triangulations faites par les jésuites au XVIIe siècle ; sa population serait de 20 millions d'habitants en nombre rond, ce qui lui constitue une densité analogue à celle de la Belgique.

Deux massifs montagneux l'encadrent : au N. et N.O. les premiers échelons du grand plateau de l'Asie centrale qui envoient des ramifications jusqu'à Pékin, au S et au S.O. quelques petites montagnes qui la séparent du bassin du *Hoang-Ho*, ou fleuve Jaune.

Ainsi formée, la province du *Tché-ly* constitue une vaste plaine dont la surface, à peine coupée de quelques collines, descend en pente douce vers la mer, qui la baigne à l'est sur une étendue de 320 kilomètres. Elle ne forme en réalité qu'un seul bassin commun aux divers cours d'eau se rendant à la mer et dont le plus important est le *Paï-ho*, ou fleuve Blanc ; celui-ci passe à *Tien-Tsin*, y reçoit deux affluents considérables et va se jeter dans cette partie des

mers de Chine qui constitue le golfe du *Pé-tché-ly*; son embouchure, célèbre dans l'histoire contemporaine, est défendue par les forts de Ta-Kou qui firent éprouver un cruel échec à l'escadre anglo-française en 1859 et furent enlevés en 1860 par le corps expéditionnaire français débarqué à quelques lieues plus loin vers le Nord.

Toutes les rivières de la province sont à leur origine des torrents venant des montagnes; beaucoup sont desséchées la majeure partie de l'année, leur cours devient lent et flexueux dans la plaine où la pente est presque nulle; leurs eaux, que n'arrête aucun travail d'endiguement, s'étendent sur les bords et inondent les campagnes pendant la saison des pluies, puis sont réduites à un mince filet d'eau, pendant le reste de l'année.

La province du Tché-ly est de formation récente. A une époque peu reculée, la mer venait battre le pied des montagnes qui en sont maintenant distantes de quarante à cinquante lieues et où l'on trouve encore des coquilles entièrement semblables à celles que l'on recueille actuellement vivantes sur le bord de la mer; la tradition chinoise ne fait pas remonter bien haut le temps où la ville de Tien-Tsin était port de mer, maintenant elle est à 50 kilomètres dans l'intérieur des terres. Ce retrait des eaux doit être attribué aux énormes quantités de vases que déverse dans le golfe du Pé-tché-ly le fleuve Jaune, le plus limoneux de tous les fleuves du monde.

La plaine du Tché-ly est en général sablonneuse, elle présente même en certains points de vastes dunes amoncelées; parfois cependant la couche d'humus est assez considérable; au-dessous se trouve une couche de terre jaunâtre un peu argileuse, mais non compacte. On ne saurait dire quel en est l'élément constitutif dominant, les montagnes qui lui ont donné origine renfermant tout autant de calcaires que de masses granitiques ou porphyriques; à cer-

tains points le fond argileux affleure à la surface ; il contient une forte proportion de nitrate de potasse dont on rencontre de vastes efflorescences, aussi bien que d'autres concrétions de nature calcaire, de forme arrondie auxquelles les Chinois donnent le nom de *Batates de terre*, et qu'ils utilisent dans l'industrie.

La végétation est assez pauvre dans la plaine ; il n'existe aucune forêt et peu d'amas d'arbres, si ce n'est artificiellement dans les monastères boudhiques, les parcs et résidences impériales. Il est impossible de rendre la triste impression que cause au voyageur l'aspect rabougri et misérable de la végétation spontanée pendant la majeure partie de l'année ; au contraire, les parties cultivées avec la patiente ardeur du paysan chinois, sont assez prospères, grâce à d'ingénieux systèmes d'irrigation. Disons-le cependant en passant, l'art de la culture n'a, ainsi qu'on l'a trop prétendu, rien à puiser dans les systèmes employés par les Chinois, par ceux du Nord tout au moins.

Ce n'est point ici le lieu d'étudier la flore du pays, elle ne nous intéressera qu'au point de vue des productions alimentaires ou industrielles, et nous y reviendrons plus tard. Contentons-nous de signaler ce fait important et caractéristique : Rareté de la végétation spontanée et absence de forêts.

Des montagnes peu élevées forment au nord les premiers gradins du haut plateau de la Mongolie, immense étendue qui joue un rôle considérable dans la nature du climat. Par son altitude, dépassant de 2000 mètres le niveau de la plaine du Tché-ly, il constitue un immense réservoir de froid se combinant avec l'action de la mer voisine pour donner naissance aux vents qui soufflent à peu près régulièrement du N. et N.E. en hiver, du S. et S.O. en été.

Ces plans montagneux sont constitués au centre par des masses granitiques, porphyritiques et basaltiques, et sur les

bords de la ligne par différents terrains stratifiés dont les plus récents se rapportent à la formation carbonifère; toutes les formations intermédiaires entre celles-là et les dépôts très-modernes semblent complétement manquer.

Jadis ces régions ont été couvertes de forêts, mais le vandalisme chinois les a dépouillées de ces précieux abris et a contribué par là à l'appauvrissement de la plaine; quelques auteurs en donnent comme excuse la nécessité de parer aux inondations qui ravageaient la contrée; dans ce cas, il faut avouer que l'on a réussi à souhait : la plaine n'est plus inondée, mais elle menace de tourner au désert.

La partie de la province baignée par la mer est formée d'amas de boues, terrains non encore transformés, dépassant à peine le niveau des eaux, inondés à chaque grande marée. Cette disposition a rendu très-facile l'établissement de marais salants rapportant à la couronne des revenus fort considérables. En hiver, c'est-à-dire du 1er décembre au 1er mars environ, la mer est gelée jusqu'à 5 ou 6 kilomètres du rivage ; cela s'explique aisément par son peu de profondeur. Les cours d'eau qui s'y jettent ne charrient de glaçons que pendant quelques jours; la formation des glaces et la débâcle sont également rapides.

Quelques mots sur la météorologie de ces régions termineront l'esquisse rapide, mais nécessaire, de la contrée où s'élève la ville de Pékin. Les données suivantes sont le résultat de mes observations quotidiennes en 1863, 1864, 1865 et 1866 ; elles ont été publiées avec plus de détails dans des recueils spéciaux (1).

Pression atmosphérique. Vents. — La pression atmosphérique subit pendant toute l'année un écart de 30 à 35 millimètres, entre 780, maximum observé en hiver, et 745, minimum en été; les oscillations diurnes, en général peu prononcées, sont quelquefois de 5 à 6 millimètres, la plus

(1) *Bulletins de la Société de météorologie,* année 1864, et *Recueil de Mémoires de médecine militaire*, t. XII et XIII (3e série).

forte a été de 16 millimètres en mai 1865; parfois, pendant de longs espaces de temps, le niveau du mercure est à peu près stationnaire, ne s'écartant guère de la normale 760, ce qui s'explique par le peu d'altitude de la plaine; les variations suivent assez exactement celles des vents, baissant avec les vents de S. et S.E. en été, montant avec ceux de N. et N.O. en hiver.

A cette époque, et surtout au printemps, des vents, toujours violents, charrient d'énormes quantités de poussière, soulevée soit dans la province même du Tché-ly, soit plutôt dans les déserts de Mongolie; quelquefois ce sont de véritables tempêtes, qui obscurcissent l'air et rappellent les vents de sable des déserts de l'Afrique ou de l'Arabie, avec moins d'intensité peut-être, mais plus de durée. Ces tempêtes de poussière se présentent quinze à vingt fois par an. En dehors de ces cas, les coups de vents ne sont pas rares; j'ai observé le passage de quelques cyclones; Pékin se trouve en effet sur la branche nord de la courbe que décrivent les cyclones ou typhons des mers de Chine qui, naissant bien au-dessous des mers du Japon, se dirigent d'abord du S.E. au N.O. jusque vers le golfe du Tonkin et là s'infléchissent pour remonter du S.O. au N.E., en parcourant le littoral de la Chine, et aller se perdre dans les plaines de Mongolie.

Température. — La température moyenne de l'été est de + 29 degrés environ, celle de l'hiver de — 2°,8; le maximum observé en juillet, mais qui se reproduit souvent est de + 45 degrés à l'ombre, le minimum en janvier de — 17 degrés, soit 62 degrés d'écart. La température au soleil est toujours élevée, même en hiver, et arrive en été à + 60 degrés, + 64 degrés, soit avec le minimum de l'hiver — 17 degrés, 81 degrés d'écart.

Cette effrayante différence ne se ressent, il est vrai, que dans un espace de temps assez long; mais en hiver, lorsque le thermomètre descend par exemple à — 10 degrés le ma-

tin, à — 5 degrés vers deux heures de l'après-midi à l'ombre, il marque + 25 degrés, + 30 degrés au soleil.

Un fait important au point de vue de la santé est la continuité de la température. Pendant quatre mois de grande chaleur, il y a à peine 4 ou 5 degrés de différence entre la température du jour et celle de la nuit, + 40 degrés à midi ou à une heure, + 38 degrés, + 35 degrés vers deux heures du matin. On conçoit sans peine combien est énervante une telle disposition.

La moyenne annuelle de la température, à laquelle il ne faut attacher de reste qu'une importance secondaire est de + 14 degrés à + 14°3.

Pluies et neiges. Hygrométrie. — Les pluies ne commencent réellement qu'en juin et accompagnent des orages; si auparavant quelques millimètres d'eau ont arrosé le sol, la quantité en est presque nulle comme influence sur les cultures; aussi la végétation ne prend-elle son essort qu'avec les grandes chaleurs et acquiert-elle en quelques semaines des proportions tropicales. On doit à ce phénomène l'absence de végétations printanières et la mauvaise qualité des végétations estivales que la cellulose envahit à l'exclusion des sucs.

La quantité d'eau tombée annuellement est de 600 à 640 millimètres, répartie entre 30 et 40 jours pluvieux pendant les mois de juin, juillet, août et septembre; les huit autres mois sont absolument secs. Ces observations se rapportent, il est vrai, à Pékin; à vingt lieues de distance, les pluies sont un peu plus fréquentes et ce fait justifie une tradition chinoise : Le premier fondateur de la ville de Pékin fit rechercher par les astrologues le point le plus sec de la province, avant d'y bâtir sa résidence..... et il est certain qu'il a parfaitement atteint son but.

Les neiges sont peu considérables, ne persistent que quelques jours dans les mois très-froids, fondent rapide-

ment sous l'impression des rayons solaires et privent ainsi le sol d'un précieux abri ; l'épaisseur de la couche annuelle de neige peut être évaluée de 250 à 300 millimètres.

La quantité d'eau tenue en suspension dans l'atmosphère est très-faible pendant la majeure partie de l'année ; elle s'accuse par les chiffres proportionnels de 45, 48 centièmes en hiver ; pendant la saison des pluies, elle s'élève au contraire à 80, 85 centièmes, calculés au moyen du psychromètre d'August.

La rosée n'existe que rarement dans ces conditions ; malgré la pureté du ciel et un rayonnement intense pendant les nuits d'hiver, les plantes ne sont point couvertes de givre ; en été, au contraire, une épaisse vapeur s'élève du sol au matin et ne se dissipe qu'avec l'ardeur des rayons du soleil.

Électricité. Ozone. — Les orages sont relativement rares à Pékin ; ils surviennent pendant la saison des pluies et amènent de fortes ondées ; ils se forment au-dessus des montagnes qui sont au S. O. de la province, passent au-dessus de la plaine et vont se perdre dans les montagnes du Nord ; quelquefois, repoussés en ce point par des courants contraires, ils reviennent sur Pékin et semblent ainsi, à une observation incomplète, venir de la Mongolie.

La foudre cause peu de ravages et les orages sont beaucoup moins intenses que dans les régions tropicales ; ils sont au nombre de 20 environ par an.

La quantité d'ozone, appréciée à l'aide de l'ozonoscope de James (de Sedan), donne des chiffres proportionnels de 0 à 15, le maximum étant 20 ; elle est beaucoup plus forte en hiver qu'au printemps et en automne. Je crois volontiers avoir observé d'intéressantes variations au moment d'épidémies de choléra et de typhus, mais ces résultats sont encore incertains.

On le voit, Pékin est essentiellement un climat extrême ; l'été de Suez ou de l'Abyssinie, l'hiver de la mer du Nord,

une sécheresse absolue faisant place à une grande humidité, des vents impétueux et des tourbillons de poussière pendant huit mois de l'année en forment la caractéristique.

Par ces quelques aperçus, joints à une courte description du sol, j'ai voulu donner une idée du pays ingrat où s'élève la ville de Pékin, à l'étude de laquelle ces préliminaires me paraissaient indispensables.

II. Topographie de la ville. Population.

La ville de Pékin (en chinois *Peï-Tzin*), dont la détermination géographique a été exactement calculée par les jésuites, se trouve par 114°7′ de longitude est et 39°,54′ de latitude nord, à 70 kilomètres à vol d'oiseau du golfe de Pé-tché-ly, à 120 kilomètres environ de Tien-Tsin, dans un encadrement formé par des montagnes qui en sont distantes de 35 à 45 kilomètres au nord, de 15 à 25 seulement à l'ouest.

Elle ne se trouve malheureusement pas sur le cours d'un grand fleuve, différant en cela de presque toutes les villes importantes de la Chine. Le plus rapproché est le *Paï-ho* qui se relie à la capitale par un canal à l'embouchure duquel se trouve la ville importante de *Tong-Tcheou*, située à 20 kilomètres Est de Pékin. A l'Ouest et à peu près à la même distance coule le *Wan-ho*, rivière bien moins importante, non navigable et qui va se jeter dans le Paï-ho à Tien-Tsin.

C'est à l'aide du canal de Tong-Tcheou à Pékin que la grande ville se trouvait en communication fluviale avec le grand canal impérial, œuvre d'art gigantesque qui s'étendait de *Hang-Tchéou* à Pékin sur une longueur de 1500 kilomètres et servait à un mouvement commercial très-remarquable, entre autres au transport des grains et des riz récoltés dans le Midi. Depuis des années ce canal, mal entretenu, a cessé d'être navigable en plusieurs points et le

PLAN DE PÉKIN

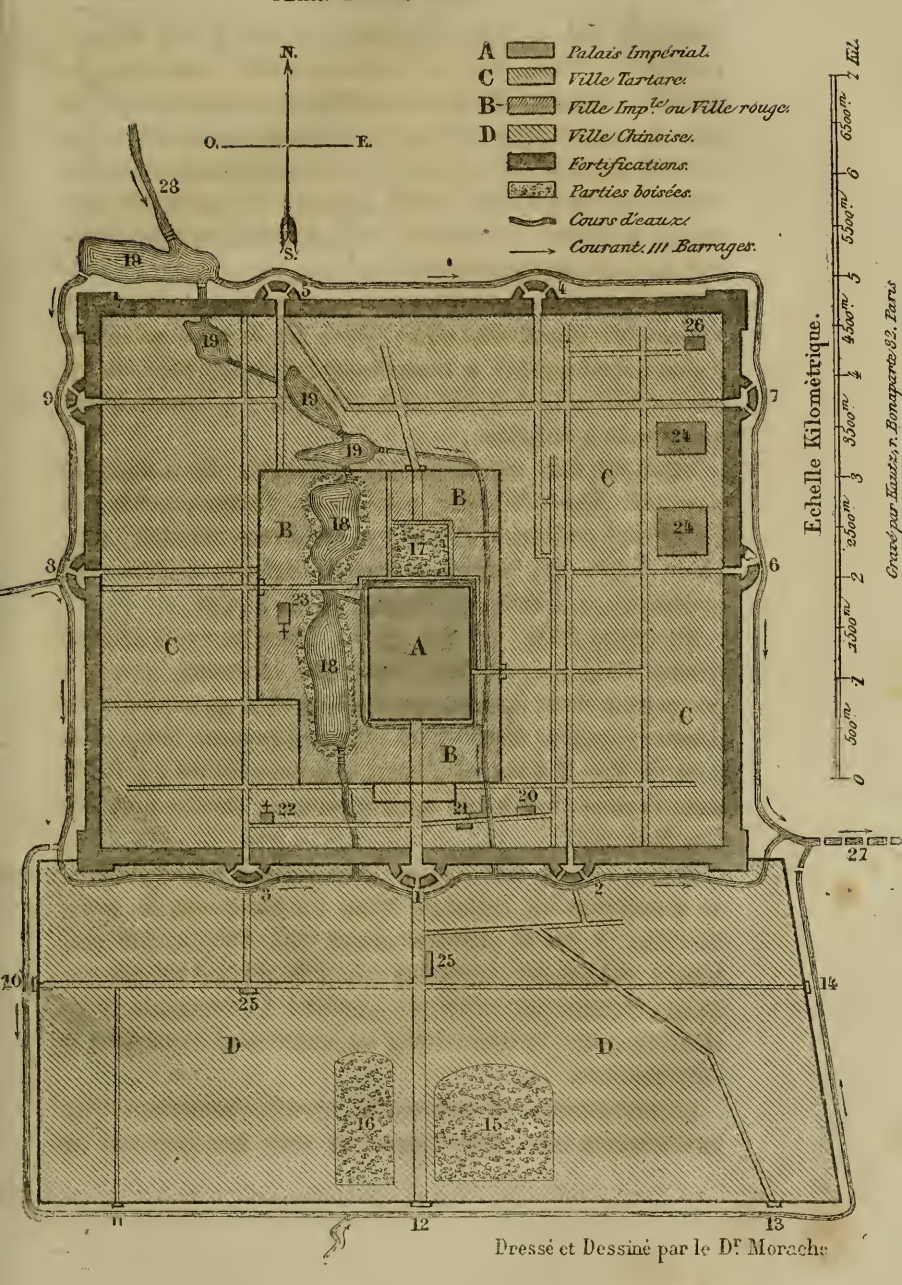
DRESSÉ PAR LE Dr MORACHE

DISTRIBUTION DES EAUX

---

1. Porte de Tsien-Men.
2. Id. Hata-Men.
3. Id. Shoun-tze-Men.
4. Id. Anting-Men.
5. Id. To-Shan-Men.
6. Id. Tche-Koua-Men.
7. Id. Toung-tche-Men.
8. Id. Ping-tze-Men.
9. Id. Si-tche-Men.
10. Id. Shouan-tze-Men.
11. Id. Nan-Tze-Men.
12. Id. Houng-ting-Men.
13. Id. Tiang-tze-Men.
14. Id. Cha-Coua-Men.
15. Temple du Ciel.
16. Temple de l'Agriculture.
17. Parc où se trouve la montagne de Charbon.
18. Lacs du Palais.
19. Réservoirs.
20. Légation de France.
21. Légation de Russie, d'Angleterre, des États-Unis.
22. Cathédrale du Nan-Thang.
23. Peh-Thang, centre des Missions catholiques.
24. Greniers du Gouvernement.
25. Marchés.
26. Couvent russe.
27. Canal de Tong-tcheou et écluses.
28. Canal venant de Haï-tien.

Nota. Ce plan étant reproduit ici en vue de donner une idée d'ensemble de la ville, et de faciliter l'étude de la distribution des eaux, indique seulement les grandes voies de communications. Leur largeur, ainsi que celle des murailles, a été augmentée à dessein, et n'est pas en proportion avec l'échelle métrique.



Dressé et Dessiné par le Dr. Morache

transit du sud au nord de la Chine a pris la voie de mer jusqu'à Tien-Tsin. Jadis ce trajet était fort dangereux, de véritables escadres de pirates arrêtaient et rançonnaient les convois; aujourd'hui si la piraterie existe encore, elle a cependant diminué; les convois se font accompagner par des navires européens bien armés, lorsque les négociants chinois ne préfèrent pas confier à ces derniers seuls le transport de leurs marchandises.

Tien-Tsin et Tong-Tchéou n'en restent pas moins deux centres fort importants pour Pékin; les denrées qu'envoie le Sud pour suppléer à l'insuffisance de production du Pétché-ly passent toutes par ces deux points et y entretiennent une grande animation.

Pékin fut bâti par le premier empereur de la dynastie mongole, *Khoubilaï-Khan*, petit-fils de *Tching-gis-Khan*, le grand chef politique et religieux de la race mongole, prophète inspiré qui lança ses hordes barbares comme des avalanches, à la fois sur l'Europe et sur l'Asie.

Khoubilaï-Khan ne fut guère définitivement accepté comme Empereur par les Chinois que vers 1280, et c'est à peu près à cette époque qu'il construisit sa capitale. Le fameux voyageur Marco-Polo séjourna quelque temps à la cour du *Grand Khan*, et a laissé une description de Pékin assez semblable à ce que nous constatons encore huit siècles plus tard.

Pékin affecte une figure géométrique très-régulière, et représente un rectangle dont les côtés sont N. et S., E. et O.; le côté S. forme le grand côté d'un second rectangle légèrement trapézoïde, dont la surface est un peu moins étendue que celle du premier. Le rectangle supérieur constitue la ville tartare ou mantchoue, l'inférieur la ville chinoise.

La ville tartare est séparée de la ville chinoise par des fortifications aussi développées sur cette face que sur les

autres, nous prouvant que la race victorieuse a de tous temps eu la crainte d'une insurrection possible des peuples conquis.

Au centre de la ville tartare s'en élève une seconde, également protégée par un mur d'enceinte, la ville rouge ou impériale, au milieu de laquelle se dressent d'immenses constructions abritées par de larges fossés et de solides remparts : c'est la demeure du Fils du Ciel. — Il a su se mettre ainsi, par une série de trois lignes de défense, à couvert de manifestations trop expansives de son peuple parfois turbulent, et entourer sa demeure de celle de ses anciens compagnons du désert, les Tartares-Mantchoux, qu'il faudrait écraser avant d'arriver jusqu'à lui.

Quelques chiffres suffiront pour faire apprécier les dimensions de cette ville dans laquelle les formes géométriques ont été recherchées avec soin.

La ville tartare mesure du N. au S. 5 500 mètres; de l'E. à l'O., 6 500; sa superficie est de 3 575 hectares, son périmètre, de 24 kilomètres; la ville rouge contient en surface 668 hectares.

La ville chinoise compte du N. au S. 3 350 mètres; de l'E. à l'O., 7 500; sa superficie est de 2 500 hectares, son pourtour, de 21 kilomètres.

En combinant les deux villes pour avoir la totalité de Pékin, on trouve que la superficie est de 6 000 hectares, le périmètre de 32 kilomètres à quelques unités près.

On se fait une idée assez juste de ces dimensions en se représentant une ellipse irrégulière dans laquelle serait inscrit un rectangle; l'ellipse représente l'enceinte fortifiée de Paris qui a 36 kilomètres, le rectangle, l'enceinte de Pékin, qui n'en a que 32; la superficie de Paris est de 9 450 hectares. Pékin a environ un tiers en moins, mais dans cette dernière ville les maisons vont jusqu'aux fortifications, tandis qu'à Paris il existe beaucoup de terrains

non construits qui forment une partie de la banlieue récemment annexée.

Un point important à déterminer, comme hygiène urbaine, est sans contredit le rapport entre le nombre des habitants et la surface dont ils disposent, rapport qui exprime la densité de la population. Or, à Pékin, le chiffre exact de la population est incertain; il existe bien un contrôle qui servirait à l'établir, c'est le rôle des impôts; mais ceux-ci sont répartis par famille et l'on ne sait au juste combien il y a de membres dans chacune d'elles. En effet, elles ne comprennent pas seulement le père, la femme et les enfants, mais les secondes femmes, les frères cadets et leurs enfants, les domestiques, etc.

Quand on consulte les mandarins les plus élevés en grade, ils répondent par un chiffre excessif qu'il ne faut pas prendre à la lettre et qui, dans leur idée, veut simplement dire « une multitude innombrable » (dix mille fois dix mille). Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la précision est chose difficile à obtenir des Chinois.

Cependant, en prenant l'opinion de gens sérieux, de missionnaires qui connaissent le pays à fond, en évaluant la population de quartiers séparés et les rapportant à la totalité de la ville, je crois pouvoir supposer qu'actuellement la population ne doit pas dépasser 800 000 à 1 million, si même elle y arrive. Dans les descriptions des Pères Jésuites du XVIIe siècle, on la trouve évaluée à 1 500 000, 2 millions, 2 millions et demi. Il n'y a qu'à voir le grand nombre de quartiers ruinés, presque abandonnés, pour être certain que, depuis un siècle, il s'est produit un mouvement d'émigration énorme prouvé encore par bien d'autres faits. Il a pour origine certaine l'insuffisance de plus en plus grande du sol à nourrir ses habitants, non moins que la pauvreté croissante du gouvernement, qui ne reçoit plus des provinces méridionales les immenses quantités de cé-

réales dont il nourrissait le peuple au temps de sa splendeur.

C'est donc avec raison, je crois, que je présente ce chiffre de 1 million comme le maximum actuel; en le prenant pour base, on arrive à calculer que si à Paris on trouve 224 habitants par hectare, il y en aurait à Pékin 166. Mais à Paris la moitié de la population s'entasse dans un quart de la superficie, ce qui donne pour beaucoup de quartiers 400 habitants par hectare, tandis qu'à Pékin la population est assez exactement répartie dans les 6 000 hectares dont elle dispose. On peut donc dire qu'à Pékin, la densité de la population est deux fois moins forte qu'à Paris, ce qui constituerait une circonstance hygiénique des plus heureuses, si d'autres conditions mauvaises ne venaient en détruire l'effet.

Les 24 kilomètres de la ville tartare sont tracés par une enceinte fortifiée continue se composant d'un mur de 14 mètres de haut sur $14^{m},50$ d'épaisseur; les revêtements extérieurs sont faits de belles briques de 30 centimètres d'épaisseur sur 50 dans les autres sens; la partie supérieure de la muraille est dallée, et forme une promenade unique au monde, rappelant à l'esprit les fortifications légendaires de Thèbes et de Babylone. Tous les 200 mètres une tour carrée, de même hauteur que le mur, fait une saillie de 20 mètres, en vue de croiser les feux, en cas d'attaque sur un point quelconque.

Ce mur d'enceinte est percé de neuf portes, trois à la face sud qui communique avec la ville chinoise, deux sur chacune des autres faces. Elles constituent de véritables forteresses. Au dessus d'une voûte, qui perce la muraille et n'a pas moins de 7 mètres de hauteur, se dresse une immense construction de 15 mètres environ, bâtie en bois et briques avec triple toit de tuiles vernissées et servant de magasin d'artillerie, d'observatoire, de poste-caserne.

La porte elle-même, double et blindée de plaques de métal, est protégée par une demi-lune avec mur d'enceinte semblable à celui de la ville. Deux portes y donnent accès, à l'exception de la grande entrée au sud de la ville tartare, qui, faisant face au palais impérial, est percée de trois portes, dont la principale s'ouvre uniquement pour l'Empereur. La demi-lune circonscrit un vaste demi-cercle qui servirait de refuge pour les troupes et en temps ordinaire est envahi par les marchands ambulants.

A chacun des quatre angles de la ville tartare, on voit une sorte de bastion à quatre étages, entièrement construit en briques et percé de quatre rangs de sabords semblables à ceux d'un navire. Il pourrait recevoir de l'artillerie, ou plutôt des tirailleurs. Mais pour le moment, on n'y voit que l'image de la bouche d'un canon peinte sur chacune des embrasures.

Enfin un immense fossé de 20 mètres de largeur sur 10 de profondeur, fait le tour de la ville et serait inondé en cas d'attaque, si le mauvais état des prises d'eaux ne rendait actuellement cette défense à peu près illusoire.

On le voit, cet ensemble de fortifications, conçu avec un véritable talent militaire, est une œuvre gigantesque, fort bien conservée, et qui aurait suffi pour arrêter les armées asiatiques contre lesquelles on l'avait autrefois élevée.

La ville chinoise, sur les trois faces qui regardent la campagne, est entourée d'une muraille un peu moins élevée que celle de la ville tartare, percée de sept portes et entourée de fossés.

A l'exception de la grande entrée du sud, *Tsien-Men*, les huit autres portes de la ville tartare conduisent à de grandes rues ou boulevards de 30 mètres de largeur, traversant en ligne droite toute la ville du N. au S. de l'E. à l'O., mesurant par conséquent jusqu'à 6000 mètres. Ce sont les plus grandes voies de communication; d'autres, parallèles ou

perpendiculaires à celles-ci et d'une étendue variable de 2 à 4 kilomètres, n'ont que 20 mètres de large ; la ville est de la sorte coupée en échiquier à peu près régulier dont les *quadres* circonscrits par de larges avenues, sont percés eux-mêmes d'une multitude de rues et ruelles plus ou moins larges, mais qui, toutes à peu près, sont orientées N. et S., E. et O.

Une seule volonté a évidemment présidé à ce plan, et jamais édilité n'a eu à exécuter d'un seul coup une aussi vaste entreprise. Cette disposition est éminemment favorable à l'aération ; les grandes avenues N. et S. sont constamment balayées par les vents réguliers qui suivent cette même direction.

Dans la ville chinoise, la topographie est moins régulière, il existe bien une longue rue qui traverse la cité de l'E. à l'O. et n'a pas moins de 7500 mètres; une autre avenue, partant de la porte centrale Tsien-Men, coupe la ville en deux moitiés, mais là s'arrête le plan primitif. Moins soucieux de la population chinoise que de ses Tartares, le fondateur de Pékin a laissé les Chinois disposer leur cité à leur guise ; aussi ressemble-t-elle un peu aux autres villes de la Chine, aux rues étroites, tortueuses, aux maisons pressées les unes contre les autres, à population agglomérée, bruyant centre d'activité commerciale, rendez-vous d'affaires et de plaisir. La ville tartare, au contraire, plus calme, plus grandiose, a un cachet que l'on ne rencontre nulle autre part en Asie et semble participer de la Majesté impériale qu'elle abrite.

Du côté de la campagne, les portes mènent à de grandes routes pavées de larges dalles d'un marbre grossier fort commun dans les montagnes, qui se prolongent jusqu'à 5 ou 6 kilomètres de la ville. A ce point, le dallage cesse et la route court à travers champs, sans direction bien régulière, sans entretien d'aucune sorte. Les voitures y enfoncent

toujours jusqu'au moyeu, dans la poussière en hiver, dans la boue et les flaques d'eau en été ; à cette époque et à la suite de grandes averses, la circulation est souvent interrompue pendant plusieurs jours. Les routes pavées ne sont guère d'un usage plus agréable ; comme elles sont fort anciennes, de profondes ornières se creusent, des dalles manquent, laissant à leur place une profonde excavation, et les charettes y subissent de tels cahots que voyageurs ou marchandises en sont fort endommagés.

Les grandes rues de la ville ne sont pas beaucoup mieux entretenues ; aux environs des portes existe un dallage présentant les inconvénients que je viens de signaler ; un peu plus loin les rues sont formées d'une chaussée faite d'une sorte de macadam primitif que l'on a l'air de relever quelquefois, et de bas côtés que l'on abandonne absolument à eux-mêmes.

Lorsque l'on est habitué à nos belles routes d'Europe, à nos splendides avenues du nouveau Paris, on ne saurait se figurer à quel point l'absence d'un service de ponts-et-chaussées peut réduire les voies de communication, et l'on se prend à désirer que certains Parisiens pussent être transportés pour quelques heures à Pékin ; ils en reviendraient à tout jamais reconnaissants envers nos édiles.

En hiver, le sol subissant une sécheresse de plusieurs mois, se transforme en une couche de poussière de 50 centimètres à 1 mètre d'épaisseur, toujours soulevée par le vent ; la température descend au-dessous de 0°, mais ne peut durcir un sol tellement anhydre, que des objets de métal y séjournent plusieurs mois sans s'oxyder. Cette poussière froide recouvre les vêtements, la figure, pénètre dans les maisons et constitue un véritable fléau. En été la scène change, tout le sol se transforme en boues ; plusieurs rues sont tellement défoncées que les portes des maisons s'élèvent à 1 mètre et demi au-dessus de la voie, et alors, à

la suite des grandes pluies, ce sont des lacs qui forcent voitures et piétons à faire un grand détour pour trouver un chemin praticable.

Mais ce n'est pas tout : ce sol sur lequel se sont déversés pendant huit mois tous les détritus, tous les *excreta* d'une population immense, subissant l'action combinée de la chaleur et de l'humidité, entre en fermentation et forme un véritable marais trop odorant, dont les miasmes sont certainement la cause des fièvres putrides que l'on observe à cette époque et sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

Le sol de Pékin est tellement riche en matières organiques que les paysans des environs, lorsqu'ils n'ont pas le moyen d'acheter d'autres engrais, viennent enlever les boues afin d'en fumer leurs terres.

Dans la ville chinoise, le même inconvénient se reproduit, mais les rues étant en général plus étroites, la population marchande qui les habite, prend elle-même ses mesures et fait réparer à ses frais le chemin qui mène à ses boutiques. Nous verrons du reste, dans le cours de cette étude, qu'il existe de véritables institutions municipales dans la ville chinoise, tandis que la ville tartare ne dépend que du gouvernement; or celui-ci a eu, depuis bien des années, à s'occuper de choses infiniment plus graves que l'hygiène de ses sujets.

Quelques avenues aux abords du palais sont plantées d'arbres; ils ont vieilli comme le reste et ne prêtent aux piétons qu'un ombrage illusoire. Ils meurent, et quelque petit fonctionnaire les fait abattre pour son usage personnel; personne, bien entendu, ne songe à les remplacer.

Il existe cependant dans l'intérieur de la ville de belles cours, de grands jardins plantés d'ormeaux, de pins, de chênes, de thuïas : ce sont ceux des habitations princières et des pagodes. Parmi celles-ci, deux forment de véritables parcs, le temple *du Ciel* et le temple de l'*Agriculture*,

immenses espaces de 4 kilomètres et plus de circuit, situés au sud de la ville chinoise, coupés de bois et de prairies, que l'on n'entretient pas beaucoup, mais qui n'en sont pas moins de charmantes promenades. Elles sont absolument interdites au public; une affiche placée à l'entrée principale avertit même qu'il y aurait peine de mort à qui pénétrerait dans cette enceinte sacrée. C'est là, en effet, que le Fils du Ciel va chaque année implorer l'Esprit créateur de toutes choses, le Dieu que ne renferme aucun temple, lui offrir en sacrifices tous les produits de la terre et exercer un culte dont il est le seul pontife. On le voit, c'est une doctrine idéale, beaucoup trop élevée pour la vile multitude; elle a à sa disposition de petits temples de bas étages où elle pourrait faire ses dévotions si l'envie lui en prenait. Mais le Chinois n'est point religieux, et d'autre part, il ne ressent jamais l'envie de respirer un air plus pur que celui de son quartier; il n'est donc privé ni dans sa foi ni dans ses goûts de promenade.

A bien plus forte raison ne peut-on pénétrer dans les beaux parcs qui entourent la résidence impériale, non plus que sur les bords des grands lacs qui l'arrosent. Ces vastes pièces d'eau, parsemées d'îles couvertes de constructions gracieuses, s'étendent sur une surface considérable dans la ville rouge. Par une faveur toute spéciale et pour éviter de trop grands détours, on tolère le passage sur un pont qui les sépare et d'où l'on peut jouir d'un splendide coup d'œil; on regrette d'autant plus la mesure prohibitive en interdisant l'entrée à tout autre qu'aux serviteurs intimes et aux eunuques.

Dans ces jardins se trouve la fameuse montagne de charbon, gigantesque amas de houille qui mesure certainement plus d'un million de mètres cubes et qu'un empereur fit accumuler pour fournir le chauffage de la ville dans un cas de siége. Recouverte de terre végétale, plantée de grands

pins, ornée de pavillons élégants et de pagodes, cette pyramide domine de 100 mètres et plus les palais et la ville entière.

Il n'existe donc à Pékin rien qui ressemble à une promenade publique et nul indigène n'en ressent le besoin; le Chinois ne comprend guère que l'on se mette en mouvement sans y être forcé par les affaires, et les Tartares, adoptant progressivement ces mœurs, ont à peu près renoncé aux exercices d'équitation, de chasse, qu'ils conservèrent longtemps en souvenir de leur ancienne existence nomade. Lorsqu'un indigène bien élevé a quelque course à faire, il loue une voiture, s'il n'en possède une; tout au moins prend-il un mulet, mais il ne s'abaisse pas à marcher à pied comme le dernier mendiant.

III. — Irrigations urbaines, voiries, inhumations.

L'attention du fondateur de Pékin et de tous les empereurs de Chine depuis *Khoubilaï-Khan* jusqu'à *Kien-long*, qui mourut en 1795, semble avoir été particulièrement éveillée sur la nécessité de fournir d'eau la grande ville; aussi y trouve-t-on un système très-complet d'irrigation urbaine. Mais depuis Kien-long, que l'on a du reste accusé d'avoir trop sacrifié à l'amour des constructions et des embellissements, et qui fit beaucoup pour Pékin, les prises d'eau, les bassins, les conduites, n'ont jamais été réparés et ont subi de successives dégradations dues au temps et à de fortuites inondations.

Ce n'est malheureusement pas dans ce seul détail que s'accusent la négligence et l'incurie du gouvernement central. A partir du fils de Kien-long, *Kia-King*, qui monta sur le trône en 1795, la mauvaise direction imprimée à la marche des affaires a amené du haut en bas de l'échelle administrative une tendance générale à la dilapidation des deniers de l'État; le résultat en a été une pauvreté toujours

croissante, situation pénible que sont venues augmenter les insurrections des trente dernières années. Tous les services publics sont donc en souffrance et l'on n'a rien pu ou voulu faire pour Pékin. Depuis cinq ans, le gouvernement ayant eu la pensée intelligente de confier l'inspectorat des douanes maritimes à des Européens, a vu ses revenus augmenter sensiblement ; il a pu commencer quelques réparations encore fort restreintes.

La situation des travaux hydrauliques de Pékin est mauvaise; les eaux autrefois retenues avec soin dans de vastes réservoirs et de là déversées dans la ville, se répandent et se perdent dans la campagne; il n'en est pas moins intéressant d'étudier ces travaux d'art qui, avec quelques réparations bien dirigées, pourraient rendre de nouveaux et utiles services; ils témoignent tout au moins d'un véritable talent chez les premiers constructeurs.

Le principal cours d'eau qui arrose Pékin vient d'un lac nommé le *Kouan-Min-ho*, situé près du palais d'été de *Yuen-Min-Yuen*, bien connu en Europe depuis l'expédition de 1860; il se trouve à 20 kilomètres au nord de la ville. Ce lac est alimenté lui-même par des sources locales et par celles qui descendent des montagnes. Le cours d'eau, dont le débit est par moment assez considérable, vient rejoindre la ville à son angle N. O. et former un bassin retenu par des endiguements; le surplus coule dans le fossé du nord, puis dans celui de l'est et va se jeter dans le canal de Tong-Tchéou dont il a déjà été question et qui commence à l'angle S. E. de la ville tartare; à son origine, ce canal est coupé de cinq écluses de 3 mètres environ chacune; la chute entre Pékin et Tong-Tchéou devant être au plus d'une vingtaine de mètres.

Du grand réservoir du N. O., les eaux entraient en ville et se déversaient dans trois lacs successifs (*voy. le plan*) pour la ville tartare, puis dans les deux du palais d'hiver. Autre-

fois ces lacs étaient constamment remplis, mais actuellement, tant pour celui de Yuen-Min-Yuen que pour celui de la ville, le mauvais état des prises d'eaux et des écluses diminue leur recette; d'autre part, faute de nettoyages fréquents, les vases s'y accumulent, le fond s'en exhausse et pendant l'été ils se recouvrent d'une abondante végétation aquatique, gracieuse à l'œil, pernicieuse au point de vue hygiénique. Les quartiers environnants sont alors envahis par les miasmes, les habitants contractent des fièvres d'accès, et présentent de nombreux cas de cachexie palustre.

Les eaux des lacs s'écoulent par deux canaux, l'un partant au-dessus du palais, l'autre au-dessous ; tous les deux vont, après avoir traversé la ville tartare, se jeter dans le fossé sud, et gagner le canal de Tong-Tchéou. Ces canaux intérieurs sont du reste crevassés, leurs quais sont en ruines, leurs portes ne ferment plus et ils restent presque toujours à sec.

Il en est de même des fossés de la face O. de la ville, ils reçoivent leurs eaux partie du réservoir du nord, partie d'une petite rivière sortant d'une plaine marécageuse à quelque distance de là. Elles gagnent également la face S. et enfin le canal de Tong-Tchéou.

A la suite des grandes pluies d'été, on ouvre toutes les écluses, les fossés sont recouverts d'un mètre d'eau environ, et l'on attend ainsi l'hiver ; l'eau se congèle alors et l'on extrait la glace qui constitue un grand objet de commerce.

La ville chinoise est alimentée en partie par une petite rivière aux eaux bourbeuses qui sort du parc de chasse du *Haï-tze*, situé à 2 kilomètres au sud, et se jette dans les fossés.

On voit donc combien ce plan était chose intelligente : réunir les eaux des montagnes, les rassembler au nord de la ville, la leur faire traverser en se développant sur de

larges surfaces, alimenter les fossés et enfin former un canal d'une haute importance commerciale, retenir ou précipiter leurs cours par de nombreux barrages ou écluses ; c'était très-bien conçu et certainement il y avait là de quoi suffire à peu près à la consommation de la grande cité.

Actuellement il n'en est plus de même et les habitants doivent faire apporter leur eau de très-loin ou puiser dans la couche qui se trouve au-dessous du sol de Pékin.

Cette nappe d'eau se rencontre à une profondeur variable de 10 à 15 mètres suivant les points et surtout suivant les saisons ; en hiver, alors que les sources des montagnes sont taries, tous les puits superficiels sont à sec ; en été, on a de l'eau en abondance, mais elle est souvent bourbeuse.

Les puits sont du reste bien disposés, garnis de ciment à l'intérieur, surmontés de potences à poulies pour faciliter l'ascension des seaux tressés de paille que l'on emploie. Un grand nombre de maisons, les pagodes, possèdent des puits, il en existe même de publics dans les rues, mais la plupart fournissent une eau tellement séléniteuse qu'elle ne peut être employée aux usages domestiques. Aussi est-ce une industrie lucrative que d'acquérir un bon puits, d'en vendre l'eau aux habitants de son quartier et de la faire charrier dans toute la ville à dos de mulets ou sur des charrettes. Quelques princes, quelques pagodes laissent librement puiser à condition que l'on n'emporte à la fois qu'une quantité déterminée de leur eau.

Si les Chinois voulaient essayer à Pékin des forages profonds, il est assez probable qu'après avoir dépassé les couches supérieures, on arriverait à trouver une bonne eau, mais ils s'arrêtent toujours à la première qu'ils rencontrent et n'ont pas l'idée ou plutôt les moyens mécaniques de descendre des tubes métalliques, comme nous le pratiquons journellement avec un grand succès.

Les eaux puisées à Pékin, et mon jugement se porte sur

des essais faits à divers points de la ville, ont toutes un caractère commun; elles sont franchement séléniteuses, mais à des degrés variables. Toutes sont incolores, transparentes, généralement pures de matières organiques appréciables par les sels d'or; les unes sont à peu près insipides, d'autres amères et complétement impotables; — toutes cuisent mal les légumes et dissolvent mal le savon. — Elles déposent par l'ébullition un résidu abondant qui encrasse rapidement les ustensiles, fait bien connu des Chinois et décrit comme un phénomène bizarre dans leurs ouvrages. Ce précipité, essentiellement composé de sulfate de chaux, contient encore du chlorure de calcium, de sodium et de magnésium. La quantité de matières salines, calculée par une solution alcoolique de savon, varie de 60 centigrammes à 2 grammes et plus. On conçoit dès lors que beaucoup d'eaux ne peuvent être utilisées; du reste, même les plus pures, déterminent des accidents gastro-intestinaux chez les nouveaux arrivés qui renoncent bientôt à en user, sinon avec addition de vin ou d'alcool; je ne serais pas éloigné de croire qu'elles sont en partie cause d'une tendance aux catarrhes de l'intestin dont sont presque toujours atteints les indigènes, phénomène complexe sans doute, mais fort curieux comme influence sur la santé et peut-être sur le moral des habitants.

Lorsque les Chinois font usage des eaux bourbeuses des lacs ou des sources de la plaine, ils pratiquent la clarification par l'alun qui précipite les sels terreux; ce procédé est connu dans toute la Chine où les eaux des rivières sont constamment troubles; je n'ai point vu de filtres bien entendus et assez vastes pour faire face à une grande consommation, et je ne sache pas qu'ils emploient jamais le charbon pour cet usage. Très-amateurs de bonne eau, surtout pour la préparation du thé, ils en font venir de grande dis-

tance ou se transportent eux-mêmes aux sources renommées par leur pureté, mais ne cherchent pas beaucoup à purifier celle qu'ils ont sous la main, ou plutôt n'en connaissent pas le moyen.

La question de l'irrigation urbaine nous amène naturellement à parler des égouts qui, recueillant tous les détritus de la ville et drainant son sol, devraient aller porter au loin leurs eaux malsaines pour la population. Il existe bien à Pékin, dans les grandes artères, des égouts rudimentaires ou plutôt de petits canaux enfoncés sous terre d'un mètre à peine, et qui, communiquant autrefois avec les grands canaux d'irrigation, remplissaient en partie ce but; mais là encore se retrouve l'abandon et l'incurie. Ces conduites de forme carrée, construites en dalles, sont simplement séparées de la voie par une pierre presque toujours brisée ou totalement absente; en sorte qu'elles sont à peu près obstruées et que, en temps ordinaire, tout écoulement est impossible. Au contraire, comme l'on y jette journellement toutes sortes de détritus végétaux et animaux, les égouts ne sont plus qu'un foyer de putréfaction; qu'il vienne un peu de pluie et le tout déborde dans la rue avec grand préjudice pour la vue et l'odorat des passants. Dans quelques points plus heureux, la destruction est moins complète, mais d'une part leur pente d'écoulement est trop faible, leur volume trop petit, et de l'autre ils ne reçoivent presque jamais l'eau indispensable pour maintenir un courant. En un mot, tels qu'ils sont actuellement, ces égouts de Pékin rendent peu de services et sont essentiellement nuisibles à la santé publique.

J'ai déjà dit que les habitants ont l'habitude de jeter au milieu de la rue les eaux ménagères et en général tous les produits dont ils veulent se débarrasser; il en résulte sur la voie publique des amas d'immondices en fermentation,

des restes de boucherie, affreux mélanges sur lesquels on voit se ruer tous les chiens errants, lorsque ce ne sont point des hommes hâves et nus qui disputent à ces animaux une horrible nourriture. Pékin gagnerait beaucoup à posséder les troupes de chiens errants de Constantinople ou les *gallinaços* de l'Amérique du Sud, mais la misère est trop grande et les chiens sont presque toujours mangés par les mendiants. Il n'y a en cela aucune exagération ; maintes fois j'ai pu assister au tableau navrant d'une troupe de ces malheureux se repaissant d'un affreux chien galeux qu'ils ont assommé dans quelque coin et dont ils rongent les os à peine cuits.—Les animaux crevés ne restent pas longtemps sur la voie publique, d'une façon ou d'une autre ils disparaissent rapidement, à moins que, déjà arrivés à un état de putréfaction avancée, ils ne rebutent les plus affamés ; dans ce cas, personne ne songe à les enlever et ils pourrissent en paix, mais le cas est rare.

Le seul point de voirie publique qui soit assez bien observé, est l'enlèvement des matières fécales ; on sait que les Chinois en font, de temps immémorial, usage pour le fumage des terres, aussi ne laisse-t-on rien perdre de ce produit précieux à la culture. Il n'existe point dans les maisons de fosse d'aisances; chaque matin, un industriel vient enlever avec sa hotte les matières recueillies dans un grand vase, commun à toute la famille, sorte de chaise percée sans chaise ; il exerce généralement son métier sans demander une rétribution, puis, après la tournée chez ses clients, parcourt la ville sa hotte sur le dos, une longue cuiller à la main; il circule ainsi — sorte de chiffonnier diurne — jusqu'à ce que sa hotte soit remplie, la porte alors à quelque dépôt et a gagné sa journée; dans beaucoup de rues existent encore des espèces de latrines publiques, consistant simplement en une barre horizontale où se rendent, aux yeux de tous et sans scrupule, passants et gens du quartier; ce n'est

point du reste une attention de l'édilité publique, soucieuse de la propreté de ses rues, mais simplement une spéculation des propriétaires des dépôts voisins.

Toutes les matières fécales sont réunies à divers points de la ville en vastes dépôts, elles y séjournent un certain temps, puis sont chargées dans de grandes charrettes découvertes qui vont les transporter à des dépôts extérieurs où elles subissent la dessiccation; d'autres fois, lorsque le dépôt de la ville a assez d'espace, on ne se donne pas cette peine et l'on termine les opérations en ville même. Que l'on juge après cela des horribles émanations s'élevant au milieu des habitations, et quelle doit en être l'influence sur la santé, surtout en cas d'épidémie! — Pendant l'été 1863, le choléra a cruellement sévi à Pékin et, avec les idées modernes sur l'un de ses modes de propagation, n'y a-t-il pas lieu de se demander l'influence qu'ont dû jouer ces dépôts, ces latrines publiques, cette promiscuité constante avec le *contagium*.

J'ai cru devoir résumer le chapitre de voiries publiques par cet exemple, — on me le pardonnera, — car il donne une juste idée de la honteuse négligence et de l'ignorance caractéristique de l'administration d'une grande capitale trop souvent citée comme une sorte de mystérieux et poétique séjour.

En hygiène, la question des inhumations confine à celle des voiries, mais chez tous les peuples elle en est séparée par le profond respect dont on accompagne jusque dans la tombe la dépouille de ceux qui ont vécu au milieu de nous, alors même que les affections de la famille ne nous y engagent point d'une manière plus pressante. A vrai dire, ce sentiment de respect est un peu dévoyé dans notre société moderne et s'il faut honorer ses morts, il ne faut point les rendre dangereux aux vivants; mais en Chine, ce culte est poussé à l'extrême et ce n'est point aux Chinois qu'il fau-

drait proposer, ainsi que nous voudrions le voir faire en Europe, de substituer l'incinération au mode général d'ensevelissement sous terre.

Le culte des ancêtres constitue presque la seule religion des Chinois, si même c'est une religion. On se souvient que sur cette matière éclata au XVIIIe siècle la fameuse discussion entre les Jésuites, très-puissants à la cour de Pékin, et les Dominicains, jaloux de leurs succès; les Jésuites avaient bien compris que, pour faire accepter le christianisme en Chine, il ne fallait point heurter de front des habitudes dix fois séculaires, et qui, en somme, n'ont rien de pernicieux; ils avaient donc toléré le culte des ancêtres et le culte de Confucius, y voyant un hommage rendu à d'augustes mémoires plus qu'une invocation caractéristique du culte dans le sens religieux du mot. Ils perdirent leur cause en cour de Rome, et la Chine, qui entrait rapidement dans les idées nouvelles, leur fut dès lors fermée. L'empereur, voyant avec mécontentement un souverain étranger dicter des lois à ses sujets, jugea qu'une doctrine dont les sectateurs ne s'accordaient pas entre eux n'était probablement pas parfaite.

Ceci est un peu loin de la question, mais nous prouve combien est enracinée la doctrine de la vénération des ancêtres, et rend compte de l'importance capitale qu'attachent les Chinois aux funérailles de leurs parents.

Dès qu'un Chinois est mort, on s'empresse de laver le corps à grande eau, on le revêt de ses meilleurs habits, et on le couche dans un immense cercueil, dont le volume et la richesse sont en proportion de sa fortune et surtout de la piété filiale de ses enfants; or, comme c'est là la vertu capitale, ceux-ci s'imposent tous les sacrifices imaginables pour faire les choses avec une pompe qui leur attire la considération générale. — Souvent il faut attendre des mois avant d'avoir réuni la somme nécessaire; on contracte des

emprunts, on s'obère, et pendant tout ce temps le cadavre attend dans son cercueil que l'on fasse les préparatifs de cette grande fête. Lorsque les circonstances prolongent ce délai et surtout dans les familles riches, on dépose le cercueil dans les pagodes, qui ont en général une chambre affectée à cet usage. Il en est de même quand la famille est originaire d'une province éloignée et que l'on n'a point, quelquefois durant des années, la possibilité de faire un long voyage.

Ce mode de conservation est sans doute défectueux, mais il est atténué par la grande épaisseur des parois du cercueil, par le calfeutrage parfait dont il est l'objet et aussi par un demi-embaumement, que l'on a fait subir au cadavre en l'enveloppant de toiles imprégnées de substances aromatiques.—Dans les classes pauvres, il n'en est plus de même; on doit conserver les corps à domicile, on ne peut les ensevelir avec soin, et ils ne tardent pas à infecter les habitations. Mais il n'importe, on subit tout plutôt que de paraître publiquement insoucieux en matière aussi sacrée.

Enfin, lorsque le grand jour est venu, on fait une fête à laquelle on convie parents et amis; elle comprend un grand repas et l'on organise un cortége avec l'aide d'entrepreneurs de pompes funèbres, industrie très-répandue et très-lucrative à Pékin. Je n'entre point dans le détail des cérémonies, des sacrifices, des deuils, le tout est régi par la loi et respecté par l'opinion publique, ce sont là des sujets fort intéressants, mais ils s'éloignent d'une étude médicale.

Le corps est porté hors de la ville dans un champ acheté pour cet usage ou dans une propriété du défunt, et enfoui à une grande profondeur. — En somme, sauf la conservation du corps à domicile, l'hygiène est respectée; — mais à Pékin en particulier, la misère est grande; les pauvres, les mendiants, les criminels, n'ont pas de parents en mesure de leur rendre les derniers devoirs, la police intervient alors

et fait enterrer les cadavres dans des champs destinés à cet usage; seulement, elle fait les choses un peu à la légère, et trop souvent le cadavre à peine recouvert de terre est-il déterré et déchiré par les chiens errants. C'est un spectacle que l'on rencontre fréquemment dans la campagne de Pékin.

Aux condamnés à mort, la loi refuse toute sépulture; leur corps est précipité dans des sortes de puits profonds, où plongent incessamment des nuées de corbeaux. Leur tête reste exposée dans un panier suspendu à une perche sur le lieu même de l'exécution. Sur le grand marché de Pékin, on en peut voir constamment une vingtaine à divers degrés de putréfaction, ce qui n'empêche pas les marchands de se livrer au-dessous à leur petit commerce; le dégoût et la commisération semblent également étrangers à la race asiatique.

Aux femmes, aux enfants, on fait des funérailles moins splendides, mais décentes; cependant dans la classe pauvre on recule devant toute dépense, et s'il s'agit d'un jeune enfant, le corps est transporté à un asile spécial que nous décrirons plus tard, si même il n'est abandonné sur le bord du chemin.

Il n'est malheureusement pas rare, lorsque l'on sort de bonne heure à Pékin, surtout en hiver, de voir son cheval faire un brusque écart devant un cadavre, c'est celui de quelque mendiant affamé, que le froid a saisi et qui s'est rapidement congelé. Dans les moments d'épidémie, cela arrive souvent, et les maisons en ruines sont généralement le solitaire abri que recherche le misérable à ses derniers moments; — ce sont là de bien tristes tableaux qui suffiraient à eux seuls pour dégoûter de tout un peuple, si l'on s'obstinait à le juger avec nos idées d'Occident.

De toute façon les cadavres ne séjournent pas sur la voie publique. La police les fait enlever, ou à défaut les voisins,

qui ne sont pas flattés de voir un mort à leur porte ; d'après la loi, tout individu sur la propriété duquel on découvre un cadavre, est *à priori* rendu responsable de la mort. Or toute action judiciaire est toujours ruineuse en Chine.

IV. — Constructions privées, édifices publics.

Les constructions privées de Pékin offrent à certains points de vue un avantage réel. Elles ne sont pas très-agglomérées. Cela tient en partie à la dépopulation de la ville, en partie au plan généralement adopté, surtout pour les maisons importantes, plan qui comprend des cours intérieures autour desquelles sont rangés différents corps de logis.

Toute maison digne de ce nom présente d'abord une première petite cour dont l'entrée donne sur la rue. — Elle communique par un portique, caché d'une sorte d'auvent, avec une seconde et une troisième cour placées en enfilade et bordées sur trois côtés de corps de bâtiments à un seul étage, exhaussés de 3 ou 4 pieds au-dessus du sol.

Telle est l'idée générale ; le nombre des cours, la hauteur des bâtiments varient avec la richesse de la maison ; mais toujours le même principe subsiste : successions de cours carrées, un côté servant d'entrée, les trois autres formés par des constructions. Dans les maisons princières et les palais, ces cours sont vastes, plantées de grands arbres, ornées de vases de fleurs, de petits réservoirs d'eau, toujours dallées de larges briques plates. — Chez le pauvre, tout est plus petit, plus resserré, chaque pavillon appartient à une différente famille et le sol de la cour est encombré de débris de toute nature.

La brique et le bois forment la partie essentielle des constructions. La plaine du Tché-Ly ne contient pas de

calcaires utilisables comme pierre de taille; on tire des montagnes un marbre assez grossier, et quelques granits dont on forme les assises des maisons, ainsi que les marches qui y donnent accès; mais on ne peut s'en servir uniquement, le prix de revient en étant relativement élevé. Au contraire, on trouve en grande quantité une argile grisâtre avec laquelle on peut faire d'excellentes briques, qui, une fois cuites, se laissent tailler et sculpter avec facilité et présentent une cohésion bien supérieure à nos briques de France; on fait de ces briques suivant toutes dimensions; elles peuvent servir également de dalles très-résistantes, et véritablement sous ce rapport les Chinois sont loin d'être en retard; l'industrie des briqueteries de Pékin peut livrer des produits supérieurs, je crois, comme aspect, durée et solidité, à tout ce que nous avons en Europe.

La même terre sert à faire des tuiles que l'on cuit à un plus haut degré de chaleur, dont on vernit la surface en bleu, vert, jaune ou blanc avec tant de succès, que des tuiles datant de plusieurs siècles et constamment exposées aux intempéries des saisons, ont encore leur éclat primitif. Ce sont ces briques et ces tuiles vernissées qui ont fait croire aux pagodes *de porcelaine* dont l'existence n'a jamais été sérieusement constatée; elles sont du reste aussi jolies et aussi éclatantes que la porcelaine, et ressemblent assez aux belles faïences anglaises dont on fait chez nous divers vases ou services de table.

L'emploi des briques vernissées appartient uniquement aux pagodes impériales et aux palais; des lois somptuaires très-anciennes en défendent l'usage au vulgaire; de même la couleur des toits varie avec le rang; jaunes pour tout ce qui tient aux domaines de l'Empereur, ils sont bleus dans quelques temples, verts chez les grandes familles, et uniformément gris chez tous les autres gens. Les toitures sont cependant de formes très-gracieuses, ornées de moulures,

les arêtes décorées de figures d'animaux fantastiques; souvent on y suspend des clochettes ; leur inclinaison très-aiguë est bien disposée pour l'écoulement des eaux.

La maison chinoise n'a pas de fondations profondes; on enfonce de quelques pieds dans le sol un massif en pierres brutes, réunies par de la chaux; les coins sont en pierre de taille ou briques, et sur cette plate-forme l'on monte d'abord la charpente de la maison. Elle consiste en colonnes de bois plus ou moins larges, plus ou moins hautes, qui soutiennent la charpente du toit; ce n'est qu'alors que s'élèvent les murs de briques; comme on le voit, ils ne soutiennent pas la toiture, ainsi que dans les constructions européennes. — Il y a là un mode d'aménagement réellement vicieux tenant à l'ignorance des lois de la statique; il nécessite de grandes quantités de bois et multiplie ainsi singulièrement les chances d'incendie; aussi sont-ils des plus fréquents à Pékin et prennent-ils en quelques instants des proportions fort étendues.

Il est conforme à la vérité d'ajouter que les secours en pareil cas sont aussi bien organisés que possible; les habitants ont institué entre eux des compagnies de pompiers qui ont leur dépôt de pompes et d'outils; au premier signal, se propageant de rue en rue, chacun se rend à son poste; les pompes sont un peu faibles, d'un maniement difficile, on fait plus de bruit que de besogne, mais enfin c'est une des meilleures organisations que j'aie vues en Chine, et il n'est pas de petite ville qui n'ait la sienne.

Le mur de briques garnit entièrement trois côtés de la maison ; sur le quatrième, faisant façade, il ne monte qu'à hauteur d'appui et le reste de l'espace est fermé d'une sorte de grillage en bois plus ou moins sculpté, toujours gracieux cependant et qu'oblitèrent de simples feuilles de papier. Dans quelques maisons riches, on intercale des carreaux de vitre; les Chinois connaissent la fabrication du verre, mais

ils n'en peuvent faire que de grossier et préfèrent les vitres venues de Russie et maintenant d'Europe; on conçoit que la consommation doit en être fort restreinte. — *A priori*, ces murs de papier semblent n'être qu'un abri illusoire, ils remplissent assez bien leur office cependant; on fait usage de papier, non de chiffon comme en Europe, mais de coton brut; le meilleur vient de Corée, il présente une résistance singulière, ne se coupe jamais comme le nôtre, se laisse coller très-facilement. La lumière se tamise au travers et arrive fort douce dans la chambre; la chaleur le traverse avec peine; il forme, en raison de la résistance du coton à l'action du calorique, une couche protectrice aussi bonne que le verre à vitre.

L'intérieur d'une maison ou plutôt d'un corps de logis est divisé d'ordinaire en trois compartiments, bien rarement en plus; en été, on déchire la partie supérieure de la façade de papier et la ventilation se fait par là; les portes, en outre, ne ferment jamais bien, les jointures sont à jour et laissent passer un peu d'air; mais en hiver le Chinois se calfeutre autant que possible et ne craint pas de s'enfermer dans une atmosphère saturée de miasme humain, milieu que le mode de chauffage contribue à rendre encore plus délétère.

Le Chinois, mal nourri, résiste peu au refroidissement, et il est curieux d'observer combien en hiver il est plus lent, plus enclin au sommeil, prenant les allures d'un animal hibernant. Par tous les moyens possibles, il cherche à se garantir du froid; les maisons aux murs peu épais, aux cloisons de papier ne l'en défendent pas assez, aussi accumule-t-il sur lui vêtements et fourrures; ce sont des objets de luxe pour les classes riches, qui les choisissent en martre, en astrakan, tandis que les classes ouvrières et les paysans adoptent d'épaisses peaux de mouton frisées, de chèvre, de chat, et ne quittent ces vêtements ni jour ni

nuit. Mais il faut encore réchauffer l'appartement; on a pour cela recours à deux systèmes.

Au milieu des chambres on place des *braseros* en cuivre, en terre, ou des espèces de poêles sans tuyau en fonte ou en cuivre que l'on allume d'abord en plein air. Le poêle présente à sa partie supérieure un petit orifice circulaire de 10 centimètres, par lequel on introduit le charbon, et par lequel aussi s'échappent les gaz de la combustion; ils entretiennent dans la chambre une atmosphère d'oxyde de carbone que nous, Européens, ne pouvons supporter, dont les Chinois paraissent s'accommoder; il y a certainement chez eux une sorte d'accoutumance ; elle n'est pas telle, cependant, que des accidents mortels ne se produisent quelquefois, mais sans que la leçon profite à personne.

Dans la pièce principale, qui est celle où l'on couche, se trouve un lit de camp en briques, exhaussé de 2 pieds au-dessus du sol et dont l'intérieur est formé d'une série de loges communiquant avec un foyer de forme cylindrique placé au-dessous et un peu en avant; l'air échauffé et les gaz circulent ainsi au milieu des briques et les portent à une haute température; mais au lieu de se dégager à l'extérieur, ils viennent sortir par deux ouvertures sur les parois du lit de camp, en sorte que l'atmosphère ambiante est aussi chargée de principes délétères qu'avec les poêles; c'est, on le voit, une espèce de poêle russe primitif; sur cette couche bien chaude, viennent s'entasser en hiver, grâce à la compressibilité spéciale des Chinois, tous les membres de la famille, enroulés encore dans des couvertures de coton piqué. Ils y passent de longues heures dans une promiscuité aussi dangereuse au point de vue moral qu'au point de vue physique, et qui favorise les contagions de toute nature. En temps d'épidémie de typhus et de diphthérie, il n'est pas rare de voir tous les membres d'une famille, au nombre de huit ou dix, succomber aux atteintes

du même mal ; le camp joue un rôle certain dans la propagation du fléau.

L'espèce de combustible employé contribue encore à augmenter les dangers d'intoxication, le bois est assez cher dans le Nord, il est du reste peu utilisable dans les fourneaux ; quelques camps cependant se chauffent avec les tiges desséchées du sorgho; on obtient ainsi une chaleur rapide, mais peu durable, et ce moyen n'est guère usité que dans les auberges. Plus généralement, on se sert de la houille dont les montagnes des environs de Pékin contiennent de nombreux et riches gisements.

Il y aurait dans ces mines une source de fortune pour le gouvernement, mais elles sont mal exploitées ; les Chinois n'ayant pas nos procédés d'épuisement, doivent s'arrêter dès qu'ils arrivent à la nappe d'eau ; ils n'ont donc que la couche supérieure du charbon, la plus mauvaise partie, celle que l'on néglige dans nos exploitations. En outre, les moyens de transport sont tellement difficiles que, sur le bord de la mer, à Tien-Tsin, à 45 lieues de la mine, la tonne de houille est aussi chère que la tonne de Cardiff venue d'Angleterre.

Le charbon des environs de Pékin est de deux espèces. La première est une houille grasse à longue flamme donnant beaucoup de gaz et de chaleur, mais se consumant rapidement; son prix très-élevé atteint à Pékin de 50 à 70 francs la tonne. L'autre espèce est une sorte de houille maigre, d'anthracite, demandant pour brûler un fort tirage ; elle coûte trois fois moins que la première. C'est de celle-ci que les Chinois font usage ; ne pouvant en tirer parti directement, faute de foyers à grand tirage, ils réduisent le charbon en poudre, le mélangent dans la proportion de 2/3 environ avec de la terre glaise et en font des boulettes. Celles-ci, séchées au soleil, constituent le principal combustible employé ; on a un peu de difficulté

à les mettre en train ; mais le feu une fois établi se soutient longtemps.

Cette union de poudre de charbon à la terre glaise me paraît un fait assez curieux chez ce peuple ignorant même l'existence des lois de la chimie : mécaniquement, les boules ainsi faites sont moins compactes que l'anthracite, et l'un des inconvénients de ce combustible est ainsi combattu ; d'un autre côté, j'ai constaté dans cette terre glaise de fortes proportions de nitrate de potasse, sel très-fortement oxygéné. L'anthracite, d'après les analyses de M. Regnault, contient une proportion plus considérable de carbone que les autres houilles ; pour brûler, il lui faut donc une plus grande quantité d'oxygène ; cet oxygène, les Chinois ne peuvent le fournir au moyen du tirage et le remplacent par celui que fournit le nitrate de potasse et qui va se fixer sur le carbone de l'anthracite. Celui-ci donne en brûlant une plus forte proportion d'acide carbonique et d'oxyde de carbone que la houille ordinaire ; de plus, il est chargé de cristaux de pyrite de fer qui, par décomposition, dégage des vapeurs d'acide sulfureux.

De tous les combustibles, l'anthracite des environs de Pékin me semble le plus défectueux au point de vue de l'hygiène, par suite des mauvais appareils de combustion que l'on emploie. Aussi les accidents ne sont-ils pas rares. La nuit, les Chinois font remplir le foyer du camp de boules de charbon qui se consument lentement, mais vicient peu à peu l'atmosphère, et quelquefois ils succombent à cette intoxication progressive. Chaque hiver, il m'est revenu des faits de ce genre, dont trois se sont passés sous mes yeux dans ces mêmes conditions. Au reste, les Chinois ne veulent pas entendre parler de modifier leur système, et après bien des efforts, j'ai dû y renoncer, même chez ceux qui vivaient sous notre dépendance à la légation.

Ne voulant m'occuper ici que de ce qui a trait à l'hy-

giène, je laisse de côté bien des particularités intéressantes relatives aux habitations privées; elles se résument en ceci : dans les maisons du riche, pièces grandes, aérées en été, peu ventilées et à atmosphère viciée en hiver; chez le pauvre, en tous temps encombrement extrême, humidité en été, en hiver atmosphère toujours fétide, et rendue bien plus dangereuse encore par les produits de la combustion.

Les meubles sont généralement fort incommodes, mais ne présentent rien de particulier à noter au point de vue qui nous intéresse.

Les grands édifices publics ressemblent singulièrement aux édifices privés; toujours on y trouve le même système de cours avec corps de logis sur trois côtés. Dans les pagodes et les palais, le plafond est fort élevé, mais de telles pièces ne sont pas habitées et la population ne s'y encombre jamais. Il n'en est pas de même des théâtres, très-fréquentés par les Pékinois, qui y passent de longues heures à boire et manger : ils servent de cafés, de restaurants, on y trouve tous les plaisirs, ceux de l'esprit et ceux des sens.

Les théâtres, immenses salles pouvant contenir tant au parterre que dans les tribunes jusqu'à deux mille personnes, s'ouvrent vers midi et ne ferment qu'à la nuit; les pièces succèdent aux pièces sans fatigue pour le spectateur, qui, si le jeu de la scène ne l'intéresse pas, cause, plaisante et rit à haute voix avec ses voisins. Ces théâtres ne pourraient être comme élégance comparés à ceux d'Europe; ils présentent tous les dangers d'une atmosphère viciée par l'encombrement et les vapeurs de tous les aliments que l'on y consomme; quelques châssis mobiles servent à établir une sorte de ventilation, mais si l'on écarte ainsi quelques inconvénients physiques, on ne peut diminuer les dangers d'un autre ordre transformant le théâtre chinois en succursales des maisons de prostitution où le spectacle de la salle

aussi bien que celui de la scène est loin de châtier les mœurs... au contraire.

Les Chinois se rassemblent aussi beaucoup dans les restaurants et les maisons à thé; un grand nombre, même des moins riches, y prennent en tous temps leur repas. Ces établissements, dont on retrouve autant de catégories que dans nos villes, présentent l'inconvénient banal, en Chine, de l'encombrement; qui dit population chinoise dit encombrement; il faut l'admettre une fois pour toutes.

Mais il est une sorte d'établissement où l'on voudrait surtout ne pas le rencontrer, les prisons. Elles sont, ainsi que presque tout ce qui touche à la justice, la honte du gouvernement actuel. C'est par centaines qu'on y entasse des malheureux dans de petites salles s'ouvrant sur un étroit préau, les uns libres dans leurs mouvements, d'autres enchaînés par le milieu du corps et portant des fers aux pieds et aux mains.

La nourriture accordée aux prisonniers est en rapport avec leur crime, toujours insuffisante; tant qu'ils peuvent se procurer quelque argent de leurs familles ou de leurs amis, la complaisance achetée des gardiens permet quelques douceurs. Lorsqu'ils sont abandonnés, leur situation est affreuse, un grand nombre succombent, rapidement brisés par les mauvais traitements de toute nature. Ceci n'est encore que le régime de la prison, mais les tortures auxquelles ils sont soumis comme simples prévenus, s'ils ne veulent avouer leurs crimes, tortures qui ressemblent singulièrement *à la question* au moyen âge, puis les peines corporelles auxquelles ils sont condamnés, ne tardent pas à développer d'affreuses plaies qu'ils n'ont aucun moyen de panser; sous l'influence de la misère et de la saleté, elles acquièrent les caractères les plus graves. La mort devient préférable à de telles souffrances, et bien souvent ils vont au devant d'elle en se suicidant. Le sort des prisonniers poli-

tiques, des rebelles, est encore pire si c'est possible, car pour ceux-là il n'existe aucun pardon, et s'ils ne succombent pas à la misère, la mort judiciaire, avec tous les raffinements de la plus barbare cruauté, est leur lot inévitable.

Le gouvernement ne saurait décliner la responsabilité du mauvais état des prisons ; sans doute, les agents inférieurs cherchent de toutes façons à faire leur profit en exploitant les malheureux confiés à leur garde, mais la cruauté est tellement à l'ordre du jour, les mandarins d'un grade supérieur en donnent si souvent l'exemple, les lois elles-mêmes y conduisent si naturellement, que tous doivent être regardés comme également coupables.

On dit que dans tout l'empire, aucun criminel ne peut être exécuté sans la révision de son procès et un ordre spécial émané de Pékin ; mais Pékin est très-loin et les mandarins sont les vrais maîtres dans les provinces. — A Pékin même, les exécutions sont fréquentes, et au mois de septembre on procède à une exécution générale des condamnés à mort. Dans l'intervalle, tout ce qui est regardé comme rebelle à l'empereur, les voleurs de grands chemins, les incendiaires agissant en bandes, n'attendent pas cette époque; bien souvent la place aux exécutions est le théâtre d'horribles spectacles auxquels se rue une population lâche et cruelle ; on y mène les enfants, et lorsqu'on a la chance d'avoir le spectacle de la *mort lente*, la joie publique est à son comble. — Les condamnés montrent un singulier courage, pour ne pas dire indifférence, à mourir ; s'ils sont plusieurs, ils attendent patiemment, assis à terre, que leur tour arrive, que le bourreau ait eu le temps d'aiguiser son couteau, et ils ne cherchent même pas à détourner les yeux. Il existe, à Pékin, une fondation pieuse qui fait exception au caractère asiatique. En passant devant une certaine maison chaque condamné reçoit une tasse d'eau-de-vie chaude fortement épicée qui le jette apparemment dans une sorte

de demi-torpeur. Une dame, dit-on, habitait cette maison, et prise de pitié pour les gens qui passaient devant sa porte en allant au supplice, consacra par testament le revenu de sa maison à donner ce dernier breuvage.

Ce serait ici le lieu d'étudier les hôpitaux et leur hygiène ; malheureusement ces institutions charitables manquent absolument à Pékin, il ne s'y trouve point non plus d'hospices spéciaux pour les aliénés. Il existe un asile pour les mendiants les plus nécessiteux et une sorte d'hospice pour les enfants trouvés, établissements qui n'ont rien de médical à proprement parler et dont la description trouvera une place naturelle au paragraphe que nous consacrerons à l'étude du paupérisme, la plaie de toutes les grandes villes de Chine et en particulier de Pékin. Cette absence de tout lieu de refuge pour les malades, alors même qu'il ne leur serait point donné de soins spéciaux, est une caractéristique du manque de charité chez les races de l'Asïe. Si quelques personnes mues, les unes, par un réel sentiment de commisération, plus souvent, je le crois, par un désir d'ostentation, font des distributions d'aumônes ou quelquefois de médicaments, si même elles associent leurs ressources dans ce but, il n'y a là qu'un fait individuel et qui n'engage pas la société ; je ne sache point, du reste, que ces actes soient communs à Pékin. Dans le sud, à Canton et à Sanghaï, depuis que les missionnaires protestants ont ouvert des dispensaires où même ils hospitalisent les malades, on a vu surgir quelques institutions analogues soutenues par des négociants chinois ; mais à Pékin, rien encore de pareil ne s'est développé ; le gouvernement n'a même jamais eu la pensée d'avoir un hôpital pour ses Tartares. En un mot, les institutions hospitalières font absolument défaut.

Il serait fort curieux de pouvoir étudier la disposition intérieure du palais d'Hiver, mais les fonctionnaires et ser-

viteurs de la Maison Impériale y pénètrent seuls; nous ne le connaissons que par renseignements. — Il forme à lui seul une véritable ville, car on n'estime pas à moins de cinq à six mille le nombre des gens qui l'habitent. D'après les plans que nous en ont laissés les Jésuites et d'après ce que l'on peut voir de l'extérieur, les édifices sont vastes sans être grandioses; ce doit être, sans contredit, ce que la ville de Pékin renferme de mieux construit; évidemment bien des parties de ce palais auraient besoin de grandes réparations; nous avons toujours supposé que si les légations européennes n'ont pu être admises à le visiter, il y avait dans cette mesure restrictive autant la crainte d'avouer sa misère que le respect pour d'anciens errements que la partie intelligente du gouvernement comprend la nécessité d'abandonner.

Pour terminer l'histoire hygiénique des habitations, il convient de signaler l'existence dans la ville tartare de grands bâtiments qu'on pourrait nommer des casernes, si elles étaient occupées par des soldats. Ils sont en effet destinés à réunir dans un cas de danger les Tartares, qui, répandus dans la campagne aux environs de Pékin, viendraient au premier signal se ranger sous leurs bannières. En temps ordinaire, ces casernes sont à peu près vides et ne renferment qu'une toute petite garnison destinée à les garder. Les Tartares en résidence à Pékin sont tous enrôlés dans une des huit bannières, sortes de corps d'armée permanents qui renferment tous les Mantchous, mais ils vivent isolément et se réunissent pour les exercices seulement.

Cependant il existe autour de Pékin quatre camps retranchés fort intéressants à étudier à tous les points de vue. Chacun d'eux renferme un corps d'environ 5000 hommes, la plupart montés; ils constituent une véritable garde impériale toujours prête à marcher et à défendre le trône de

leur souverain; vivant tous réunis, dans des conditions relativement heureuses, fréquemment exercés, soumis en outre à un service régulier au palais où ils fournissent une forte garnison qui se relève tous les huit jours, ils ont conservé les vertus guerrières de la race mantchoue et ne se sont point amollis au contact des Chinois des villes. Ce sont ces hommes intrépides qui se firent massacrer au combat du 18 septembre 1860, en chargeant sur nos carrés d'infanterie et qui, peu à peu repoussés, se retranchèrent derrière le pont de Palikao, où pendant plusieurs heures la mitraille les broya sans les faire reculer d'un pas. C'est une justice à rendre à ces braves gens que de proclamer hautement leur courage : ils furent battus, c'était fatal, leur nombre ne pouvait lutter avec nos moyens de destruction, la barbarie contre la civilisation. Mais du moins, ils surent mourir et le firent noblement.

Les camps qu'ils occupent dans la plaine ont une forme rectangulaire, leur enceinte est marquée par une petite fortification et un fossé. De grandes avenues se coupent à angle droit et sont bordées de maisons dans lesquelles vivent des familles; ces maisons sont toutes du même modèle, tenues très-proprement; de grands arbres, des ruisseaux d'eau courante, bordent les avenues, le tout a un air de décence que l'on est heureux de rencontrer — comme exception.— On se sent là dans une atmosphère plus saine, dans un milieu supérieur, on ne voit pas de misère; des hommes de haute taille, bien vêtus, s'exercent au tir de l'arc, de la lance, du fusil, y dressent leurs enfants, pansent les chevaux qui n'ont pour écuries que des barraques ouvertes sur une des faces, souvent sur trois et ne s'en portent pas plus mal. L'état hygiénique de ces camps est excellent, on n'y souffre point des épidémies qui affligent la ville; les enfants, constamment au grand air, placés sur un cheval dès qu'ils peuvent marcher, y ont un air robuste que l'on

n'est pas habitué à rencontrer à Pékin. En somme, ces camps sont parfaitement bien disposés, et pourraient servir de modèle à ceux des armées européennes ; tout au moins ils les égalent.

Lorsque des corps d'armée se mettent en marche ou stationnent en quelque endroit, on délivre aux soldats des tentes semblables à nos tentes bonnet de police et sous lesquelles les hommes s'entassent. Le nombre des tentes est toujours insuffisant ; les Chinois ne craignent guère de coucher en plein air, ils s'enroulent dans la couverture que chaque fantassin porte sur son dos, comme les nôtres, leur sac. Le grand nombre de villages que l'on rencontre partout en Chine, permet, du reste, le cantonnement des troupes dans les maisons, cela s'organise de soi-même, sans contrôle de la part d'une autorité indifférente ; le passage d'un corps de l'armée impériale est à peu près aussi nuisible aux gens du pays que le passage des bandes de rebelles que l'on va disperser ; ils sont, dans les deux cas, pillés sans merci. Ajoutons que les mouvements de troupes sont assez rares ; ils n'ont lieu qu'en temps de guerre, les bannières tartares conservant toujours les mêmes garnisons.

V. — Alimentation publique, substances alimentaires.

Les gouvernements despotiques ont toujours eu besoin de se tenir en bonne intelligence avec la population de leur capitale, aussi ont-ils cherché à la faire vivre dans l'abondance, sinon dans les plaisirs. La Rome impériale mettait à contribution l'univers entier pour satisfaire les caprices du peuple-roi ; l'empereur de la Chine de même frappait des impositions en nature sur toutes les provinces pour nourrir ses Tartares de Pékin ; que 300 millions de Chinois fussent pressurés par les collecteurs d'impôts, peu importait, tant que Pékin ne manquait de rien.

Nous avons déjà parlé de ces convois de riz et autres cé-

réales que de nombreuses flottes amenaient du sud par le canal impérial, et qui, depuis bien des années, doivent prendre la voie de mer. De vastes greniers d'abondance, établis à Tong-Tchéou et Pékin, se remplissaient ainsi, et dans les moments de disette, ou même régulièrement en hiver, on faisait au peuple de larges distributions. Aujourd'hui les provinces méridionales, en partie ravagées par les rebelles, ne peuvent plus fournir autant, et Pékin souffre parfois cruellement. Je ne puis baser sur des chiffres la consommation de la grande cité en la comparant aux années antérieures; si ces données existent, elles sont impossibles à se procurer. Il est certain néanmoins, tout le monde en convient, que les rentrées en nature sont loin de s'effectuer comme autrefois, les greniers d'abondance sont généralement vides et c'est à peine si, en hiver, on fait quelques distributions aux mendiants. Le gouvernement vend ses grains au lieu de les conserver. Depuis vingt ans il a dû faire face à tant de difficultés qu'on comprend sans peine, si l'on n'excuse, cette mesure. Mais aussi la misère a augmenté dans de fortes proportions et le grand nombre de mendiants en est une preuve palpable.

Il serait à la fois utile et intéressant de comparer entre elles des données exactes sur la consommation actuelle de chaque produit alimentaire et le chiffre des habitants, afin d'établir, ainsi que nous le faisons en Europe, une ration moyenne. Pour que les résultats de cette enquête eussent de la valeur, il faudrait agir sur des bases certaines qui nous manquent, et, en pareille matière, l'hypothèse exposerait à de graves erreurs. Nous laisserons donc ces recherches de côté, pour faire connaître, au moins, quels sont les produits alimentaires dont l'habitant de Pékin peut disposer, et en faire ressortir quelques considérations hygiéniques.

Règne animal. — Les moutons sont la classe de mammifères la plus utilisée comme alimentation. Il en existe deux

OSSE

variétés, l'une de grande taille, à chanfrein très-arqué et remarquable par une queue moitié plus courte que dans l'espèce ordinaire, mais très-épaisse, aplatie et formée de masses adipeuses développées sur les deux côtés des vertébres caudales. Ce mouton, ordinairement blanc, avec la tête noire, est amené par grands troupeaux des plaines de Mongolie et vendu sur les marchés de Pékin. Il fournit une chair très-succulente, un peu aromatique, et n'est guère utilisé que pour la boucherie, car la laine est médiocre. La seconde variété, au contraire, plus rare, a la taille plus petite; elle vit dans les montagnes, la queue est plus longue et moins épaisse que celle de la variété précédente; la laine descend jusque sur les pieds; on élève l'animal au point de vue de l'industrie, car sa chair est dure, sèche, brune et très-odorante. Le prix moyen de la viande de mouton est d'environ 30 cent. la livre chinoise, soit 70 cent. le kilogramme.

Le bœuf ressemble moins au nôtre qu'à celui des jungles de l'Inde; il est de petite taille, on l'utilise comme animal de trait et on ne l'élève pas en vue de la boucherie; le Chinois en est fort peu amateur et l'on en vend rarement sur le marché; les Européens ont habitué leurs fournisseurs à le rechercher, mais il n'entre point dans la consommation publique. Les vaches fournissent peu de lait, de mauvaise qualité, très-pauvre en crème et se prêtant difficilement à la confection du beurre.

Le lait et ses dérivés sont peu estimés des Chinois en général; il n'en est pas de même des Tartares qui en ont conservé le goût en souvenir de la plaine des herbes.—La fraude trouve son compte dans la vente du lait que les marchands falsifient le plus souvent en y ajoutant de l'eau, de l'amidon, et en édulcorant légèrement avec du sucre; les autres procédés, si répandus chez nous, leur paraissent encore inconnus. En hiver, on reçoit de Mongolie de grandes quantités de

beurre fondu coulé dans des peaux de mouton cousues en forme de sac. Ce beurre dégage une odeur repoussante que le lavage, même avec addition de chlorhydrate de chaux, ne lui fait pas perdre entièrement. Les Tartares ne prennent pas cette précaution, ils l'emploient à la cuisine, en remplacement de la graisse. Avec ce beurre, ils font aussi une sorte de soupe contenant en outre du thé, du millet en grains, ou de la farine d'avoine et de l'eau; mélange qui donne un aliment peu agréable au palais des Européens, mais au fond très-réparateur, car il contient une forte proportion d'éléments respiratoires et aussi d'éléments azotés fournis en partie par le thé. On se sert pour cet usage d'un thé en briques, sorte de conserve dans le genre des légumes Chollet, et l'on en met autant que de légumes dans nos pots-au-feu.

Le bœuf coûte de 60 à 70 cent. le kilogramme.

Les porcs appartiennent à une race naine, à longues soies hérissées, au museau très-allongé, aux oreilles flottantes; le ventre touche souvent jusqu'à terre. La queue est enroulée et non tombante, la couleur est généralement noire; il semble que cette variété provient du sanglier qui se rencontre encore dans les montagnes et ressemble assez à celui d'Europe. Ceux de ces animaux provenant de Tartarie ont une chair succulente, et les Chinois en font usage en toute saison sans en paraître incommodés. Il n'en est pas de même des porcs élevés à Pékin et aux environs; la ladrerie y est chose fréquente. A la suite du mouvement qui s'est fait en Europe autour de cette question, j'ai été amené à rechercher l'existence de la trichine et j'en ai rencontré de fréquents échantillons; du reste, les Européens en résidence à Pékin ont été maintes fois atteints du tænia, et ont dû à peu près renoncer à l'usage du porc. Les Chinois consomment en général cette viande frite dans la graisse; ce procédé de cuisson les met probablement à

l'abri des accidents, car la température de la graisse et de l'huile bouillante suffit pour détruire tout genre de parasite.

Le prix de la viande de porc est de 40 à 50 cent. le kilogramme.

L'industrie des boucheries à Pékin appartient exclusivement aux Musulmans; ils ouvrent largement les carotides de l'animal après l'avoir assommé. Pour le bœuf, ils emploient assez souvent le procédé consistant à piquer la moelle allongée, en passant par l'intervalle des deux premières vertèbres, puis à saigner l'animal immédiatement après. Les animaux destinés au marché de Pékin ne sont point surmenés, les cas de charbon doivent être bien rares, car je n'en ai jamais entendu parler; on les fait camper en dehors de la ville jusqu'au jour où on les livre à l'abatage, pratiqué en ville même, à la porte de chaque boucherie; le sol s'imprègne rapidement de sang et de détritus animaux, et dégage une odeur non moins repoussante que malsaine. — Les viandes corrompues sont vendues à bas prix, mais elles trouvent toujours un acheteur, qui, à force de condiments, en déguise le goût désagréable.

Le cheval et le chameau entrent pour une part réelle dans la consommation des classes pauvres; l'un et l'autre ne sont abattus que lorsque, arrivés au dernier degré de la vieillesse ou de la maladie, ils ne peuvent rendre d'autres services. Il existe à Pékin des boucheries spéciales de ces viandes, ce ne sont pas les moins achalandées. On raconte volontiers que les Chinois se nourrissent de chiens et de rats, il n'en est rien.

Dans le sud, on mange de jeunes chiens de lait comme chez nous les cochons du même âge, mais ce sont des animaux élevés dans ce but: ils n'ont jamais couru les rues et leur viande est loin d'être malsaine ou désagréable; à Pékin, on n'a point cette coutume, et les gourmets peuvent le re-

gretter, car les chiens de lait sont regardés comme un mets délicat, non-seulement dans le sud de la Chine, mais dans toute la Malaisie, la Polynésie; peut-être à Paris consomme-t-on beaucoup plus de chiens qu'à Canton, seulement ils doivent être moins bons.

Les poissons vendus au marché de Pékin proviennent de petites rivières et d'étangs des environs. Ils appartiennent à une dizaine d'espèces au plus. Les plus estimés sont une carpe et un saumon, qui sont loin d'avoir la finesse de leurs congénères d'Europe. Tous les cours d'eau étant d'une excessive saleté, le poisson s'en ressent; il a toujours un goût de vase. — En hiver, on trouve des poissons apportés de la province du *Léaotong* et de *Mantchourie*, même l'esturgeon du fleuve Amour. Ces poissons sont tous emprisonnés dans un bloc de glace que l'on a produit artificiellement en plaçant l'animal dans une petite auge remplie d'eau qui se congèle rapidement; on a ainsi un colis transportable sans inconvénient à dos de chameau pendant plusieurs semaines. A la même époque, on consomme également des poissons de mer, et sous ce rapport le marché est fort bien approvisionné.

On n'élève point artificiellement le poisson dans le nord de la Chine, sinon quelques petites espèces destinées aux aquariums d'appartement; la pisciculture réelle ne s'opère en grand que dans le centre de la Chine.

La poule ordinaire ne se distingue pas de la poule commune de France; quelques autres espèces se rencontrent moins fréquemment, ce sont : la poule à plumes frisées, la poule sans queue, la poule à pattes très-courtes, la poule à *os noirs*, à laquelle les Chinois attribuent des vertus aphrodisiaques.

Le canard domestique paraît provenir de la même souche que celui d'Europe, néanmoins il est un peu plus grand et presque toujours blanc. L'oie est au contraire différente

de la nôtre, elle a sur le front un énorme tubercule de la même couleur jaune que le bec, son plumage est toujours blanc.

Ce sont là les seuls oiseaux domestiques du pays; il n'existe ni dindons, paons, pintades ou faisans dans les basses-cours. Pendant l'hiver, on apporte de Mongolie un magnifique chapon, aussi fin, aussi délicat que les meilleurs d'Europe et qui appartient à l'espèce cochinchinoise; aux environs de Pékin, on n'emploie pas la castration pour les volatiles.

Les produits de basse-cour entrent pour une très-large part dans la consommation publique, ils sont de bonne qualité; au printemps, on fait couver artificiellement des œufs par milliers et l'on mange les jeunes poulets à l'âge de trois semaines et même plus tôt, alors que leur chair n'a pas encore de parfum. — Les œufs entrent dans la cuisine chinoise sous toutes les formes et même sous celle de condiments après une fermentation qui dure plusieurs mois; on jette l'œuf, encore revêtu de la coquille, dans une sorte de saumure qui dissout peu à peu le calcaire et agit d'une façon inconnue sur la fermentation, en ce sens que l'œuf, arrivé à point, n'a aucune odeur sulfureuse, mais seulement un goût ammoniacal assez agréable.

Pendant la saison des froids, Pékin est richement approvisionné en gibier. A cette époque, de nombreuses caravanes viennent de plus de deux et trois cents lieues, quelquefois des frontières du Thibet, échanger des produits avec la grande ville de l'extrême Orient. Les princes, vassaux de l'empereur, devant se présenter à époques régulières aux pieds de leur suzerain, choisissent également cette saison; tous sont mus aussi par un sentiment religieux, ils vont implorer la bénédiction du grand Lama, le Bouddha vivant que l'empereur de la Chine a su retenir à Pékin depuis quelques années, afin de tenir ainsi sous sa main le

chef spirituel du rite lamaïque et d'anéantir ainsi son influence politique.

Toutes ces caravanes arrivent chargées de fourrures et de gibier, avec lesquels les princes payent en nature une partie de leur tribut; ils vendent le reste ou l'échangent contre les ouvrages manufacturés de l'industrie chinoise. Il en résulte un amas considérable de gibier qui descend à des prix fabuleux de bon marché.

Les principaux gibiers sont les suivants :

Le cerf et le renne sont assez rares, et, quoique existant encore dans les parcs impériaux, ils semblent avoir presque disparu dans beaucoup de régions; il n'en est pas de même du chevreuil, qui abonde dans les plaines de Mongolie, aussi bien qu'une antilope à goître, le *Hoang-Yang*, et quelques chèvres sauvages; la chair des deux premiers est fort succulente et très-estimée du Chinois. — Comme gibier à plume, on rencontre une grande variété de faisans à colliers, le faisan à longue queue, l'eulophe, dont la chair est beaucoup plus parfumée que celle du faisan ordinaire, et le *ho-ki*, grande espèce de faisan qui lui serait ce qu'est le dindon au poulet. Ces deux magnifiques gallinacés, l'eulophe et le ho-ki, dont la domestication est très-facile, et a parfaitement réussi en France, sont connus depuis peu d'années; le jardin d'acclimatation et la faisanderie impériale en ont reçu plusieurs individus. — La perdrix grise est fort commune en Mongolie, très-grande et très-grasse; la perdrix rouge existe aussi, je crois: parfois, quand la récolte du blé sarrazin manque dans l'Asie centrale, il arrive une autre espèce de perdrix, le tetras paradoxe, aux pattes tridactyles semblables à celles des gerboises.

Dans la pleine saison d'hiver, les faisans coûtent environ 1 fr. 50 cent., les eulophes, 1 fr. 80, et les perdrix 35 cent. pièce.

Toutes les eaux, jusqu'aux plus petits ruisseaux, nour-

rissent en abondance une petite crevette que les Chinois mangent avec délices, mais il n'y a pas une seule écrevisse d'eau douce; le Paï-Ho renferme une autre grande espèce de crevette excellente, qui mériterait d'être transportée dans les fleuves d'Europe, si la chose était possible.—Quelques mollusques sans goût se trouvent également dans les eaux douces, mais ils sont peu estimés.

Règne végétal. — La province du Tché-ly produit deux variétés de blé dur, du seigle, de l'avoine, du blé noir, du maïs et du millet. On cultive également le riz aquatique et surtout le riz de montagne que l'on sème comme du froment et que l'on ne transplante pas.

Mais la majeure partie des céréales provient du centre et du midi de la Chine; on importe aussi beaucoup de riz de Siam et de la Cochinchine, qui en fournit à tout l'extrême Orient.

Le blé, le seigle, le maïs et l'avoine sont réduits en farines au moyen de moulins mus à bras ou par les bêtes de trait; ces farines sont blutées, mais incomplétement. Elles servent à tous les usages de la cuisine comme chez nous, et de plus à la confection de galettes plates dont le peuple est très-friand, de divers gâteaux et de sorte de nouilles semblables à nos nouilles d'Alsace; elles sont un véritable plat national des Chinois du nord.

On fait aussi un pain cuit à l'étouffée, de la grosseur d'un pain de 5 centimes, à pâte un peu fade et mal levée.

En général, les préparations dans lesquelles entre la farine de blé sont inabordables aux classes pauvres, les 100 kilogrammes reviennent à 46 francs en moyenne; le riz, dont les provinces du midi font leur principale nourriture, est aussi trop cher pour l'usage quotidien des classes ouvrières; elles consomment surtout le millet que l'on cuit à l'eau avec addition de légumes salés ou que l'on broie grossièrement pour en faire des galettes. Le millet est une céréale pauvre

en azote, mais sa culture est facile et productive, et, aussi bien dans le nord de la Chine qu'en Afrique, dans l'Inde et l'Arabie, il forme la grande culture des terrains pauvres et la base d'alimentation des habitants.

Les haricots sont nombreux en Chine, on en cultive à Pékin plusieurs variétés, ainsi que le petit pois commun, mais non la fève, ni le pois chiche ou la lentille. Les haricots sont un objet de consommation journalière; on en prépare un fromage assez curieux à étudier et qui ressemble assez à la pie. — On prend un pois oléagineux que l'on fait d'abord gonfler à l'eau, puis on l'écrase entre deux meules de pierre, et pendant ce temps on entraîne toute la fécule par des lavages successifs; on la recueille dans une bassine que l'on chauffe jusqu'à ébullition en ajoutant d'abord un peu d'eau plâtrée, puis une substance, le *lou-choué*, qui détermine une rapide coagulation. Le lou-choué se retire des eaux mères des salines sous forme de cristaux facilement déliquescents; ils contiennent, outre plusieurs sels de soude, une très-forte proportion de chlorure de magnésium. Ce produit, très-caustique, est considéré comme toxique, et, en effet, c'est cette substance, achetée partout à bon marché, que les Chinois emploient en général dans un but criminel sur eux-mêmes ou sur autrui; la coagulation une fois complète, on entoure le fromage d'un petit treillis en paille et on le débite par tranches sur la voie publique; les gens du peuple achètent aussi le liquide chaud avant la coagulation et en boivent de grandes tasses pour quelques centimes. Cet aliment doit être rangé dans la classe des amylacés, il a un goût prononcé d'amidon, auquel s'ajoute celui de lessive dû à un petit excès du composé salin, dont il n'est besoin, du reste, que d'une minime proportion.

Le maïs est utilisé sous toutes les formes, surtout sous celle de galettes grossières; l'orge que l'on reçoit des pro-

vinces voisines est surtout employée pour les chevaux et les mulets, que l'on nourrit aussi de pois ou haricots communs mêlés à du son et de la paille hachée ; on en fait une sorte de barbotage dont ces animaux sont très-friands et qui leur réussit fort bien ; on ne leur donne jamais d'avoine.

Les plantes oléagineuses sont le sésame, donnant une huile médiocre, et une grosse labiée nommée *Sou-tze* qui fournit beaucoup d'huile employée pour l'éclairage et pour la cuisine à laquelle elle communique le goût le plus désagréable. On emploie encore pour l'éclairage l'huile du ricin ainsi que celle du cotonnier, et pour les usages culinaires l'huile de noix et l'huile d'amandes douces ; le prix de ces dernières est relativement élevé. Les procédés de fabrication sont incomplets, et les huiles mal épurées restent souillées de débris ligneux.

Comme plantes alimentaires, on trouve encore à Pékin le chou *Pé-tsae*, dont les Chinois consomment d'énormes quantités et qui remplace pour eux tous les autres légumes, un chou rave à énormes souches arrondies, la rave et le navet que l'on confit dans du sel, les épinards, l'oignon, le poireau, les aubergines, le piment long, le persil, le fenouil, la coriandre, les concombres, plusieurs cucurbitacées, quelques misérables laitues, les radis, l'igname, la batate douce et la pomme de terre importée de l'Asie centrale, et à laquelle on donne souvent le nom de batate des Mahométans.

Tous ces légumes entrent pour une forte part dans la consommation publique, on leur fait subir des préparations diverses et aussi presque à tous la conservation dans la saumure. On utilise encore plusieurs plantes aquatiques, le *Nelumbo*, dont on mange la racine rafraîchissante soit crue, soit confite au sel, et deux variétés de châtaignes d'eau ou *Macre*. — En général, les légumes sont fort inférieurs à ceux de nos jardins, ils poussent à force d'eau dans

un sol ingrat et épuisé ; ils contiennent peu de fécule, beaucoup de ligneux, et n'ont pas ce goût frais, aromatique qui les fait rechercher ailleurs ; évidemment, avec beaucoup de soin, on pourrait les perfectionner, mais le sol est réellement mauvais, car les meilleures graines d'Europe donnent des produits inférieurs, et de plus dégénérant rapidement.

Les arbres à fruits sont assez nombreux ; nous signalerons comme donnant les meilleurs résultats le noyer commun et le châtaigner ; les poires, les pommes, les abricots, les pêches, les prunes, ont un bel aspect, mais peu de parfum ; il en est de même des cerises qui sont presque insipides et de petite taille, des fraises que l'on apporte de Mongolie.

Les vignes sont cultivées dans les jardins, et l'on est obligé d'enfouir le cep pendant l'hiver ; elles se réduisent à trois ou quatre variétés d'assez belle apparence, mais d'un goût fade. Elles ont été importées de l'Asie centrale où il paraît s'en trouver beaucoup, entre autres la variété sans pepins que l'on vend en quantité à Pékin. Les Chinois n'en font pas de vin, les missionnaires l'ont essayé sans grand succès ; il faut y ajouter beaucoup de sucre, sans quoi il se gâte rapidement.

Les indigènes sont très-amateurs de fruits, on en vend beaucoup, à tous les coins de rue, conservés frais avec de la glace. Les pastèques et melons d'eau, très-beaux d'aspect et sans parfum, sont particulièrement goûtés ; il en existe plusieurs variétés à pulpe rouge, jaune ou blanche.

Boissons. — La boisson nationale est le thé que l'on reçoit des provinces centrales de la Chine et dont on apprécie autant les différents crus que chez nous pour les vins. Le thé préparé pour le commerce européen a subi des manipulations particulières l'éloignant beaucoup du thé vendu pour l'usage du pays même ; ce dernier est simplement desséché et a peu fermenté ; il est donc toujours vert et

n'a pas ce goût âcre, vireux, que les étrangers estiment bien à tort.

La grande supériorité du thé russe provient essentiellement de mélanges heureusement combinés qui associent les qualités spéciales de différents crus; les Européens résidant en Chine recherchent le thé de provenance russe préférablement à celui des maisons chinoises.

Le Chinois prend du thé à tout propos, il y a toujours dans les bonnes maisons une bouilloire préparée; on fait l'infusion dans la tasse elle-même et non dans un vase approprié. On la parfume en y ajoutant diverses fleurs qui en modifient singulièrement l'arome, et on la boit aussi chaude que possible et sans sucre. — En été, pris à une température élevée, le thé procure une véritable sensation de fraîcheur, due à une sorte d'action réflexe sur le système nerveux; il désaltère beaucoup mieux qu'une boisson glacée.

Les ouvriers, les gens du peuple s'arrêtent volontiers au milieu des rues pour prendre une tasse de thé à des marchands ambulants; ils interrompent leur travail toutes les deux heures pour se reposer quelques minutes en en buvant. Sur les grandes routes, à la porte des pagodes, il existe des débits dont quelques-uns, institués par de généreux fondateurs, sont complétement gratuits. — Dans cet amour des Chinois pour le thé, il y a évidemment l'expression d'un besoin; peut-être leur système nerveux demande-t-il cette excitation; dans tous les cas, le thé est un aliment au même titre que le bouillon, et s'il contient un peu moins d'azote il laisse plus de résidu assimilable. Je ne sache point, ainsi qu'on l'a dit en Europe, que les grands buveurs de thé soient dyspeptiques et anémiés; au contraire, c'est parmi la classe ouvrière, les manœuvres, que l'on en fait le plus usage, et relativement ces gens sont très-vigoureux.

Mais si le thé est une boisson répandue, il ne remplace pas dans l'alimentation publique les alcooliques que l'on consomme également beaucoup. Depuis quatre mille ans les Chinois préparent l'alcool; l'inventeur fut, dit la tradition, persécuté et même mis à mort pour sa découverte. Elle a prospéré cependant : partout les céréales, blé, riz, sorgho et autres sont travaillées et soumises à la distillation. Dans le nord, on se sert exclusivement du sorgho ; il donne une eau-de-vie blanche au reflet d'autant plus jaune qu'elle est moins pure et possédant un goût empyreumatique très-prononcé; les alcools ordinaires marquent 45° et 50°, mais on en trouve de beaucoup plus purs et j'en ai distillé moi-même jusqu'à 90° sans leur faire perdre leur odeur spéciale. On importe du sud un grand nombre d'espèces de boissons alcooliques retirées de grains, que l'on parfume et colore en y faisant macérer certains fruits; quelques-uns de ces vins sont réellement très-buvables, et au palais impérial on possède de grands crus comparables au madère sec, aux vins blancs de Provence.

Le vin se prend en général aux repas seulement, on le boit tiède par petites tasses de la contenance d'un grand verre à liqueur; sans doute on en fait parfois excès, mais ces cas ne paraissent point communs et jamais on ne rencontre d'ivrognes sur la voie publique ; cependant les gens les plus pauvres font usage de l'eau-de-vie, dont le prix minime descend jusqu'à 30 centimes le litre.

Rarement le Chinois boit de l'eau pure, il la sait trop mauvaise ; en été, il éprouve un besoin absolu de glace; tous les fruits sont à la glace; de plus, il en prend en cristaux et la fait fondre dans sa bouche; les plus jeunes enfants en font ainsi usage. On croit qu'en être privé les rendrait malades. La glace conservée en grands cubes coupés à la scie sur les lacs et les fossés de Pékin, est réunie en masses que l'on

recouvre ensuite d'une épaisse couche de paille et de terre glaise, puis de terre végétale. L'intérieur de ces véritables édifices est disposé en corridors, dans lesquels on place des traverses où l'on suspend les fruits et les légumes à conserver; on y réussit admirablement, car au mois de mai et de juin on peut servir des raisins avec leurs grappes encore vertes, les grains bien pleins et non ridés, leur duvet intact.

Condiments. — Le Chinois aime une nourriture épicée, son goût fort délicat lui fait rechercher tous les parfums culinaires, aussi le nombre des condiments est-il considérable.

Le vinaigre se prépare par l'acétification des alcools de bas prix, il a un goût assez désagréable ; on s'en sert pour mille destinations, entre autres, comme moyen de conservation des légumes, des poissons, des viandes, etc..... Il y a quelques années, on a prétendu trouver en Chine un certain polype, qui aurait la singulière propriété de changer en vinaigre l'eau dans laquelle on le laisse séjourner; on a fait grand bruit de cette découverte, et soit de bonne foi, soit autrement, on a apporté en France plusieurs polypes qui n'ont jamais, je crois, donné le moindre vinaigre. Ce prétendu animal n'est autre chose que la couche de mycodermes se formant sur les alcools faibles acétifiés et qui, recueillie et desséchée, a un peu l'aspect d'une membrane animale. Il est évident qu'en jetant un morceau de cette peau dans un mélange d'eau et d'alcool, la fermentation se produit et l'on a une sorte de vinaigre. — On a donc, dans l'histoire du polype à vinaigre, pris pour un animal le ferment que les Chinois conservent avec soin et qu'eux-mêmes regardent peut-être comme tel. Pour ma part, j'en ai eu entre les mains, il a donné la réaction acide, mais c'était dans un mélange d'eau et d'alcool, et le microscope m'a permis d'en

retrouver la nature. Ce sont des mycodermes et rien de plus.

Les Chinois reçoivent de l'Indo-Chine toutes les épices aromatiques. Ils en font largement usage aussi bien que de certaines conserves, telles que les œufs fermentés, le caviar mou ou sec et fumé, les nageoires de requin, les holothuries à l'aspect gélatineux et au goût fade, et les fameux nids d'hirondelles qui, grâce à leur prix très-élevé (8 fr. pour la quantité nécessaire à la préparation d'une tasse), ne peuvent figurer sur les tables modestes et sont un objet de luxe encore plus que les truffes chez nous. — Tous ces derniers condiments sont recherchés comme aphrodisiaques; ils contiennent, en effet, du phosphore en quantité fort minime, il est vrai, mais peut-être suffisante pour obtenir un résultat, — je serais assez porté à le croire, surtout pour les nids d'hirondelles.

Le sel est extrait de la mer en grandes quantités sur les bords du golfe du Pe-Tché-ly; on en exporte beaucoup vers l'intérieur de l'Asie, et ce commerce est une grande source de revenu pour la couronne; on ne le raffine pas en grand, mais seulement dans chaque ménage pour la consommation de la maison. — Les salaisons de viandes, de légumes et de poissons sont très-appréciées et entrent pour une très-large part dans la consommation des classes pauvres.

Le midi de la Chine produit la canne à sucre, que l'on ne sait pas bien diriger; elle donne des produits très-inférieurs à la canne des îles Philippines, d'où l'on importe beaucoup de cassonnade. Le sucre blanc raffiné est inconnu des Chinois, mais non le sucre candi dont on se sert pour la préparation de bonbons, de fruits glacés; l'art du confiseur est très-avancé, aussi bien que celui du pâtissier, et les Jésuites ont laissé plus d'une bonne recette dont on

a su faire profit. Le sucre et les sucreries, confitures ou autres, sont toujours un objet de luxe à Pékin ; on le remplace par le miel que produit la province ou que l'on importe du sud.

Après avoir passé en revue les principaux produits animaux et végétaux que les Chinois font entrer dans leur alimentation, peut-être conviendrait-il de parler des procédés de cuisson, en un mot de la cuisine chinoise ; on a fait en Europe tant de récits ridicules sur ce sujet, qu'il y aurait matière pour rendre hommage à la vérité et assurer que le Chinois est au contraire fort bon cuisinier, fort logique et plein de bon sens dans tout ce qu'il prépare pour la table. Il est certain que, lorsque les produits sont inférieurs, lorsqu'on est obligé de se servir par économie d'une huile nauséabonde, il est difficile de faire très-bon, mais je crois que les petits restaurants de Paris n'ont rien à reprocher à ceux de Pékin et qu'on y mange des choses encore plus étranges. Toujours est-il que la bonne cuisine chinoise est fort appétissante, les rôtis parfaits, les ragoûts bien compris, le tout très-supportable; tout au plus mérite-t-elle le reproche d'être trop variée. Les repas interminables sont de vrais défilés de plats, mais je n'insiste pas pour ne pas être accusé de trop de partialité.

Le Chinois au fond est très-sobre : deux repas lui suffisent, l'un vers dix heures, l'autre vers trois heures ; l'ouvrier prend une heure pour chacun d'eux et le compose d'une jatte de millet avec du poisson salé ou de nouilles avec des légumes. Il arrose le tout d'un peu d'eau-de-vie et mange quelques galettes ; —avec cette modeste nourriture il fournit dix à douze heures de travail ; moins persistant que l'ouvrier européen, il est forcé de prendre dix minutes de repos toutes les deux heures et en définitive présente une moindre somme de travail. — Les entrepreneurs qui nourrissent leurs ouvriers, connaissent bien le rapport existant entre l'ali-

mentation et la production; certains d'entre eux alimentent fort bien leurs hommes et en exigent davantage. En moyenne, la somme nécessaire à un ouvrier, à un domestique, peut être évaluée à 40 centimes par jour; à ce prix il est très-convenablement nourri.

La vie de famille existe en Chine, mais beaucoup de gens ne se donnent pas la peine de préparer leurs aliments; au moment du repas, on va acheter dans la rue ce dont l'on a besoin, et on le consomme généralement sur place; on mène beaucoup la vie extérieure, il en résulte une incroyable quantité de marchands ambulants de toutes sortes, de petits restaurants en plein air où la cuisine se fait sur une charrette, de plus grands établissements où la foule se presse constamment; le Chinois a tellement l'esprit joueur que souvent il joue aux dés son dîner avec le marchand, mais les choses sont ainsi arrangées qu'on ne perd jamais absolument; de même chez les vendeurs de fruits, de pains, de fritures, etc...., on tire un petit bâton sur lequel est inscrit ce que l'on a gagné.

Je ne parlerai pas de bien des habitudes ayant trait de près ou de loin à l'alimentation; on les trouve décrites partout et si elles tiennent à l'hygiène, c'est d'un peu loin; j'ai voulu simplement donner une idée des ressources offertes par la ville de Pékin et bien étudier dans quelles conditions matérielles se trouvent les habitants avant de rechercher l'influence de ces milieux sur les mœurs et la santé publiques.

VI. — Population suivant les races.

L'étude ethnologique des populations septentrionales de la Chine et de la ville de Pékin en particulier, n'est pas du domaine d'un travail entrepris au point de vue spécial de l'hygiène publique. Ce serait cependant s'éloigner singu-

lièrement de la voie philosophique, que de ne pas rechercher quelles sont les origines d'une population, avant d'en apprécier les mœurs, la constitution et le développement; ce serait regarder un effet sans s'inquiéter des causes.

Comment s'est constituée la population de Pékin? Telle est la question que nous désirons, non pas résoudre absolument, mais envisager un instant, en nous appuyant sur les données historiques.

A toutes les époques, les plaines du nord de la Chine furent envahies par des peuples de race touranienne, errant sur le plateau de l'Asie. Ils descendaient dans les pays situés à leurs pieds, pour y piller les habitants de race chinoise, fixés au sol, relativement plus riches et plus industrieux. — Vers l'an 900 les *Khitans* fondaient un État très-étendu dont la capitale était une ville nommée *Yen*, située à peu près sur l'emplacement actuel de Pékin; plus tard ils en furent dépossédés par un autre peuple comme eux de race touranienne, les *Ju-Tchin*, qui constituèrent un véritable empire, celui de *Kin*, tandis que la dynastie chinoise, celle des *Soûn*, en était réduite à régner seulement dans le midi avec *Nan-King* pour capitale. Mais les uns et les autres furent balayés par un nouveau peuple, inconnu ou dédaigné jusqu'alors, les Mongols, qui s'élevèrent rapidement à la domination de toute l'Asie. Nous l'avons dit plus haut, ce fut le fils de Tching-gis-Khan, Khoubi-laï-Khan, qui bâtit Pékin, et la fit à peu près ce qu'elle est aujourd'hui.

On le voit donc, durant des siècles, la race autochthone, la race chinoise proprement dite, se trouvait incesssamment en rapports avec des conquérants de race touranienne, qui certainement mélangeaient leur sang au sien par des unions probablement d'abord forcées, puis acceptées et même recherchées. Ces unions devinrent évidemment plus fréquentes sous la dynastie mongole; elle ne dura qu'un siècle, mais laissa cependant en Chine des traces

considérables et sans aucun doute modifia singulièrement deux ou trois générations.

Les Mongols furent expulsés à leur tour par un aventurier qui fonda une dynastie de race chinoise, celle des *Mings*, illustre par l'impulsion qu'elle donna aux arts et au commerce, illustre aussi par l'énergie avec laquelle elle porta la guerre en Tartarie et en Corée et sut ainsi réduire les Tartares. Sous la dynastie des Mings, à l'ombre d'une cour élégante et généralement aimée comme nationale, vinrent s'établir de nombreuses émigrations du sud de la Chine, et de nouveau l'élément sinique put modifier la race de la Chine septentrionale.

Mais si la vie des dynasties chinoises se passe à conquérir le désert, celle des tribus du désert se passe à rêver la conquête de la Chine. Repoussées au loin, les hordes barbares allaient reprendre des forces et de l'énergie, et un nouveau mouvement d'invasion s'accentua par des incursions plus nombreuses sur les territoires chinois; on les repoussait, mais en s'affaiblissant chaque fois davantage. L'état intérieur de la Chine ne prêtait du reste que trop à l'ambition des enfants du désert.

Après trois siècles de fortune et de gloire, le sceptre de la dynastie des Mings était tombé entre les mains d'un Empereur sans force et sans dignité; l'empire, déchiré par des troubles intérieurs qu'avaient fait naître les abus et l'impéritie, fut bientôt livré aux chefs de partisans et de rebelles. L'un d'eux parvint à s'emparer de la ville de Pékin, ses soldats assiégeaient le palais, et l'Empereur, retrouvant à ce moment suprême l'énergie de sa race, mit fin à ses jours pour ne pas survivre à sa honte et tomber aux mains du vainqueur. Un effroyable massacre suivit l'entrée des rebelles à Pékin; les historiens évaluent à 80 000 le nombre des victimes; exagéré peut-être, ce chiffre n'en indique pas moins une de ces grandes hécatombes, fréquentes dans

l'histoire de l'Asie et dont nous avons encore vu des exemples pendant la dernière insurrection des *Taë-pings*.

Pour sauver sa patrie des plus grands malheurs, un général chinois sollicita les secours du chef tartare *Tsoung-te*, qui n'attendait qu'une occasion favorable; il entra avec ses hordes dans les provinces du nord et mourut aux portes de Pékin, en proclamant Empereur son fils *Chun-Tche*, enfant de six ans, et lui donnant comme régent son propre frère *A-ma-wang*.

Le jeune Empereur entra à Pékin aux acclamations d'une population enfin délivrée, et qui pour se sauver d'un maître s'en donnait un autre, peut-être moins cruel, à coup sûr plus puissant. L'usurpateur, avant d'abandonner la ville, avait incendié le palais, et ce fut sur ces débris encore fumants que *A-ma-wang* proclama en 1644 l'avénement de la dynastie *Ta-Tsing* ou *Très-pure*, qui règne encore aujourd'hui.

Mais si Pékin appartenait aux Tartares, la Chine entière restait encore à conquérir. Ce fut l'œuvre de longues années, de l'énergie et du courage du régent, mais avant tout de l'union que surent garder entre eux les conquérants.

Leur fidélité, aussi bien qu'une politique intelligente, prescrivait de les maintenir toujours dans ces dispositions, d'en faire le bouclier contre lequel viendrait se briser toute tentative de révolte. Aussi les Tartares, divisés en huit clans ou bannières, reçurent-ils chacun, outre des propriétés foncières, le droit à des subsides réguliers en argent. Quelques bannières furent cantonnées dans les grandes villes de l'intérieur, mais la majorité resta à Pékin même et tous, féaux de leur suzerain, devaient entourer son trône de leur dévouement et perpétuer à jamais une race d'élite, sans union avec les Chinois proprement dits.

Au point de vue politique les choses en sont encore à ce point.

Les Tartares forment toujours un clan séparé, et dans les grandes villes de Chine, comme à Pékin, une ville tartare s'élève à côté de la ville chinoise. Mais l'on conçoit sans peine que, dans la pratique, trois siècles ont dû amener bien des relâchements à la règle primitive. Les grandes familles, les nombreux alliés du sang impérial se sont à peu près conservés purs de tout croisement; la masse des Tartares, cependant, n'a pas tenu rigueur éternelle aux Chinois; vivant à côté d'eux, ils ont contracté des alliances qui tendent à modifier peu à peu, non-seulement les mœurs, mais encore la race même des enfants du désert. Le Tartare prend d'ordinaire sa femme légitime dans les familles ses égales, mais si ses moyens lui permettent le luxe d'une seconde, d'une *petite femme* ou de concubines, ce n'est guère que chez les Chinois qu'il pourra en acquérir. L'Empereur fait défaut à cette coutume, son harem se recrute exclusivement dans les familles mantchoues par une sorte de règle fixe, dont on est en général loin de chercher à se défendre. C'est une véritable conscription féminine fournissant non-seulement aux plaisirs du maître, mais encore à tous les emplois de domesticité femelle de sa maison; depuis un décret de l'Empereur Kang-hi, nulle femme aux petits pieds ne peut franchir l'enceinte du palais.

Quoi qu'il en soit, bien des Tartares ont des enfants avec leurs concubines chinoises et la race en subit l'empreinte. Bien plus, on peut affirmer que ces faits sont très-fréquents, car souvent les unions entre Tartares sont disproportionnées, la femme étant beaucoup plus âgée que son mari; les parents ont d'abord voulu se bien allier au point de vue de leurs intérêts communs; ils savent que le mari aura toujours la ressource de chercher ailleurs, pour donner libre satisfaction à ses goûts.

Il résulte de ces considérations, et j'ai cru devoir les rappeler pour la parfaite intelligence des faits, que la population

du nord de la Chine, successivement modifiée par des mélanges avec les races de la haute Asie, avec l'élément touranien, influencée du reste aussi, peut-être, par des invasions de race blanche que cette région de l'Asie paraît avoir subie à une époque encore indéterminée de l'histoire, s'éloigne très-sensiblement du type chinois classique existant avec tous ses caractères dans les provinces du centre et du midi. — Le Chinois n'est pas lui-même une race pure ; il résulte de croisements successifs de populations jaunes avec la race réellement autochthone, les *Miao-tze*, peuplades blanches dont on retrouve encore quelques tribus sauvages dans les montagnes du *Koueï-Tcheou* et du *Yu-Nan ;* mais ces mélanges remontent si haut que la race chinoise, quoique mixte, peut être regardée comme un type défini, celui des Cantonnais par exemple, ou plutôt des riverains du fleuve *Yang-tze-Kiang ;* jusqu'à un certain point, les habitants de Canton sont mélangés par leurs rapports avec la Malaisie et les Arabes qui y établirent autrefois des comptoirs importants.

Dans le nord, la taille est plus élevée, le teint plus blanc; les yeux sont à peu près sur le même axe, en ce sens que si les os malaires font saillie et tendent le bord libre des paupières, si la face est toujours un peu aplatie, cette déformation est beaucoup moins prononcée que dans le sud. La forme générale de la face et du crâne se rapproche quelquefois des lignes européennes; le nez, au lieu d'être aplati au point de manquer presque de partie centrale, affecte souvent une forme plus droite et même convexe en avant; les cheveux sont généralement noirs, on en rencontre cependant de blonds; la barbe, sans être aussi fournie que dans la race blanche, l'est cependant bien plus que dans la race jaune pure.

En un mot, on se trouve en présence d'une population toute spéciale, résultat d'une sanguinité très-mélangée,

mais au milieu de laquelle se retrouvent les types les plus purs, soit de la famille sinique, soit de la famille touranienne. Pékin semble être un point merveilleusement adapté aux recherches de l'anthropologie asiatique ; on y rencontre, à côté du problème difficile des mélanges, les échantillons de presque tous les types de l'Asie septentrionale et de l'Asie méridionale auxquels cette ville sert de point de réunion.

Actuellement, la population de Pékin peut être regardée comme constituée par :

1° Les Tartares qui habitent la ville tartare, la ville Rouge, les palais et les camps ; les uns, et ce sont surtout ceux des palais et des camps, restent isolés de l'élément chinois, ils sont demeurés eux-mêmes ; les autres sont plus ou moins modifiés dans leur race et leurs mœurs par des unions mixtes.

2° Les Chinois, depuis longtemps fixés au sol, mais singulièrement modifiés, soit par des mélanges avec les races conquérantes, soit par les gens de toutes les provinces qu'attire la capitale ; chez ces derniers surtout on retrouve le Chinois parfaitement pur ; ils habitent en général la ville chinoise et les campagnes.

3° Des Mulsumans au nombre de 10 000 environ, dont l'implantation à Pékin remonte à plusieurs siècles déjà. Les rapports avec le Turkestan et la Perse étaient fréquents sous les dynasties anciennes, et vers l'an 756 en particulier, des troupes arabes servirent dans les armées impériales et furent conservées comme garde particulière. Plus récemment encore, il n'y a pas plus d'un siècle, une princesse de race arabe devint Impératrice et entraîna à sa suite quelques centaines de ses compatriotes. — L'islamisme vit au grand jour à Pékin, voit ses mosquées entretenues en partie par la munificence impériale, fait en Chine une propagande des plus actives que le succès couronne bien plus que la

propagande chrétienne.—Chez les musulmans on rencontre beaucoup de gens de race chinoise, mais chez beaucoup aussi l'indice certain et, quelquefois, le type pur de la race arabe.

Les Mulsumans sont répandus un peu partout dans la ville; leur quartier général est dans le voisinage de la grande mosquée, à l'angle S.-O. du palais.

La question de l'Islamisme à Pékin et en Chine est des plus intéressantes, elle ne saurait être soulevée ici et cependant elle a une importance capitale. Le Musulman, à quelque race qu'il appartienne, garde partout les mêmes idées, à peu près les mêmes mœurs; s'il cède quelquefois aux circonstances, il reste lui-même au fond, s'assimile rapidement les nouveaux convertis, les transforme, leur donne de la bravoure, de l'énergie s'ils en manquent. C'est ce qui se passe en Chine où, sous une forme religieuse, la propagande musulmane devient essentiellement sociale, car les Musulmans « n'ont point de pauvres », disent les Chinois.

Cette propagande deviendra politique; elle l'est déjà dans les provinces du N.-O. de la Chine où les Musulmans sont nombreux, elle le sera peut-être un jour à Pékin et à aucune époque le trône n'aura été menacé comme il le sera alors.

4° Un petit noyau de population du rite grec dont la provenance est assez curieuse. Vers 1688, dans les guerres de frontières que la Chine avait toujours avec la Russie, une petite ville, *Albazine*, fut prise par les Chinois et la garnison emmenée à Pékin. L'Empereur traita fort bien ces prisonniers, les cantonna dans un quartier de Pékin et demanda à la cour de Russie de lui envoyer quelques moines orthodoxes pour les besoins religieux de cette population, s'engageant du reste à les entretenir convenablement. Ce fut l'origine de la mission mi-partie religieuse, mi-partie diplo-

matique qui résida à Pékin jusqu'à l'entrée des légations européennes en 1861; elle est essentiellement religieuse aujourd'hui et ne s'occupe pas de propagande. Les *Albazins* sont devenus à peu près Chinois, en ont adopté le costume et les mœurs, y ont fait souche et sont au nombre de 500 environ, mais ils forment un élément distinct et vivent réunis en deux groupes à la mission russe à l'angle N.-E. de la ville et autour de la légation de Russie.

5° Une population flottante aux éléments variés; ce sont des Mongols venant chaque année en grandes caravanes; nous en avons déjà parlé; ils campent sous la tente pendant leur séjour, trafiquent avec les Chinois, visitent les temples lamaïques et admirent la civilisation relativement si perfectionnée dont ils n'avaient nulle idée ; couverts de leurs fourrures à peine tannées, les Mongols ressemblent beaucoup comme traits et comme allures aux Indiens de l'Amérique du Nord, dont ils sont peut-être les ancêtres, si l'on admet l'idée du peuplement de cette partie du nouveau monde par des migrations asiatiques. — Les Thibétains viennent aussi en caravanes, quelquefois accompagnés de Turkomans. Les Mongols et les Thibétains sont encore représentés à Pékin par les lamas des couvents de cette secte boudhique, à laquelle appartient du reste la famille impériale; ils sont groupés auprès du grand-lama, pontife et dieu à la fois, incarnation vivante de Boudha.

Ce pontife habitait autrefois la Mongolie, il y exerçait une influence considérable sur des populations fanatiques; la politique impériale sut l'attirer à Pékin et ne l'a plus laissé sortir. Sous les dehors les plus respectueux, le gouvernement domine entièrement le pontife-dieu et fait présider par un mandarin le concile de lamas, qui, lorsque Boudha abandonne son enveloppe terrestre, découvre dans quel corps il fixe sa nouvelle résidence; on dit même que le dieu, par une condescendance bien naturelle, fait toujours

tomber son choix sur un candidat agréable au Fils-du-Ciel.

Les lamas mènent à Pékin une vie essentiellement monastique. Peu estimés des Chinois qui ne croient pas à leur vertu, ils ne laissent pas que d'être un élément important dans la population par leur influence sur les Mongols, et sur quelques Tartares encore fanatiques.

Accidentellement, on voit encore à Pékin des ambassades politiques et commerciales venues de la Corée, des îles Lieou-Kieou; les premières ont à peu près le monopole du commerce du jin-seng. Cette plante presque fabuleuse, dont les racines ont toutes les vertus, se vend au poids de l'or quand elle est de bonne provenance; elle a été importée en Europe et a vu disparaître tous ses mérites devant une expérimentation sérieuse; mais les Chinois y croient toujours, et, récemment encore, l'un des ministres reçut comme faveur insigne une provision de cette substance au moment où il prenait un congé pour se rendre auprès de sa vieille mère mourante.

La Cochinchine et Siam, en principe vassaux de l'empereur de la Chine, ont rompu toute attache avec Pékin et n'y envoient plus d'ambassade. — Enfin, pour terminer cette énumération des types que l'observateur peut rencontrer, je citerai quelques Juifs, dont l'existence en Chine paraît être antérieure à l'ère chrétienne; ils ont conservé, avec leur religion, tous les caractères de leur race; enfin les Zingaris, cette énigmatique peuplade indienne, qui erre sur la surface entière du globe avec son type physique invariable et ses mœurs toutes spéciales.

Il serait fort intéressant de calculer exactement dans quelles proportions se constitue la population de Pékin et en particulier quel en est l'élément principal, chinois ou tartare; au point de vue ethnologique, il me paraît évident que ce dernier domine singulièrement, j'ai déjà dit plus haut

la raison de ce fait et je n'y reviens pas ; mais au point de vue statistique la question n'est plus la même, et l'on se heurte contre une difficulté, signalée au début de ce travail, l'absence de documents réguliers. Cependant comme chaque Tartare reçoit en principe un subside mensuel, on peut arriver par là tout au moins à une approximation : On m'a assuré que 75 000 Tartares environ étaient inscrits sur les états de solde pour la ville seule de Pékin ; or ils n'y ont droit qu'à partir de seize ans, ce seraient donc 75 000 adultes de seize ans et au-dessus, tous mariés et pères de famille, quelques-uns possédant plusieurs femmes. En acceptant le chiffre 4 comme représentant en moyenne le nombre de femmes et enfants par adulte, on arriverait à 375 000 Tartares pour la ville seule de Pékin ; il y faudrait joindre encore ceux des camps, soit 20 000 et environ 5000 pour le palais ; en tout 400 000. Je présente ce chiffre sous toutes réserves, quoiqu'il m'ait été donné par le mandarin exerçant des fonctions analogues à celles de commandant de place, et, par conséquent, mieux que personne en position de juger la question. — Nous avons évalué la population totale de Pékin de 800 000 à 1 million d'âmes ; elle se partagerait donc à peu près par moitié entre Tartares et Chinois. A première impression, cette hypothèse paraît satisfaisante, car si la ville tartare est plus vaste que la ville chinoise, elle est aussi beaucoup moins peuplée que cette dernière.

Le Tartare et le Chinois diffèrent singulièrement comme genre de vie : ceux-ci ont accaparé tout le commerce, l'industrie, ils exercent les professions manuelles ; ils sont la vie pratique, active ; ceux-là, quoique bien modifiés par la vie sédentaire, déjà en possession d'une solde, faible mais régulière (2 taëls ou 16 francs, mais depuis bien des années 1 taël ou 8 francs par mois seulement), sont peu sollicités au travail.

Leur nature ne les y porte pas beaucoup ; s'ils ont quelque instruction, ils préfèrent occuper de petits emplois dans les bureaux du gouvernement; à défaut, s'attacher à la maison d'un mandarin et y exercer les fonctions de domesticité qui, en Orient, n'ont pas le même caractère que chez nous. — Le grand seigneur asiatique a des vassaux, des fidèles ; ils sont ses serviteurs, lui rendent quelques services, il est leur patron ; s'il ne les paye pas, il les nourrit souvent, et ne les abandonne jamais. — Puis la position par elle-même a quelques avantages, on profite de la faveur du maître, on exploite un peu les solliciteurs, on vit sur le petit public comme le mandarin sur le grand.

Quelques professions cependant sont entre les mains des Tartares, celles qui tiennent de loin à la vie militaire; marchands de chevaux, de bêtes de somme, de charrettes, fabricants d'arcs, de fusils, de sellerie, de peaux, etc..., les Tartares feront travailler des ouvriers chinois et ne mettront pas volontiers la main au métier; en somme, ils sont peu laborieux, indolents, insouciants ; le Chinois au contraire est plus vif, parleur, curieux de toutes choses ; apte aux rudes travaux comme aux ouvrages délicats, il fait vivre le Tartare qui sans lui retomberait bientôt dans sa barbarie primitive. — Ce sont là des généralités, elles souffrent bien des exceptions, mais le fond du caractère est tel ; le Tartare est un grand enfant avec lequel il est très-facile de vivre, dont le caractère est généreux, qui ignore volontiers sa force et se laisse jouer par le Chinois plus rusé, sauf à l'écraser dans un moment de colère.

Tous les grands dignitaires de l'empire, les présidents de ministères, les vice-rois des provinces, les surintendants du commerce, sont de race tartare, mais on a soin de placer auprès d'eux un mandarin très-élevé de race chinoise ; dès l'origine on a compris que pour conquérir un pays, il ne fallait pas briser absolument avec le passé, exclure systé-

matiquement la race vaincue; on lui a fait une large part dans les affaires, et la grande majorité des fonctionnaires de province sont Chinois; à Pékin, il y en a moins à cause de la présence de la cour.

VII. — **Conditions de la vie. — Hygiène générale.**

La société et ses classes.—Avant d'étudier les conditions de la vie à Pékin, conditions de l'ordre moral aussi bien que conditions de l'ordre matériel, il importe d'établir comment est divisée la société et quels en sont les éléments.

En Chine, il n'y a point de castes. En dehors de la suprématie nominale de la race tartare, suprématie dont nous avons démontré la diminution progressive et fatale, tous les rangs de la société sont à peu près égaux, et de même qu'à Constantinople le dernier *Caïdji* pouvait devenir grand vizir s'il plaisait au sultan, de même à Pékin le plus modeste lettré peut devenir vice-roi ou ministre, si l'Empereur en a la fantaisie. Il n'est donc pas illogique de dire que la société chinoise est une démocratie au-dessus de laquelle plane une volonté sans contrôle comme sans limite. Ce régime est celui auquel arrivent successivement les Asiatiques après une première période de régime féodal. Les Tartares divisés en tribus, en clans, ont vu un de leurs chefs s'asseoir sur le trône du plus vaste empire du monde ; leurs rangs se sont égalisés devant sa majesté suprême, et, comme ils tombaient au milieu d'un peuple depuis des siècles soumis à cet ordre d'idées, comme l'Empereur a su leur faire la part belle au lendemain de la victoire, ils acceptèrent sans difficultés la nouvelle situation.

Les anciens chefs, les alliés de la famille impériale constituèrent un petit noyau, une sorte de noblesse que le souverain a tout fait pour affaiblir peu à peu ; aujourd'hui elle est presque sans influence. Si aristocratie il y a, à peine

faut-il en tenir compte, beaucoup moins en tous cas que la classe des lettrés ou fonctionnaires; cette dernière opprime singulièrement le peuple, mais à chaque génération elle se recrute dans tous les rangs, et le fils du plus haut mandarin débute dans la hiérarchie comme le plus humble bachelier de village. Les hommes sont partout accessibles à la partialité, sans doute, mais ce sont alors des faits personnels, ce n'est pas un principe.

Ainsi donc, en Chine, égalité à peu près absolue des classes, mais non des individus, entre lesquels l'instruction et la richesse établissent, comme ailleurs, de larges démarcations.

Au fond, Pékin est une ville pauvre; la propriété territoriale est divisée à l'infini; le commerce est celui d'une ville de consommation plutôt que de production, commerce de détail sans exportation, pouvant procurer l'aisance, non la fortune. Les hauts fonctionnaires, partout ailleurs en possession de fortunes scandaleuses, sont tenus en bride par la présence du maître qui leur ferait rendre gorge impitoyablement, et du reste trouveraient-ils difficilement à prendre à qui n'a rien. Aucune de ces classes : propriétaires, commerçants, fonctionnaires, ne peut donc acquérir la richesse, et, s'il y a des exceptions, on cache avec soin sa fortune et l'on se résigne à n'en jouir que médiocrement pour ne pas éveiller l'attention. Le luxe extérieur est du reste prohibé à ce point que l'usage de la chaise à porteurs, moyen de locomotion vulgaire dans toute la Chine, est exclusivement réservé aux mandarins de la première classe. — L'Empereur seul a le droit de s'entourer de magnificence; est-ce pour marquer davantage sa suprématie, est-ce par prudence, pour n'être pas éclipsé? Je ne sais, toujours est-il que la mesure est rigoureusement observée.

A côté et non au-dessous de la classe marchande, vit la classe ouvrière; à vrai dire, elles n'en font qu'une. C'est

de beaucoup la plus intéressante, car elle fait vivre toutes les autres.

Déjà, à propos des promenades publiques, nous avons dit que le Chinois n'aime pas beaucoup le mouvement inutile, mais il ne faudrait pas en conclure que la population de Pékin paraisse endormie ; tout au contraire. Dans la ville chinoise surtout règne un mouvement perpétuel, un mélange incessant de piétons, de cavaliers, de voitures, qui vont et viennent; tous sont gens allant à leurs affaires. En général le Chinois est appliqué à ce qu'il fait; s'il ne produit pas toujours du fini, c'est que les moyens matériels lui manquent, non l'intelligence, ni le désir de bien faire. — L'ouvrier chinois, — pour employer une expression presque triviale, — abat moins de besogne, peut-être est-il plus consciencieux que le nôtre ; il ne cherche pas à tromper, mais à gagner loyalement son argent. Comme le commerçant, il discutera pendant une heure pour quelques centimes, mais il sera esclave de ses engagements.

On mène beaucoup à Pékin, — pendant l'été surtout, — la vie extérieure. Les gens du peuple ne sont jamais chez eux, aussi tout le petit commerce et la petite industrie s'exercent-ils sur la voie publique. Des ouvriers ambulants de toute catégorie circulent en cherchant de l'ouvrage, portant sur leur épaule, aux deux extrémités d'un bambou, leur petit attirail; les ouvriers en métaux transportent ainsi une petite forge avec soufflerie et feu allumé.

La grande industrie est peu représentée à Pékin ; — il n'existe guère que les ateliers où l'on travaille les laines de Mongolie pour les transformer en couvertures, tapis, feutres, etc... C'est ainsi que presque tous les chapeaux de l'empire, feutres et fourrures, sortent des fabriques de Pékin. Dans ces ateliers, le nombre des ouvriers n'est pas assez considérable pour constituer une population spéciale,

ils rentrent dans la catégorie ordinaire de ceux qui travaillent au nombre de deux ou trois chez un même patron.

L'ouvrier chinois des métiers vulgaires,— maçon, charpentier, manœuvre..., — gagne de 0fr,80 à 1fr,20 par jour, pour un travail de douze heures en été, huit en hiver, dont il faut retrancher deux heures pour les repas et une heure pour des repos de dix minutes.

Les uns se nourrissent à leurs frais, d'autres abandonnent de 0fr,30 à 0fr,40 pour deux repas, comprenant outre la bouillie de millet ou le plat de nouilles avec légumes salés, un peu d'eau-de-vie et le plus souvent de la viande fraîche ou salée; ce régime comprend encore du thé à discrétion et une petite provision de tabac.

L'ouvrier des métiers plus relevés, peintre, sculpteur sur bois ou sur pierre, tailleur, etc... reçoit 1fr,40 à 1fr,70, enfin d'autres dont on exige un talent spécial, comme les brodeurs sur soie et sur drap (ils sont très-nombreux), les ciseleurs de caractères d'imprimerie (1), vont encore au delà. Il n'en est pas qui dépasse 2fr,50, véritable somme pour le pays.

Avec ce qu'il gagne, l'ouvrier chinois peut vivre et soutenir sa famille; — la femme peut encore y ajouter quelque chose; elle prend à domicile des travaux de couture, de fleurs artificielles, de chaussures brodées pour femmes; mais elle ne va jamais en journée ou dans les ateliers. Le travail lui est peu rétribué; elle produit beaucoup moins que l'homme.

Sans doute, à Pékin comme en Europe, il y a les mortes-saisons, il y a les périodes de disette, et elles sont malheureusement fréquentes; dans ces moments, l'ouvrier souffre, la maladie survient et la misère à sa suite; mais, je puis l'affirmer, plus par d'autres expériences que par la mienne, le travail manque moins aux bras que les bras au travail, et

(1) Pour l'imprimerie, on se sert en Chine de clichés où l'on sculpte en relief les caractères. Il existe cependant quelques imprimeries en caractères métalliques mobiles.

la misère est plus souvent le fruit de la paresse ou du vice que du manque d'ouvrage.

L'ouvrier chinois ne vit pas indifférent au monde qui l'entoure, il cause beaucoup, cherche à s'instruire, n'a pas comme les lettrés l'orgueil sous lequel se cache l'ignorance. Ce n'est pas chez lui que les idées européennes trouveront un obstacle; il commence à comprendre,—en petit, — la supériorité de nos moyens de production, un outillage de fabrique européenne le séduit et plus d'un cherche à se le procurer à force d'économies.

Il comprend la nécessité de l'instruction et envoie ses enfants à l'école. Ce serait peut-être ici le lieu, si ce n'était trop sortir de notre sujet, d'indiquer ce qu'est l'instruction publique à Pékin.

Nous la caractérisons en deux mots : chez tous les peuples lire et écrire est le début de la science, chez les Chinois c'en est presque le dernier mot.

Composée de caractères monosyllabiques, dont chacun, suivant qu'il est allié à un autre, exprime des idées souvent fort différentes, l'écriture chinoise a été justement comparée à l'écriture hiéroglyphique de l'ancienne Égypte ; elle en diffère cependant, car, dans cette dernière, le caractère rappelle par sa forme l'idée qu'il exprime, tandis que, chez les Chinois, le caractère altéré par des milliers d'années ne présente généralement plus de ressemblance avec les idées qu'il exprime ou dont il indique le sens figuré.

L'écriture chinoise offre une excessive difficulté; un travail incessant et une mémoire remarquable suffisent à peine au plus lettré des Chinois, au plus érudit de nos sinologues.

De là vient que l'instruction réside presque tout entière dans la lecture et l'écriture, travail où la mémoire seule est en jeu. Dans les écoles inférieures, l'enfant ne retiendra que quelques centaines de caractères; dans les degrés supérieurs il ira jusqu'à plusieurs milliers, et cela en apprenant

par cœur des extraits des classiques chinois. Quant aux sciences, comme les mathématiques, l'histoire naturelle, la physique, etc..., elles sont à peine dans l'enfance, et peu de lettrés en connaissent même les rudiments.

On trouve dans toute la Chine, et à Pékin plus que partout ailleurs, des écoles indépendantes du gouvernement où l'enfant vient, moyennant rétribution, passer quelques années, et qu'il s'empresse de quitter dès qu'il sait assez de caractères pour exercer le métier auquel ses parents le destinent.

Si l'ambition porte le jeune homme aux emplois publics, il devra fréquenter encore des écoles d'un ordre plus élevé ; tout en chargeant sa mémoire d'un plus grand nombre de caractères, il apprendra l'art de les peindre avec élégance; enfin il lira l'histoire des dynasties chinoises, les préceptes de Confucius et de Mencius. Il aura ainsi à sa disposition un certain nombre de sentences et d'aphorismes qu'il placera avec ostentation dans ses moindres discours, mais qui n'auront pu élever ses idées ou développer son imagination.

Les princes, les fils des grands fonctionnaires, pour la plupart d'origine tartare, y joignent l'étude du mandchou qui est toujours la véritable langue impériale.

L'instruction est donc purement mercenaire. Quelques écoles, fondées autrefois par de riches mandarins, possèdent des revenus suffisants et pourraient ouvrir leurs portes aux plus pauvres, si là ne se rencontrait encore le génie de la spéculation inné chez le Chinois; l'enfant, maltraité par le maître, sera soumis à une contribution forcée, déguisée sous le nom d'offrande respectueuse.

Il existe à Pékin un certain nombre de maisons fondées par des mandarins nés en province, où sont logés et quelquefois nourris les écoliers venus de la même contrée. Les études, toujours longues et onéreuses, sont ainsi facilitées

à quelques-uns; il faudrait bien peu connaître le caractère chinois pour ne pas démêler souvent dans cet acte, au lieu d'un sentiment élevé, le désir d'illustrer sa mémoire ou de se faire pardonner une fortune scandaleusement acquise.

On voit donc que l'homme des classes pauvres a un véritable mérite en faisant suivre l'école à ses fils; il fait un sacrifice pécuniaire très-sensible pour ne leur procurer qu'une instruction restreinte, mais dont il sent néanmoins l'importance.

Les écoles ne laissent pas que d'intéresser l'hygiéniste; elles exercent une influence physique inévitable sur le développement des jeunes générations et trop souvent cette influence est mauvaise. A Pékin, où ces questions ne sont pas encore comprises, on entasse les enfants dans des pièces surchauffées, à atmosphère viciée; pendant l'été, le danger disparaît, car on se réunit dans des cours abritées du soleil par un rideau mobile en nattes. Il est à remarquer que les enfants chinois, comme les Arabes et les Turcs, apprennent leurs leçons en les lisant tous en même temps à haute voix; ils s'élèvent aux tons de voix les plus aigus et balancent alternativement la tête de droite et de gauche, ce qui produit une bizarre cacophonie.

Hygiène du corps. — L'habitant de Pékin, vivant dans un climat extrême, doit modifier ses habitudes suivant les saisons. Nous avons déjà dit comment il se renferme en hiver dans les maisons où règne une atmosphère délétère, comment il défend son corps contre le froid avec des vêtements ouatés et des fourrures; en été, au contraire, il s'habille à peine et abrite sa demeure de la chaleur solaire, en recouvrant les cours de légères toitures en nattes sous lesquelles l'air circule librement; au dehors, il paraît peu inquiet des insolations, et, au plus fort de la journée, circule la plupart du temps tête nue, se faisant un léger abri de l'éventail qui, dans cette saison, ne quitte jamais la main

même du plus pauvre ; les paysans, pour leurs travaux des champs, adoptent un large chapeau de paille et les citadins portent cette coiffure en forme d'éteignoir regardée en Europe comme le couvre-chef classique du Chinois, tandis qu'elle est autorisée pendant quatre mois seulement. En effet, un décret impérial, renouvelé chaque année, prescrit aux mandarins l'usage du chapeau en fourrures pour l'hiver, en paille pour l'été, en feutre pour l'automne et le printemps; ces coiffures de forme différente ne sauraient être tolérées en dehors des époques officielles, et chacun imite les fonctionnaires; celles d'été et d'hiver remplissent fort bien leur office, celles du printemps et d'automne protégent un peu moins bien.

Des lois somptuaires existent encore pour les fourrures, mais non pour les autres vêtements. La soie, le drap, le coton et la toile en forment les matières premières et la coupe en est essentiellement intelligente; les caleçons et les justaucorps constituent la couche protectrice, la robe flottante n'est qu'un ornement; les gens du peuple n'en portent pas pour leurs travaux ou la relèvent et la maintiennent à l'aide d'une ceinture; les jambes sont recouvertes de bas de cotonnade, les pieds chaussés de bottes ou de souliers découverts. Le velours noir, le drap, le cuir léger sont employés pour la partie supérieure de la chaussure, la semelle est le plus souvent en coton; on réunit par la piqûre un nombre considérable de couches d'étoffe, soumises ensuite à une pression considérable, et l'on obtient une sorte de carton de l'épaisseur de 2 centimètres, formant une semelle isolante très-efficace par les temps secs. Par les temps de pluie, le Chinois porte des souliers à semelle de cuir ou des raquettes en bois adaptées comme des patins. Le cuir n'est pas exclusivement employé pour les chaussures, parce que les procédés de tannage sont défectueux et qu'il conserve toujours une mollesse, une spongio-

sité peu favorables à un long usage.— Les seuls défauts des chaussures sont la rigidité de la semelle et la forme rétrécie, relevée de la pointe; cette disposition se traduit sur le pied par des durillons et une fréquence remarquable des ongles incarnés. — La chaussure de la femme sera décrite plus tard.

En somme, le costume des Chinois est bien approprié aux besoins et à la nature du climat, mais il est défectueux en ce qu'il ne comprend pas de linge de corps; les gens soigneux y suppléent par des gilets et des caleçons en coton, mais la masse n'en fait pas usage, et les vêtements, jour et nuit en contact avec la peau, finissent par s'imprégner de la sueur et présenter bien des inconvénients.

Avant la conquête tartare, les Chinois portaient les cheveux réunis en chignon sur le sommet de la tête; les Japonais, les Siamois, les Cochinchinois suivent encore cet usage. Les Tartares leur imposèrent de se faire comme eux raser le crâne à l'exception d'une calotte qui constitue la naissance de la queue; on lutta pendant des années; les Tartares tinrent bon, en vinrent à regarder comme rebelles et à mettre à mort les délinquants, et la mode fut ainsi introduite dans les mœurs. — Elle est parfaitement inutile actuellement; chez les Tartares nomades, la queue servait à maintenir les armes au-dessus de la tête lorsqu'en expédition ils devaient franchir les fleuves à la nage; chez les Chinois, elle n'est qu'un embarras, un luxe coûteux, car on ne peut la tresser soi-même, et un refuge aux parasites chez beaucoup; l'élégance exige que la queue descende jusqu'aux talons, on l'allonge donc avec des cordonnets de soie noire ou blanche en temps de deuil (le blanc est la couleur funèbre).

Les femmes portent les cheveux nattés, tressés de diverses façons, retenus par des épingles et des bijoux, agglutinés par des cosmétiques. L'échafaudage de la coiffure est très-

compliqué; on le construit tous les deux ou trois jours seulement en prenant des précautions infinies pour ne pas le déranger pendant la nuit. La coiffure indique chez la femme sa position sociale, jeune fille, nubile, fiancée, femme mariée, grand'mère, etc...; elle est un prétexte à ornements de fleurs artificielles, de bijoux, de perles, de pierreries chez les élégantes. De même, l'âge de l'enfant fait varier sa coiffure ; rasé jusqu'à un an, il porte une queue à droite, puis une à gauche, puis trois; à sept ans, il adopte la mode masculine.

Les bonzes et les lamas, les religieuses boudhiques se rasent la tête. — La barbe, en général peu fournie, est rasée chez tous les jeunes gens; à partir de vingt-cinq ans, ils portent la moustache et la mouche, enfin la barbe au menton, lorsqu'ils sont chefs de famille.

L'industrie des barbiers est très-florissante à Pékin, elle s'exerce généralement en plein vent; le parasitisme est évidemment favorisé par cette promiscuité des ustensiles de toilette ; il est très fréquent sous toutes ses formes.

L'usage des bains est assez répandu à Pékin, moins cependant que dans l'Asie musulmane, où les ablutions font partie des prescriptions religieuses. Dans tous les quartiers se trouvent des établissements de bains un peu primitifs, où la piscine consiste en une sorte de cuve de quelques mètres carrés, d'une profondeur de deux pieds, au-dessous de laquelle se trouve le foyer. Le fond de la piscine est toujours à une température élevée; on ne peut guère s'y tenir ; pour parer à cet inconvénient, le client reste assis ou à califourchon sur des planches passant d'un côté à l'autre de le cuve et laisse traîner les jambes dans l'eau; à vrai dire, la tout consiste moins dans un bain que dans une ablution d'eau chaude.

L'eau de la piscine est renouvelée deux fois seulement pendant le courant de la journée; je laisse à penser ce qu'elle

doit être après quelques heures. Il règne dans la salle une atmosphère nauséabonde; le bain est recouvert d'une couche limoneuse infecte, mais le Chinois n'est pas dégoûté pour si peu.—Il est à remarquer que les bains à Pékin sont ouverts aux hommes seuls, et l'étranger ne peut avoir comme au Japon le spectacle de bains communs où les deux sexes se mêlent sans vêtements comme sans mauvaises pensées. — Les femmes font leurs ablutions à domicile et sont très-scrupuleuses de leur toilette spéciale.

En général, la Chinoise a soin de sa personne; elle est infiniment plus propre que l'homme et dans un but de coquetterie abuse des cosmétiques, en particulier des fards à base de plomb qui lui donnent un aspect de pastel et ne laissent pas que d'agir sur la santé. Dans le Sud, cet usage est plus répandu que dans le Nord, et les accidents d'intoxication, quoique très-connus de tous, ne peuvent empêcher les dames d'obéir aux exigences de la mode.

Les ongles sont un véritable objet de luxe; en les laissant croître outre mesure, une femme témoigne que ses blanches mains ne se livrent à aucun travail manuel; les plus riches les emprisonnent dans des étuis d'or et d'argent et mettent une certaine coquetterie à faire résonner le métal en remuant les doigts. Quelques hommes imitent cette mode, leurs ongles dépassent ainsi de 3 et 4 centimètres la pulpe du doigt. Cet usage n'est que gênant, car ceux qui l'adoptent recherchent une rigoureuse propreté.

Déformation des pieds. — Il est un usage sur lequel la curiosité de l'Occident a été de tous temps éveillée et dont l'explication n'a jamais été donnée d'une façon satisfaisante: je veux parler de l'usage de la déformation des pieds. Dans les descriptions de la Chine, on a souvent écrit sur ce sujet; si, après tant d'autres, je viens encore en parler, c'est que, placé dans des conditions spécialement favorables à Pékin, j'ai pu être mis en rapport avec des femmes

et des jeunes filles et surmonter la répulsion qu'elles ont à laisser voir leurs pieds. Personne, pas même le mari, ne doit voir le pied déchaussé de sa femme ; c'est là que leur pudeur a placé ce qu'en Europe on est habitué à voir respecter dans d'autres parties du corps ; on le comprendra facilement d'après ce que je dirai sur l'origine et les effets de cette habitude. Néanmoins, ma double qualité d'étranger et de médecin, c'est-à-dire d'homme sans conséquence, m'a permis d'avoir moins de scrupules, cela cependant sur des femmes réputées honnêtes. J'ai pu voir le pied de l'enfant avant la déformation, pendant la période des manœuvres, et enfin celui de la femme adulte.

La déformation du pied, constituant ce que les Chinois ont nommé « Lys dorés, — Ornements de l'appartement intérieur, » etc... est loin d'être également répandue dans tout l'empire; dans les provinces méridionales, elle constitue à peu près la règle pour les classes aisées; dans le Nord et à Pékin surtout, le voisinage des Tartares auxquels elle est interdite, la misère plus répandue la rendent beaucoup plus rare. De plus, il y a pour ainsi dire un mode de déformation spécial à chaque province, et c'est surtout dans le *Kouang-si* et le *Kouang-toung* que l'on en trouve les plus beaux spécimens. Cependant, partout les familles essentiellement chinoises et riches se donnent ce luxe qui promet à leurs filles de plus beaux partis.

J'admettrai deux grandes divisions dans la nature de la déformation.

Dans l'une, les orteils sont fléchis sous la pointe du pied, le pouce restant libre; la face plantaire forme une forte concavité inférieure, plus ou moins remplie par du tissu cellulaire; de plus, le calcanéum change de direction : d'horizontal il devient vertical. De là, tous les désordres produits dans l'articulation du tarse. C'est le pied géné-

ralement décrit, celui dont on possède en France des échantillons.

Mais c'est là le maximum de la déformation, c'est celle qui se rapproche le plus de l'idéal; c'est, dans le Nord, la forme la plus rare. En général, on n'y observe qu'un premier degré de la déformation, c'est-à-dire la flexion des quatre derniers orteils sous la plante, sans changement de direction du calcanéum. Par un bandage maintenu fort serré, on a produit un raccourcissement de tout le pied, une sorte de tassement antéro-postérieur des os du tarse, une exagération de la voûte, mais le calcanéum est resté intact. Si nous ajoutons que les Chinoises ont les extrémités élégantes et bien prises, on comprendra que l'on puisse obtenir des pieds fort petits sans faire basculer le calcanéum.

Cette demi-déformation est une sorte de moyen terme permettant à la femme de joindre aux exigences de la coquetterie celles du travail et d'une locomotion forcée.

Telles sont les lésions osseuses. Les parties molles ont dû se plier aux exigences de la compression; elles sont atrophiées sur l'avant-pied, et, au contraire, ont en partie comblé en dessous la voûte exagérée de la face plantaire. La peau qui les recouvre est souvent rouge, plus ou moins érythémateuse, quelquefois même ulcérée; mais, pour ma part, je n'ai pas observé ces ulcérations profondes, cette suppuration fétide que l'on a signalées plusieurs fois.

Le mode de déambulation est essentiellement modifié; les mouvements de l'articulation tibio-tarsienne devenant à peu près nuls, les muscles fléchisseurs et extenseurs du pied ont dû s'atrophier ; c'est, en effet, ce qui se produit : la jambe prend la forme d'un tronc de cône. D'un autre côté, les mouvements de l'articulation du genou sont, pendant la marche, intimement liés à ceux du pied; ceux-ci ne se faisant plus, certains muscles de la cuisse ont dû diminuer d'autant.

Le mouvement de progression se produit essentiellement par l'articulation coxo-fémorale, et l'on ne saurait mieux comparer ce phénomène qu'à ce l'on observe chez un amputé des deux cuisses; chez lui, comme chez la femme chinoise, la moitié du membre inférieur est transformée en une masse rigide; du pilon classique de l'amputé à la jambe chinoise, il n'y a que la différence d'une articulation, absente chez l'un, presque inutile à l'autre, pour la marche tout au moins.

De semblables modifications ne peuvent évidemment être apportées dans les organes de la locomotion sans déterminer des accidents, quelquefois graves, sur le pied lui-même, sans amener même un retentissement dans tout l'organisme. Mais, par suite de la tolérance traumatique de la race chinoise dont les exemples sont fréquents, ces accidents sont moins communs qu'on ne pourrait le croire à priori ; ils ne se rencontrent guère que chez des scrofuleuses. Le scaphoïde, vivement pressé entre l'astragale et les cunéiformes, soulevé par le mouvement de bascule du calcanéum, est tout d'abord atteint ; dans cinq cas remarquables que j'ai pu observer, il y avait lésion de cet os, mais il n'était pas le seul malade, et, dans l'un d'eux, toute la deuxième rangée du tarse participait à la nécrose.

L'instabilité forcée qu'occasionne cette déformation chez la femme la prédispose singulièrement aux chutes de toute nature, aux entorses, aux fractures de la jambe. Il est certain que les os aussi ont participé à l'atrophie générale du membre; cette disposition, démontrée par quelques pièces anatomiques, faciliterait encore les lésions traumatiques.

Les femmes chinoises des classes aisées, vivant dans des conditions hygiéniques relativement bonnes, sont, cependant, généralement anémiques, disposées aux engorgements glandulaires, plus souvent scrofuleuses que les hommes de la même classe. Il est fort probable que si la déformation

du pied n'en est pas la cause directe, tout au moins le défaut d'exercice qu'elle entraîne y prédispose singulièrement, en servant d'auxiliaire aux autres causes débilitantes.

Nous verrons plus loin que, pour maintenir le pied toujours petit, il faut, même chez la femme adulte, continuer la compression. Il serait assez curieux de suivre la marche inverse, de relâcher peu à peu le bandage, de le supprimer tout à fait et de chercher à ramener le pied à l'état normal. De semblables essais ont été faits sous mes yeux à l'établissement des sœurs de charité à Pékin; chez quelques-unes des enfants confiées à leurs soins, et chez lesquelles la compression avait été commencée, on n'a eu qu'à enlever les bandages pour voir en quelques semaines le pied reprendre sa forme primitive; les sœurs doivent être très-circonspectes en pareille matière, car, en agir ainsi, c'est presque condamner l'enfant à un célibat perpétuel.

Les sœurs emploient, pour le service des enfants, un certain nombre de femmes chrétiennes, qui, sous le nom de « vierges », se consacrent au service des pauvres, à l'éducation des jeunes filles et aux divers besoins de la communauté. Les unes sont Tartares, les autres Chinoises; on a tenté chez ces dernières d'abolir le petit pied. Jusqu'à présent, soit attachement instinctif à cette ancienne coutume, soit crainte de la gêne qu'un commencement d'essai avait naturellement amenée, elles n'ont pas voulu y renoncer; il est à croire, du reste, que si l'on parvient à abolir l'usage de la déformation, il sera inutile de tenter un traitement pour les adultes, et que l'on devra se borner à faire supprimer la compression pour la génération future.

Dans les familles riches, dans celles qui veulent faire acquérir à leurs filles un renom de beauté, on ne commence guère les manœuvres avant l'âge de quatre ans; chez d'autres, la petite fille conserve les pieds libres jusque vers six à sept ans. Pendant les premières années, on chausse le

pied, comme celui des jeunes garçons, d'une large pantoufle dont la partie antérieure, presque rectangulaire, est beaucoup plus large que le talon. Enfin, l'époque est venue : tantôt la mère se charge elle-même de l'opération, d'autres fois elle abandonne ce soin à des femmes spéciales, remplissant auprès des dames le rôle de médecins intimes, de sages-femmes, d'entremetteuses quelquefois; les grandes familles en ont ainsi une ou plusieurs dans leur domesticité.

On commence à masser le pied, à fléchir plus ou moins les derniers orteils, à les maintenir dans cette position par un bandage en huit de chiffre. Ce bandage, que j'ai vu exécuter plusieurs fois devant moi, se fait avec une bande de coton ou de soie de 5 à 6 centimètres et plus de large, de 1 mètre à $1^{m},50$ de long; on applique le chef initial de la bande sur le bord interne du pied, au niveau de l'articulation tarsienne du premier métatarsien, on porte la bande sur les quatre derniers orteils, laissant le pouce libre, puis sous la plante du pied; on la relève sur le cou-de-pied pour former une anse derrière le calcanéum, en ayant soin de l'appliquer sur la tête de l'os, non au-dessus; on revient au point de départ pour continuer de la même façon; en un mot, on fait un huit de chiffre dont l'entrecroisement se trouve sur le bord interne du pied. Au-dessus de cette première bande, on en place une seconde, destinée surtout à la maintenir, et l'on arrête par quelques points de couture.

Le mode d'application du bandage ne varie pas pendant toute la période des manœuvres.

En étudiant son effet, on constate qu'il produit deux résultats : 1° flexion des quatre derniers orteils et torsion sous la plante du pied des métatarsiens correspondants; 2° tassement antéro-postérieur du pied par son point d'appui sur

le calcanéum, peut-être déjà, mais à un faible degré, exagération de la concavité plantaire.

Pendant les premiers temps, le bandage est médiocrement serré, peu à peu l'on en augmente la tension. A chaque nouvelle application, qui se renouvelle au moins tous les jours, on laisse quelques instants le pied à nu, on le lave et on le frictionne avec l'alcool de sorgho. L'oubli de cette précaution contribue puissamment à faire naître les ulcérations dont nous avons parlé plus haut.

A cette époque, la chaussure de l'enfant consiste en une bottine dont l'extrémité se rétrécit peu à peu et arrive enfin à être complétement pointue; l'étoffe remonte assez haut et se réunit en avant par un lacet. La semelle est plate, sans talon, comme celle d'une pantoufle.

Par ces seuls moyens, on arrive à produire le pied vulgaire, que nous avons décrit plus haut comme le plus commun dans le Nord, le seul usité par les classes pauvres. Mais il en faut continuer l'usage, sous peine de perdre le fruit des premiers efforts; la jeune fille, la femme s'appliquent leurs bandages avec régularité; là, ainsi qu'en beaucoup de choses, si l'on n'acquiert pas, on perd. La chaussure reste toujours la même comme forme, elle varie seulement de dimension avec la croissance du pied, car il n'y a pas arrêt absolu de développement de ce membre, mais seulement perversion.

Si la mère veut donner à sa fille un pied encore plus élégant, elle a recours à d'autres procédés. Lorsque le premier degré est bien établi, que la flexion des orteils est permanente, on commence à exercer un massage énergique, puis on place sous la face plantaire un morceau de métal de forme demi-cylindrique et d'un volume proportionné à celui du pied; on applique le bandage en huit par dessus le tout, en le maintenant fortement et en portant les entrecroisements non plus sur le bord interne du pied mais sous la face plantaire.

Le rôle de ce corps, placé et maintenu en ce point, est facile à comprendre : le point d'appui doit être considéré comme pris sur le demi-cylindre métallique et sur la masse osseuse centrale du pied ; les points mobiles sont d'une part le calcanéum, de l'autre les orteils, qui tendent à se rapprocher en basculant autour d'un centre; si l'on veut encore, on peut considérer les orteils, les métatarsiens et le demi-cylindre comme point d'appui fixe; la partie postérieure du calcanéum sera le point mobile. Dans tous les cas, cet os sera sollicité à changer de direction et à devenir plus ou moins vertical, d'horizontal qu'il est normalement.

Lorsqu'un certain résultat a été obtenu, on n'a qu'à porter les tours de bande sur le calcanéum lui-même par-dessus l'insertion du triceps jambier et l'on augmente ainsi l'action du bandage. Enfin, pour s'opposer à la contraction de ce muscle qui agirait en sens inverse, on entoure quelque fois la jambe de plusieurs tours de bande assez serrés.

Un puissant moyen employé pour arriver au résultat cherché se trouve encore dans le massage. La mère, appuyant sur son genou la face inférieure du demi-cylindre de métal, saisit d'une main le calcanéum, de l'autre la partie antérieure du pied de l'enfant et s'efforce de le plier. On dit que, dans ces efforts, elle produit quelquefois une fracture (une luxation?) des os du tarse; que, si elle n'y parvient pas, elle frappe avec un caillou sur la face dorsale jusqu'à ce que la lésion se produise. Enfin, dans certaines provinces, il serait d'usage d'enlever un os, probablement le scaphoïde, lorsque celui-ci, faisant saillie après des manœuvres nombreuses, sans doute fracturé déjà, rend possible une opération que jamais les Chinois ne pratiqueraient sans cela.

Dès le début de cette seconde période, on a substitué à la chaussure à semelle plate une bottine dont la semelle est

fortement convexe. Cette bottine aide d'abord, puis maintient chez les adultes la concavité de la face plantaire.

En résumé, de même que je crois devoir admettre deux degrés de déformation, je reconnais deux degrés de manœuvres. Dans le premier degré, flexion des quatre orteils sous la plante du pied, tassement d'avant en arrière, obtenus par les bandages. Dans le second degré (supposant le succès du premier), bascule du calcanéum, diminution énorme de la longueur du membre, exagération de la voûte plantaire obtenus par le bandage, aidé du demi-cylindre de métal, le massage et les efforts exercés aux deux extrémités du pied.

Je ne saurais entrer ici dans une étude, fort curieuse peut-être, fort longue tout au moins, sur les origines présumées, sur les causes premières de l'usage de cette déformation du pied des femmes en Chine. D'autres ont fait ces recherches sans arriver à établir des preuves certaines en faveur de telle ou telle des versions données jusqu'à ce jour. C'est ainsi que l'on raconte qu'une Impératrice, illustre par ses vices, et pied-bot de naissance, vivant vers l'an 1100 avant Jésus-Christ, aurait voulu que toutes les femmes de l'empire participassent à sa difformité. Mais cette origine n'est que traditionnelle, puisqu'elle remonte à une époque antérieure à la destruction des livres chinois, sous la dynastie de Tsin, 300 ans avant Jésus-Christ.

On dit aussi que les Chinois déforment les pieds des femmes pour les confiner à la maison, les rendre moins volages. Cependant, à l'inverse des pays musulmans, les femmes ne sont en aucune façon recluses ni voilées. Les dames du harem se promènent journellement en voitures et ne se cachent pas.

Je crois que l'on peut plutôt arriver à une probabilité par l'étude actuelle du fait. Cela encore ne laisse pas que d'être

fort difficile, car parler à un Chinois du pied de sa femme équivaut aux plus graves indécences en Europe.

La petitesse du pied est le critérium, je ne dirai pas de la beauté, mais de la valeur commerciale d'une femme. Le mariage chinois se concluant exclusivement par les parents et sans que le futur mari voie sa fiancée, il ne peut être question d'affection ; de plus, comme dans presque tous les pays d'Asie, la famille de la femme reçoit une somme d'argent proportionnée à la richesse des deux familles. Le mariage, à ce titre, devient une affaire ; la femme n'est pas la compagne de l'homme, mais un objet de luxe ou d'utilité, et le soulier de la jeune fille, exhibé devant les parents du mari, est un des arguments décisifs employés lors de la discussion de la somme à payer.

Pour qui connaît le degré de lubricité des Chinois, il est évident qu'ils attachent une idée de cette nature à la petitesse du pied ; c'est un fait avéré par les gens les plus au courant des mœurs chinoises, par des Chinois même. Regarder le pied de la femme qui passe dans la rue est une suprême inconvenance ; en parler ne se fait pas entre gens bien élevés. Dans les peintures chinoises, jamais on ne représente le pied d'une femme ; toujours la robe le cache ; il en est tout autrement dans certains albums de nature plus que légère que l'on fait circuler à la fin du repas. Lorsqu'un chrétien se confesse, s'il ne s'en accuse lui-même, le missionnaire ne manque pas de lui demander s'il a regardé le pied des femmes. Enfin, on assure que la vue et le toucher de souliers petits et coquets sont l'une des jouissances de ceux auxquels la nature affaiblie refuse d'autres plaisirs. Tous ces faits et bien d'autres encore démontrent que la cause de ce détestable usage réside dans une idée de lubricité qu'y attachent les Chinois.

Il est fort curieux de rechercher jusqu'à quel point la physiologie donne raison à cette idée.

On se trouve à Pékin en présence de deux races de femmes, les Tartares et les Chinoises. Les unes ont le pied normal, les autres le pied déformé. Existe-t-il une différence analogue dans la conformation des organes génitaux ? On comprend que la solution de cette question ne laisse pas que d'être assez difficile. Cependant j'ai toujours trouvé chez la Chinoise un mont de Vénus réellement hypertrophié; il forme une forte saillie séparée de l'abdomen par un repli profond. Les grandes lèvres sont également plus volumineuses, mais il ne semble pas que cet excès de nutrition porte sur le canal du vagin lui-même; cet organe présente les variations ordinaires et plusieurs fois, même chez des syphilitiques, le spéculum pénétrait avec difficulté. Chez les femmes tartares, la région était parfaitement normale. Il est fort probable que cette hypertrophie est due à la déformation du pied, et il est certain que les Chinois croient produire un effet de cette nature en comprimant le pied des femmes; peut-être imitent-ils en cela les procédés employés en horticulture, où l'on sacrifie certaines branches pour en nourrir d'autres. Quant à l'idée première qui les pousse, au mérite qu'ils attachent à cette formule, on se l'explique difficilement, et libre carrière est ouverte à l'imagination.

On comprend alors leur répugnance à en parler, l'inconvenance à regarder les pieds des femmes, les questions du confessionnal, etc... Encore un mot pour terminer l'ébauche de cette question. Les Chinois sont-ils prêts à y renoncer ? Plusieurs empereurs de la dynastie tartare ont rendu des décrets pour défendre aux Chinois de mutiler leurs femmes ; les décrets sont restés lettre morte.

Les Tartares auraient eux-mêmes adopté cet usage si l'on n'y avait mis opposition en n'acceptant au palais, depuis la première Impératrice jusqu'à la dernière des suivantes (qui sont toutes de familles tartares), que des femmes au grand

pied, et s'il n'avait été enjoint aux fonctionnaires de n'épouser que des Tartares ou des Chinoises au pied non mutilé.

Enfin, les évêques, agissant sur les chrétiens avec bien plus de force morale que l'Empereur, ont flétri et proscrit cet usage dans plusieurs mandements. Ils n'ont obtenu des succès partiels que chez quelques Chinois établis en Mongolie.

Malgré tous ces efforts, on n'en continue pas moins à torturer les pieds, et l'on continuera jusqu'au jour où le Chinois comprendra que la femme n'existe pas pour être à l'homme un instrument à plaisir, mais pour être sa compagne et son égale, jusqu'au jour enfin où la femme aura pris rang dans la société.

Usage de l'opium. — Bien plus encore que l'usage de la déformation des pieds, il en est un autre, dont l'étude s'impose fatalement lorsqu'il est traité des mœurs de l'empire chinois ; cet usage c'est celui de l'opium.

La question de l'opium a eu le privilége de passionner les esprits en Europe presque au même titre que l'esclavage ; elle a donné son nom à une guerre, celle que les Anglais durent faire à la Chine en 1840, pour des raisons multiples, où l'opium ne jouait qu'un rôle secondaire, et qui néanmoins prit en Europe, en France surtout, le nom de guerre de l'opium. On a beaucoup écrit, plus encore discuté sur l'opium en Chine. Attaquée avec violence, défendue parfois avec hypocrisie, cette question paraît être entrée dans une période de calme favorable à une étude impartiale. Elle est double, car elle présente une question de principe, de droit international dont nous ne pouvons parler ici ; elle intéresse à d'autres titres le médecin et l'hygiéniste, et nous devons nous y arrêter quelques instants.

A ce point de vue, l'usage de l'opium a été étudié de la façon la plus complète depuis vingt ans par les missionnaires anglais et américains, par les médecins qu'ils atta

chent à leur œuvre; presque tout ce que l'on a écrit depuis a été plus ou moins puisé dans ces travaux (1). — Il est donc superflu d'indiquer ici les noms de tous ceux qui ont repris plus tard la question; tous, à peu près, ont émis les mêmes idées et sont tombés dans quelques erreurs inévitables, provenant du manque d'expérience personnelle. Néanmoins il convient de signaler une récente étude d'un médecin militaire de l'expédition de Chine, le docteur Libermann. Notre honorable collègue a présenté un résumé complet de la question, il l'a enrichi de rapprochements ingénieux en comparant l'abus de l'opium à l'abus de l'alcool; mais, basant ses conclusions sur des observations, dans notre opinion, très-discutables, il a été un peu absolu, sinon partial dans ses appréciations (2).

L'usage de fumer l'opium ne remonte en Chine qu'à une centaine d'années, et s'attache au nom de Wheler, vice-président des Indes qui le premier tenta l'importation vers 1740, et fit ainsi prendre aux Chinois une habitude existant déjà dans l'Inde et la Perse. — En 1798, l'importation se montait à 4172 caisses de 70 à 80 kilogrammes d'opium chacune, soit 292 à 333 tonnes de 1000 kilogr. — Les relevés statistiques des douanes impériales chinoises nous donnent actuellement les chiffres suivants : Il a été importé en opium de Malwa, Patna, Benarès, Turquie et Perse, en 1863, 50 087 piculs (poids chinois de 60$^{\text{kilogr.}}$,478),

(1) Le *Chinese Repository*, collection publiée à Canton, est le monument le plus complet de tout ce qui a trait à la Chine moderne et à son histoire. Abandonnée à la suite des grandes perturbations qui ont agité la colonie européenne de Chine depuis 1858, la rédaction en a été reprise sous le titre de *Chinese and Japanese repository*. — Avec les mémoires publiés par les Jésuites au XVIIIe siècle, le *Chinese repository* est la source où ont puisé les auteurs de presque tous les ouvrages publiés sur la Chine.

(2) Libermann, *Recherches sur l'usage de la fumée d'opium en Chine. Recueil des mémoires de médecine militaire*, 3e série, t. VIII. 1862.)

soit 3029 tonnes; en 1864... 52 083 piculs, soit 3151 tonnes; en 1865... 56 133 piculs... soit 3396 tonnes; et enfin en 1866... 64 516 piculs, soit 3903 tonnes (1).

Ces chiffres, d'origine indiscutable, nous montrent que la consommation de l'opium en Chine est montée depuis 1792 de 333 tonnes à 3903; elle a plus que décuplé, et de plus, elle suit encore une progression croissante, parfaitement visible dans les chiffres d'importation des quatre dernières années. Pour connaître exactement la totalité de l'opium fumé en Chine, il faudrait y ajouter le chiffre représenté par la production indigène, et ce chiffre doit être considérable. La culture du pavot réussit fort bien dans beaucoup de districts du centre, les produits sont moins purs que ceux du pavot de l'Inde, mais les prix en sont beaucoup moins élevés et la basse classe en fait presque uniquement usage.

On a cherché à établir le nombre des fumeurs d'opium en Chine, cette tâche est illusoire; tout est approximation et hypothèse dans un pareil calcul, il ne convient donc pas de s'y arrêter. On peut dire avec grande probabilité que, surtout à Pékin, l'opium est aussi répandu que le tabac en France, que tous les adultes à peu près en font usage à des degrés différents; habitude quotidienne ou exception, chacun paye son tribut à l'opium. Fumer l'opium est en général regardé comme un luxe, légèrement entaché de vice, mais de ces vices dont on ne rougit pas trop si l'on n'en fait pas abus; c'est le complément indispensable de toute fête un peu prolongée. On va fumer l'opium au théâtre, dans les maisons de prostitution; le grand seigneur s'enferme dans son appartement en compagnie d'une ou plusieurs concubines; le misérable va satisfaire sa passion dans les pauvres boutiques à opium..., c'est là l'abus; car une fois

(1) Relevé sur les tableaux du *Reports on trade by the foreign commissioners at the ports in China...*, etc., for the year 1866. London, 1868.

installé dans ces conditions avec sa pipe et de l'opium à discrétion, le fumeur ne s'arrête que lorsqu'il tombe endormi. A côté de cela, l'immense majorité des consommateurs se contente de fumer de temps en temps, pour ranimer les esprits endormis, avant un travail intellectuel, avant une conversation d'affaires, après la conclusion d'un marché.

En interrogeant nombre de Chinois sur leur consommation quotidienne, on arrive à calculer approximativement la ration moyenne; elle varie à Pékin de 1 gramme à 50 et 60 environ; mais ces derniers chiffres doivent être considérés comme très-rares; on est déjà un fumeur passionné lorsqu'on consomme 6 à 7 grammes par jour.

Le prix de l'opium varie avec la qualité; à l'état brut, il coûte 30 centimes le *tsien*, c'est-à-dire les 3 grammes et demi; réduit à l'état d'extrait par dissolution aqueuse et évaporation, la même quantité se paye 45 centimes; enfin les fumeurs indigents recherchent les produits de rebuts qu'ils mélangent aux cendres de pipes; on achète ce mélange, 15 centimes le tsien. Ces prix sont relativement élevés, car l'argent représente plus de valeur en Chine qu'en Europe, et l'on voit que l'usage de l'opium est tout d'abord préjudiciable à la bourse des fumeurs. — Ceux qui se sont complétement laissés aller au vice sacrifient tout pour se procurer la jouissance désirée; comme les ivrognes en Europe, ils foulent aux pieds sentiments, devoirs sociaux, devoirs de famille; ils vont jusqu'au crime, et plus d'un vol à main armée n'a pas d'autre but; — mais y a-t-il dans ce vice plus que dans un autre et ne voit-on pas les mêmes faits se produire en Europe pour la satisfaction de leur passion, chez les malheureux adonnés à l'alcool; aux États-Unis surtout, où l'alcoolisme, ses effets, sa destruction, s'imposent comme problème social, n'en est-il pas de même; n'a-t-on pas dû élever des asiles spéciaux pour y séquestrer les

ivrognes et les guérir par l'impossibilité absolue de satisfaire leur passion?

Physiologiquement, les effets de l'opium varient, on le conçoit, avec la dose; tout d'abord, une période d'initiation analogue à celle du tabac n'arrête non plus personne; elle est rapidement surmontée et le fumeur s'habitue à rechercher dans la fumée une excitation, dont peut-être son système nerveux, essentiellement dépressible, éprouve un besoin absolu; remarquons en effet que les alcooliques, quoique entrant dans l'alimentation, ne sont pas en Chine d'un usage aussi général qu'en France, par exemple, où nous avons le privilége de posséder une boisson alcoolique parfaite, le vin, dont on risque peu de faire abus, et dont il faut consommer beaucoup pour arriver à une dose toxique. — Aussi est-il de règle que les pays vinicoles sont ceux où l'alcoolisme est le plus rare. — En Chine, il est tout à fait exceptionnel; il est remplacé par l'opium.

La période pendant laquelle le Chinois consomme l'opium sans en faire abus peut être très-longue, elle est compatible avec une parfaite santé, avec toute la rectitude de l'intelligence. — Il est certain, pour ne prendre qu'un exemple, que tous les grands fonctionnaires et les lettrés en font usage; cependant ils sont parfaitement à la hauteur de leurs fonctions; leur intelligence est très-développée; ils ont une finesse, une élégance de manières dont on est frappé lorsqu'on a vécu quelque temps avec eux; la vieillesse n'arrive pas chez eux avant l'âge, et pendant de longues années ils conservent, sinon la vigueur matérielle de la jeunesse, au moins les qualités de l'âge mûr.

Rien ne peut nous démontrer qu'un usage modéré de l'opium est réellement nuisible. De même que le système nerveux s'habitue à la nicotine, de même il supporte probablement à dose modérée les alcaloïdes de l'opium. — On dit que les fumeurs d'opium sont rapidement dyspep-

tiques ; cela est logique, cela est vrai, mais c'est encore à l'abus qu'il faut s'en prendre, non à l'usage modéré.

Si, malheureusement, le fumeur se laisse aller à une pente peut-être bien glissante, si, pour ressentir les mêmes effets, il force de plus en plus les doses, les fonctions digestives d'abord, puis à leur tour les fonctions cérébrales, intelligence et innervation, en ressentiront les effets. — Il se passe en cela le même ordre de faits que dans l'alcoolisme; dès lors, il est naturel de supposer que l'action est à peu près identique; peut-être, cependant, les troubles restent-ils plus longtemps limités dans les fonctions de nutrition. Il n'est pas rare de rencontrer des fumeurs d'opium, depuis des années réduits à une maigreur caractéristique, atteints de dyspepsie extrême, dont l'intelligence, un peu lente peut-être, se réveille néanmoins très-bien sous l'influence de l'opium et qui, dans cet état d'excitation, produisent un travail intellectuel prolongé. — Tôt ou tard, cependant, ils tombent dans une période semblable à l'alcoolisme chronique, avec mêmes phénomènes généraux, attaques convulsives et enfin paralysie générale.

Ces faits ont été fréquemment indiqués; ils sont parfaitement vrais; mais ce qui l'est moins c'est ce tableau de fantaisie où l'on montre à l'Europe tout un peuple en voie d'atrophie morale, se livrant de gaieté de cœur à un poison auquel on rapporte tous les crimes commis, toutes les turpitudes sociales, et même les fautes politiques. A en croire les observateurs pessimistes, la Chine serait en train de dégénérer au physique comme au moral; il n'y a pas un siècle que l'opium a été introduit dans le pays, et déjà l'on pourrait prévoir le moment où le Chinois disparaîtra comme peuple, pour tomber dans un état d'abrutissement voisin de la bestialité.

Je ne sais ce que l'avenir réserve à la Chine; elle est en pleine crise en effet, elle subit peut-être cette loi fatale et

mystérieuse qui fait disparaître les anciennes civilisations devant l'Europe envahissante. Mais on peut être tranquille : la Chine politique peut se diviser, la race ne court aucun danger ; elle a une exubérance de vitalité qui résiste à tout, aux épidémies comme aux massacres ; elle fait des enfants en nombre tel que le sol est insuffisant à les nourrir et que l'émigration s'impose comme nécessité absolue. Les alliances de race contractées avec des Européens, des Malais, des Indiens de l'Amérique, des Kannakes de l'Océanie, sont fécondes ; les métis de Chinois auront bientôt entre les mains tout le commerce de l'Océanie.

Ce ne sont pas là les phénomènes précurseurs de la disparition d'une race.— L'alcoolisme, le tabac, ont été accusés d'amener des résultats aussi désastreux ; les États-Unis où l'on boit et l'on use du tabac bien plus qu'en Europe, sont-ils prêts à décroître ; et la France elle-même, s'il est vrai qu'elle dégénère physiquement, ce que nous ne saurions admettre en aucune façon, ne le devrait-elle pas plutôt au travail exagéré imposé à l'intelligence, alors que l'on néglige trop la machine elle-même?

En résumé, nous n'avons voulu envisager ici qu'un point de la question de l'opium, les détails en sont suffisamment décrits ailleurs; nous avons voulu émettre l'idée que, si l'abus de l'opium peut amener et amène exceptionnellement des désordres graves dans les fonctions matérielles ou intellectuelles, c'est au même titre que l'alcool dans d'autres contrées ; pas plus que celui-ci, l'opium, pris à dose modérée, n'influe sur les qualités, sur le développement d'une race. Peut-être même faut-il croire que si l'opium a réussi en Chine, c'est qu'il répond à un besoin, que le système nerveux de l'Asiatique demande une excitation quelconque. Pas plus que le tabac en Europe, l'opium en Chine ne serait simplement qu'une mode ou un caprice; si c'était cela,

l'un et l'autre tomberaient, tandis que leur usage s'étend de plus en plus.

La fumée de l'opium peut être utilisée dans la thérapeutique; les médecins chinois la prescrivent fréquemment pour combattre la douleur, en particulier dans le rhumatisme et autres affections douloureuses; ils s'en servent aussi comme antipériodique dans les accès de fièvre intermittente; cette pratique est logique, elle a un certain succès. Récemment un de nos collègues, M. le docteur Armand, a soumis à l'Académie de médecine (1) une étude fort intéressante sur cette question; il conseille la fumée d'opium dans certaines affections des voies respiratoires et, s'appuyant sur des observations assez nombreuses, invite les praticiens à reprendre ces essais. Nous sommes convaincu qu'à l'occasion on peut avoir recours à cette méthode, mais si la thérapeutique la conseille, l'hygiène doit-elle la permettre? N'est-il pas à craindre que nous engagerions de la sorte les malades à continuer après guérison? Il en est souvent ainsi en Chine et bien des fumeurs, ayant commencé l'opium comme médicament, n'ont pu ensuite s'en déshabituer. Il est vrai d'ajouter que le commerce de l'opium est libre en Chine, tandis qu'en France il restera soumis aux règlements spéciaux des substances toxiques.

Faire perdre à un fumeur l'usage de l'opium, est aussi difficile que guérir un alcoolisant; on y parvient cependant et les missionnaires-médecins anglais ont beaucoup de succès de ce genre. La première indication consiste à supprimer la pipe à opium en la remplaçant par l'usage de l'opium à l'intérieur, associé au camphre; à donner des astringents pour combattre la diarrhée qui se manifeste toujours dans ce cas; on diminue peu à peu la quantité d'opium et l'on

(1) Voyez Armand, *Bulletin de l'Académie de médecine*. Paris, 1868, t. XXXIII, p. 1105.

institue un traitement reconstituant; les moyens moraux jouent aussi un rôle considérable dans le traitement, et il faut de la part du malade une volonté bien énergique pour espérer le succès.

VIII. — La misère à Pékin.

La misère sous toutes ses formes est la plaie vive des sociétés. Si, malgré des effets continus, malgré le haut degré de civilisation où l'Europe est parvenue, elle voit encore se dresser devant elle le problème du paupérisme, combien la société asiatique, moins avancée dans la voie de la civilisation, ne doit-elle pas en être entachée! La misère existe partout en Chine, elle tient en grande partie au défaut d'équilibre manifeste entre la production du sol et le chiffre exagéré de la population. On ne saurait, comme dans certaines contrées, invoquer l'absence de cultures, la présence de terrains encore en friche; le sol de la Chine rend tout ce qu'il peut, et le moindre coin est utilisé. La misère est encore accidentellement accrue par les insurrections comme celles des *Taë-pings;* sous une apparence politique, elles sont au fond l'insurrection de la faim; des malheureux ne pouvant vivre se réunissent pour piller; de bandes de brigands ils passent à l'état d'armée, et alors parcourent les provinces, ravageant tout sur leur passage, brûlant les maisons, les moissons sur pied, les arbres en fruits; les paysans ruinés, s'ils échappent au massacre, n'ont d'autre ressource que de se joindre aux rebelles et d'aller, eux aussi, porter la terreur dans une province voisine. — En 1862, les Taë-pings s'avancèrent jusqu'à Shanghaï; plus de deux millions de Chinois vinrent se réfugier à l'abri des concessions européennes, leur nombre et leur misère étaient au-dessus de toute charité possible; le choléra, le typhus y moissonnaient journellement des milliers de victimes, et l'en-

sevelissement des cadavres devenait presque impossible. — Ce qui s'est passé alors sous nos yeux se reproduit plus encore dans l'intérieur, car les paysans n'ont pas la ressource de se réfugier à l'abri d'une ville ; tout tombe devant les bandes formidables des rebelles.

Il y a presque toujours eu des insurrections en Chine. A certaines époques elles se sont plus étendues, on les a dispersées, les bandes se reformaient plus loin; il en sera longtemps de la sorte, car elles ont pour point de départ la misère, et l'on ne pactise pas avec la faim.

Mendiants. — Aussi longtemps que le gouvernement central a été prospère, qu'il a pu soutenir les Tartares de ses deniers et de distributions en nature, la misère ne pouvait guère s'implanter à Pékin. D'une part les consommateurs, de l'autre les producteurs établissaient entre eux un équilibre favorable qui tend actuellement à se rompre de plus en plus par suite de l'appauvrissement du gouvernement pendant les dernières périodes. D'un autre côté, toute capitale contient toujours un grand nombre de déclassés vivant un peu sur le commun; à Pékin, le déclassé devient fatalement mendiant. Il en est de même de tous ceux, hommes ou femmes, dont la prostitution a utilisé la jeunesse; la maladie, la vieillesse anticipée, sont venues et, déclassés du vice, ils grossissent aussi la foule des mendiants. Enfin, les misérables s'attirent entre eux; tandis que partout en Chine on les abandonne à leur sort, à Pékin le gouvernement vient encore quelque peu à leur secours et y maintient en tous cas un semblant de charité officielle.

La police de Pékin prétend avoir sur ses registres 70 000 mendiants des deux sexes, enrégimentés en sections dont le chef nommé à l'élection est responsable vis-à-vis de l'autorité des faits et gestes de ses administrés. Au-dessus de tous les mendiants se trouve un personnage pris aussi dans leurs rangs qui jouit du titre de « prince ou chef des

mendiants » ; il a pleine autorité sur tout son personnel, et traite directement avec les chefs de la police. Il a surtout mission de régler les querelles toujours nombreuses entre ses sujets, et de déterminer dans quelle partie de la ville chaque section établira son centre d'activité; en cas de crime commis par l'un d'eux, il doit fournir un coupable à l'autorité, à lui de trouver lequel. Le prince des mendiants est une véritable puissance, car s'il dépend entièrement de la police, si même il en fait partie, il conduit néanmoins ses sujets en monarque absolu, et pourrait, en cas d'émeute, jouer avec les siens un rôle décisif.

Lorsque les armées alliées marchaient sur Pékin, on a cru un instant voir l'émeute intérieure s'ajouter au danger du dehors. Un vieux mendiant, entouré de la foule, prophétisait la perte prochaine de l'empire et commençait à exciter les esprits, mais le chef des mendiants fit cause commune avec le pouvoir, et l'exécution immédiate d'une quarantaine des plus compromis calma cette effervescence; elle aurait pu devenir fatale. Quelques jours après, l'armée avait occupé le palais d'Été durant quelques heures; à son départ, des bandes de mendiants entrèrent dans le domaine impérial, et y commencèrent un pillage en règle ; on les arrêta par le même moyen; pendant plusieurs mois on exécuta non-seulement tous ceux trouvés en possession d'objets volés, mais même les marchands qui en avaient acheté.

Pendant la journée, les mendiants errent de porte en porte, quelquefois seuls, quelquefois en troupe, frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bambous, et poussant d'agaçantes lamentations ; ils forcent, par leur insistance, les habitants de la maison à acheter leur départ; si l'on résiste, ils continuent pendant des heures, s'établissent à l'entrée d'une boutique, entravent la circulation, rendent toute conversation impossible jusqu'à ce que, de guerre lasse, on finisse par céder. — Cette manœuvre est un droit que l'on ne

saurait leur disputer; ils en ont un autre : A un certain jour de l'automne, les mendiants ont licence de parcourir les marchés, les magasins de grains et de farines, d'y prendre dans les sacs ou les caisses exposées tout ce qui peut tenir dans la main fermée, c'est-à-dire que, par exemple, ils ne peuvent emporter une pièce de viande, un légume, mais simplement une poignée. — Cet impôt n'en est pas moins lourd pour les marchands; ils cherchent bien à s'y soustraire en exposant ce jour-là le moins possible, mais il serait imprudent de faire preuve de trop d'avarice, la boutique serait inévitablement saccagée et la police n'interviendrait pas. Ce pillage organisé dure depuis le coup de canon du matin. réglant l'ouverture des portes, jusqu'à celui du soir qui les ferme, c'est-à-dire environ douze heures.

Cette mendicité reconnue, formant caste, ayant un chef et des lois spéciales, des droits vis-à-vis de la société, présente une grande analogie avec les truands de l'ancien Paris; eux aussi formaient une corporation avec laquelle il fallait compter sérieusement. Partout les mêmes causes produisent des effets analogues.

Comme les truands de Paris, les mendiants de Pékin cherchent à exciter la commisération en étalant le spectacle de leurs plaies, de leurs maux vrais ou factices. Ils n'auraient pas cependant besoin de recourir à la simulation, leur vue seule soulèverait le cœur, si elle n'inspirait une profonde pitié. — Été comme hiver, ils errent presque sans vêtements, la poitrine et le ventre à peine recouverts des plus sordides haillons; quelquefois, en hiver surtout, ils jouent entre eux ces misérables hardes, afin d'en constituer au moins un habillement; le perdant reste alors complétement nu, — bien des fois, par des températures de — 10 degrés; nous avons vu des malheureuses femmes porter des enfants de moins d'un an sous un lambeau de couverture; l'on ne comprend vraiment pas qu'ils ne meurent pas tous pendant

la saison rigoureuse. — La barbe et les cheveux poussent à l'abandon, la peau se recouvre d'une sorte de vernis de saleté et présente toutes les variétés d'affections cutanées, parasitaires, syphilitiques, etc...; des plaies hideuses se développent, elles ne peuvent guérir, et l'on voit ces malheureux hâves, maigres comme des squelettes, se traîner dans les coins des rues, à l'abri du vent, à la recherche d'un peu de soleil. Ils ont à Pékin une sorte de quartier général, c'est un pont de marbre en dehors de la porte *Tsien-men;* la voie est divisée en trois allées, celle du centre est réservée à l'Empereur, mais l'on y tolère les mendiants ; ils s'y groupent par centaines et s'accrochent aux nombreux passants, les harcèlent pour en obtenir une pièce de monnaie valant un demi-centime. L'endroit est bien choisi, c'est le point le plus fréquenté; on les voit encore, assis en groupe de trente ou quarante dans les marchés, aux environs du palais, se disputer quelques horribles débris, ou les jouer entre eux, car le jeu est aussi leur passion; d'autres fois ils se rendent ce mutuel service de toilette, que la peinture seule peut exprimer avec décence, mais, chez eux, c'est une véritable chasse, dont ils ne dédaignent pas de manger le produit.

Le nombre des femmes est bien moins considérable que celui des hommes; elles ont en général plus de vêtements, et paraissent un peu moins misérables. — Existe-t-il des liaisons durables entre ces êtres dégradés? c'est douteux, mais il en existe au moins de fortuites. Les mendiantes sont presque toujours enceintes et traînent un ou deux enfants à leur suite. — La pédérastie est des plus communes dans cette classe; elle résulte du nombre restreint de femmes, et contribue singulièrement à propager la syphilis, à augmenter ainsi la misère, lorsqu'elle n'en a pas été la cause primitive.

Pendant la nuit, les mendiants se retirent où ils peuvent, sous les arches des ponts, les portes de la ville, les portiques

des temples, dans les maisons abandonnées. Enfin un millier d'entre eux environ reçoivent, pendant l'hiver seulement, l'hospitalité dans un asile spécial, fondé à cette intention par l'Empereur Kang-Hi vers l'an 1700.

Cet établissement, situé en dehors de la porte Shouan-tze-men, à l'ouest de la ville chinoise, consiste en une succession de cours, avec bâtiments à un étage sur trois faces. Dans la première cour se trouve, comme dans tous les établissements impériaux, une table de marbre blanc dressée verticalement sur la carapace d'une tortue gigantesque; elle présente une inscription, disant en substance que les malheureux, venus à Pékin de tous les points de l'empire, trouveront, avant même d'entrer en ville, un témoignage de la bonté de l'Empereur.

Chaque corps de logis forme une seule pièce, tout le long de laquelle s'étend un camp pouvant contenir cinquante personnes accroupies, mais non couchées; ce camp est chauffé, et au centre de la pièce existe encore un poêle avec bouilloire pour faire le thé. — Un chef de chambrée maintient l'ordre et le silence absolu parmi les misérables qui passent ainsi la nuit, serrés les uns contre les autres, jouissant de la chaleur; de plus, chacun d'eux a reçu une pleine gamelle de millet bouilli. Les mendiants sont répartis dans les chambres suivant certaines catégories, les femmes sont à part. — Au coup de canon du matin on met tout le monde à la porte, sauf les infirmes et les malades dont on tolère le séjour, mais sans leur donner ni nourriture ni médicaments.

D'après les renseignements pris sur place, on peut évaluer la mortalité à 60 par mois sur une population permanente de 1000 assistés; — par moments, elle a été bien plus considérable; le typhus et la diphthérie régnaient spécialement pendant les hivers où nous visitions cette maison, et les gardiens assuraient enlever souvent 15 ou 20 cadavres restés

chaque matin sur les camps après le départ des mendiants.

Pendant la saison froide, on fait à la grande porte du palais une distribution quotidienne de millet; on en fait aux mêmes heures aux différentes portes de la ville, afin qu'un même individu ne puisse bénéficier de deux parts. Les mendiants font queue pendant des heures pour arriver les premiers, car, quelque vastes que soient les marmites, elles sont toujours insuffisantes : les retardataires doivent attendre au lendemain. Beaucoup n'ont pas même une écuelle, et reçoivent leur pitance dans des débris de poterie, dans le coin d'un haillon ; ils s'asseoient de suite et la dévorent en quelques minutes. J'ai déjà dit ailleurs qu'ils recherchent les débris de toute nature dans les rues, et je n'insiste pas sur ces tristes tableaux.

La mortalité doit être effrayante chez ces malheureux, tout le prouve; la maladie, le froid, la faim, le désespoir se réunissent pour les accabler; aussi tiennent-ils bien peu à la vie; le suicide les délivre quelquefois de leurs maux, mais il est moins commun qu'on ne le supposerait cependant. On dit que dans certains cas où la loi chinoise admet la substitution de personnes en matière criminelle, il n'est pas difficile de trouver un infortuné qui, moyennant quelques semaines préalables de vie plantureuse, donne sa tête pour un coupable riche et influent. Le fait est au moins vraisemblable.

L'asile des mendiants n'est pas la seule institution de ce genre. Quatre maisons, contenant chacune trente ou quarante places, ouvrent leurs portes à des vieillards auxquels on donne une chambre pour cinq et une livre de charbon par tête et par jour; au printemps une robe et un éventail, en hiver une robe ouatée. Quant à la nourriture, ils doivent y subvenir comme ils peuvent; le plus souvent, celui dont l'influence a fait accorder une place à son protégé, se charge

aussi de le nourrir. Ce ne sont pas, en effet, des vieillards abandonnés, mais de vieux serviteurs, d'anciens employés sans famille, etc.

Enfin, il existe à Pékin, comme dans quelques autres grandes villes de Chine, une sorte d'assistance pour les enfants abandonnés, et ceci nous amène à parler de l'infanticide, de l'abandon des enfants; c'est là aussi une des faces de la misère.

Infanticide. — Enfants trouvés. — Longtemps on a cru, en Europe, que l'infanticide existait en Chine presque à l'état d'institution, que la loi n'édictait aucune peine contre ce crime, et dès-lors le tolérait; à écouter certains récits, les rivières de Chine seraient littéralement parsemées de cadavres d'enfants; enfin, une disproportion notable qui existerait entre le nombre d'individus adultes des deux sexes devrait prouver surabondamment que les filles sont sacrifiées dès leur enfance.

Les premiers missionnaires parvenus en Chine, auxquels nous devons d'ailleurs tant de travaux remarquables, plus tard leurs successeurs ont accrédité cette opinion. En parlant ainsi, les missionnaires croyaient sans doute être dans le vrai; on sait combien l'on observe faux lorsqu'on a l'esprit prévenu; en tous cas, le but était honorable, on cherchait à réveiller l'attention de l'Europe du côté des missions; l'abnégation et le dévouement de ces premiers pionniers suffisent largement pour leur faire pardonner une erreur. Sans doute, de vénérables imitatrices de saint Vincent de Paul recueillent des orphelins, des enfants abandonnés ou ceux que des parents leur confient; elles les sauvent probablement d'une mort certaine; mais il y a loin de là à croire que des parents barbares sacrifient leurs enfants et consentent à les vendre pour un petit écu. La misère explique bien des fautes, les fait presque excuser; mais une exception ne saurait constituer une règle,

et un crime isolé ne doit pas stigmatiser un pays. En France, à Paris, les établissements d'enfants assistés ne sont jamais trop grands, l'infanticide existe aussi; oserait-on dire que dans notre pays on abandonne, on tue les enfants?

L'infanticide n'est pas de règle en Chine; le bon sens et l'étude des mœurs nous le prouvent, les faits interprétés avec impartialité le constatent.

La première de toutes les vertus estimées des Chinois est la piété filiale; on est honoré suivant le nombre des enfants que l'on a. Le grand philosophe Mencius dit : « Il y a trois choses qui sont contraires à la piété filiale; la pire de toutes est de ne pas avoir d'enfants ». Plus un Chinois a de descendants et plus il sera pleuré après sa mort, plus sa mémoire sera entourée de respect. Dans le culte des ancêtres, origine du culte domestique et des dieux lares de la civilisation gréco-romaine, on suppose que l'âme de ceux qui ne sont plus, vit encore au milieu des générations nouvelles, où elle ne saurait avoir de repos si son souvenir n'est consacré par des preuves matérielles, par un culte, par un tombeau. Est-il logique d'admettre, dès lors, qu'un peuple, dont cette croyance forme à peu près l'unique foi, ne recherche pas par tous les moyens à s'assurer un avenir après la mort? Chez tous les pauvres gens, à ce sentiment vient encore se joindre un intérêt plus prochain : les fils ne peuvent abandonner leurs parents, les usages le leur prescrivent, la loi les punit de peines sévères s'ils s'en rendent coupables; ce serait donc manquer de discernement, que de ne pas se préparer une vieillesse tranquille en gardant ses enfants.

On a dit que les filles étaient surtout abandonnées; d'un placement difficile, coûtant beaucoup, rapportant peu, elles seraient moins estimées que les garçons. Sans doute, l'homme tient dans la société chinoise une place bien supérieure à celle de la femme, la naissance d'une fille est moins

désirée; et comme son enfance est un peu plus négligée, la mortalité des enfants du sexe féminin doit être plus grande. D'un autre côté, la fille trouve son placement, au pis-aller, comme concubine ou servante. Si, en Chine, le nombre des individus du sexe mâle est plus considérable que celui des individus féminins, n'est-ce pas à peu près la règle chez tous les peuples polygames, et n'a-t-on pas expliqué ce fait, au premier abord paradoxal?

Les Chinois de toutes classes montrent un grand attachement pour leurs enfants; il suffit d'avoir vécu dans différents centres pour être frappé de ce sentiment; ils les montrent en public avec orgueil, les couvrent de riches habits, encouragent leurs jeux, s'y mêlent volontiers. C'est au nom de leurs enfants souffrants que les mendiants implorent la charité, on les voit se priver de tout pour les nourrir. « Le tigre lui-même ne mange pas ses enfants », dit un proverbe chinois, et les proverbes résument toujours des sentiments populaires. Il est vrai que l'on voit quelquefois des corps d'enfants abandonnés sur les chemins ou flottant sur les rivières; nous en avons déjà dit la raison; les funérailles sont très-coûteuses, et la police urbaine se charge de ce soin; mais ces enfants ne portent pas la trace de mort violente. La mortalité est grande pendant la première enfance, cette loi ne fait pas exception à Pékin, au contraire; mais s'il y a misère, il n'y a pas crime.

En résumé, si l'infanticide existe en Chine, c'est au même titre qu'en Europe, à l'état de rare et criminelle exception. —La misère est mauvaise conseillère sans doute, mais les faits prouvent qu'il en est partout de même. Il faut regarder comme fables ces histoires dramatiques de porcs lâchés le matin dans les rues de Pékin pour dévorer les enfants abandonnés, de corps flottants par milliers sur les fleuves, sacrifices criminels adressés au génie des eaux. Un but charitable ne saurait excuser ces exagérations; si le peuple

chinois, dans beaucoup de cas, prête à des jugements sévères, c'est une raison pour agir avec plus de justice encore à son égard.

Néanmoins, comme en Europe, il existe en Chine des parents trop pauvres pour nourrir leurs enfants ; par quels moyens la société vient-elle à leur secours? Quelles sont les institutions créées dans ce but? Ici nous pouvons être sévère, car il n'est fait actuellement que bien peu de choses dans ce sens.

En 1644, un fonctionnaire dont le nom mérite d'être conservé, *Tchaï*, fonda la première maison destinée à recevoir des enfants orphelins. Plus tard, sous le règne de *Kang-Hi*, quelques villes imitèrent cet exemple. Kang-Hi est, à tous les points de vue, le plus grand Empereur qu'ait eu la Chine; victorieux dans toutes ses entreprises guerrières, il est célèbre par sa gloire militaire, mais aussi par l'élévation de ses sentiments et la grande impulsion qu'il donna aux lettres et aux arts, par le bonheur dont jouirent ses sujets pendant un règne de soixante et un ans (de 1662 à 1723) (1).

Kang-Hi accueillit avec faveur les jésuites; ils surent prendre une influence réelle à sa cour, peut-être ne furent-ils pas étrangers à la fondation des asiles d'enfants trouvés. En tous cas, l'Empereur, non content de réparer et d'agrandir, en 1725, l'établissement fondé par Tchaï, le prit sous son patronage direct, aussi bien que ceux de Canton (1698) et de

(1) Au bas du portrait de l'Empereur Kang-Hi, peint par l'un des Pères jésuites, et reproduit dans le premier volume des *Mémoires sur les Chinois* (Paris, 1776), on a tracé ces vers :

Occupé sans relâche à tous les soins divers
D'un gouvernement qu'on admire,
Le plus grand potentat qui soit dans l'univers
Est le meilleur lettré de tout son vaste empire.

Sanghaï (1711). Son successeur *Young-Tching*, agrandit maison de Canton (1732), et *Kien-long*, en 1736, fonda celle de Ning-Po. On le voit, tous ces établissements s'élevèrent dans une période de temps restreinte, sous l'empire évident d'une idée de progrès.

On a voulu en rapporter l'honneur à l'influence des missionnaires chrétiens, et, quoique dénuée de preuves certaines, cette opinion est très-acceptable. Les Chinois, au contraire, cherchent à en revendiquer le mérite et rappellent que sous la dynastie des *Han*, l'an 25 de l'ère chrétienne, l'Empereur ordonna de distribuer des secours en grains aux familles trop pauvres pour nourrir leurs enfants, aussi bien qu'aux orphelins eux-mêmes.

Ces décrets furent renouvelés sous la dynastie des *Soung* (960 à 1127) après J. C., et même il fut accordé un vaste espace de terrain pour l'érection d'établissements de charité. En supposant que la volonté impériale ait été exécutée, toutes traces de ces institutions charitables disparaissent sous la dynastie des *Youan* (1260 à 1368), et sous celle des *Mings* (1368 à 1616).

Toujours est-il que les hospices d'enfants trouvés, un instant prospères, sont actuellement presque abandonnés. Les bâtiments tombent en ruines, le gouvernement faible et appauvri les subventionne à peine, et la cupidité des agents intermédiaires détourne encore de leur but les faibles ressources consacrées à la charité. — On en jugera par ce qui se passe à Pékin sous les yeux mêmes de l'autorité.

L'asile des enfants trouvés, *Ou-Ying-tang*, est situé dans la ville chinoise, en dedans de la porte de *Cha-Koua-men;* à l'entrée, une inscription en chinois et mandchou rappelle les agrandissements faits en 1725 et la protection spéciale de l'Empereur Kang-Hi. L'établissement renfermait autrefois cent chambres; trente seulement restent encore debout, sur lesquelles quinze au plus sont habitables. On a

fait dernièrement quelques réparations, mais le tout est très-misérable et dénote la plus navrante pauvreté. L'établissement, placé sous le contrôle de l'administration de la ville de Pékin (ce que nous nommerions, par comparaison avec Paris, la préfecture), doit recevoir 350 taëls (2700 fr.) par an; des souscriptions et des dons volontaires peuvent être reçus, et l'allocation est augmentée en temps d'épidémie. La direction est confiée à un mandarin assisté de dix-neuf subordonnés; cette charge se perpétue dans la même famille. Le titulaire actuel, déjà fort avancé en âge, représente la troisième génération se succédant ainsi, et tendant à regarder dès lors la maison comme son bien propre, comme une sorte de rente qui doit faire vivre, sinon enrichir. Cette hérédité de traditions permet d'accorder quelque confiance aux renseignements pris auprès de la Direction, bien plus qu'à l'étude de règlements dont l'exécution est singulièrement modifiée par l'usage.

De temps à autre, un mandarin vient faire un semblant d'inspection; pour la circonstance, on fait venir de la ville un grand nombre de femmes, d'enfants, qui jouent ainsi le rôle de nourrices et d'enfants assistés. Le mandarin est-il dupe de ce stratagème? c'est peu probable; peut-être ferme-t-il volontairement les yeux, il a prétexte à un rapport favorable, c'est tout ce qu'il demande. Je puis certifier qu'en temps ordinaire la maison ne renferme pas plus de douze enfants et quatre à six nourrices, encore ce nombre me paraît-il exagéré. Chaque nourrice reçoit $7^{gr},20$ et quinze catties ($9^{kil},60$) de millet par mois; elle doit prendre soin de deux ou trois nourrissons. On assure que ces enfants sont pour la plupart ceux des petits employés de la maison et de leurs parents; il n'y aurait donc presque pas d'orphelins ou d'enfants réellement assistés. La Direction ne dissimule pas cette situation; elle s'en prend à l'inffisance de la subvention qui n'est à peu près jamais payée, et cite

avec un orgueilleux regret l'époque où, sous Kien-long, on pouvait admettre cinquante enfants par mois.

Les règlements prescrivent que les enfants assistés doivent grandir dans la maison, y être pourvus d'un état, plus tard mariés sous le contrôle de l'administration; celle-ci, dès lors, ne perdrait jamais de vue ses protégés, les suivrait dans leur carrière, en un mot les patronnerait. Si, réellement, la maison rendait quelque service, si elle parvenait à élever des enfants, on les retrouverait adultes, tandis qu'à la demande de présenter ses anciens élèves, l'administration actuelle ne peut répondre qu'en montrant les employés, leurs femmes et les nourrices. Il est donc constant que l'établissement des enfants trouvés ne remplit en aucune façon le but primitif, et l'on peut dire que si la maison existe, elle ne fonctionne pas; le seul service qu'elle rende consiste à faire enlever les cadavres d'enfants abandonnés sur la voie publique. Nous avons déjà signalé cette pratique en traitant des inhumations. A cet effet, deux charrettes attelées de bœufs parcourent chaque matin les différents quartiers de la ville. En principe, elles devraient passer tous les deux jours dans chaque rue, et toutes les vingt-quatre heures en temps d'épidémie; en fait, ces voyages sont moins fréquents, et, sur les deux charrettes réglementaires, l'une est souvent supprimée. Facilement reconnues des passants, elles circulent lentement, s'arrêtant aux carrefours, et les parents y viennent déposer les cadavres d'enfants; mais, en général, elles ne se chargent guère qu'aux environs des portes de la ville. A ce point, en effet, se trouve dans un coin une sorte de barraque de quelques pieds de haut, un peu plus grande qu'une étable à porcs, où, dans l'intervalle des tournées des charrettes, on est autorisé à venir déposer des cadavres d'enfants au-dessous de dix ans; un gardien préposé à ce lugubre asile perçoit 25 centimes par cadavre. Ceux-ci sont généralement nus ou enveloppés d'une mauvaise toile,

quelquefois enfermés dans un modeste cercueil. Il n'existe aucun contrôle, aucune vérification tendant à spécifier la nature du décès, et, sans aucun doute, ces dispositions pourraient être essentiellement favorables aux crimes; mais, hâtons-nous de le répéter, la pauvreté, les frais énormes qu'occasionnent les funérailles, amènent, bien plus que le crime, le dépôt d'enfants morts.

Tous les cadavres ramassés dans ces diverses stations sont réunis à l'asile des enfants trouvés dans un corps de logis spécial, placé en dehors des habitations, et, tous les dix jours, le mandarin, chargé de la direction, fait creuser une fosse commune profonde de trois pieds sur huit de large, où sont enfouis les corps. La maison possède un cimetière assez vaste pour séparer complétement les fosses et ne pas creuser au même endroit, du moins pendant un long espace de temps. En été, les enterrements se font plus souvent; ils sont plus ou moins rapprochés, suivant le nombre de cadavres, et celui-ci varie de trente à cinquante par jour; la totalité annuelle peut, d'après les assertions du directeur, être évaluée à dix mille; il assure que, dans certaines périodes, où la variole et la diphthérie ont particulièrement sévi, il en a reçu quotidiennement jusqu'à cent. D'après les règlements anciens, les funérailles constituaient une cérémonie des plus intéressantes. A certains jours fixes, on élevait un immense bûcher sur lequel s'empilaient tous les cadavres, et, en présence d'une députation de la préfecture, le feu réduisait les corps en cendres; pendant ce temps, des bonzes adressaient aux esprits de la terre la prière d'être plus favorables à ces éléments de la matière, rendus à la liberté, sous la forme nouvelle qu'ils reprendraient un jour que sous celle qu'ils venaient de quitter. Le lendemain au matin, avec le même concours d'autorités, les cendres, recueillies avec soin, devaient être répandues dans le fleuve le plus voisin. Par cette

mesure, on supposait que les éléments seraient plus vite dissous et repris par la nature qu'en les enfouissant sous terre ; on voulait aussi éviter que les sorciers se servissent de ces résidus de vie pour leurs pratiques de magie ; on croyait enfin que la cendre d'enfants, plus encore que la cendre d'adultes et d'animaux, avait la propriété de donner de l'éclat et de la solidité à la porcelaine, et l'on tenait à empêcher les fabricants de pratiquer cette profanation.

Les choses se sont-elles jamais passées ainsi? cela ne paraît pas démontré; le souvenir en est perdu, et il faut ajouter une foi médiocre à des règlements qui n'ont probablement jamais été que des projets; il n'empêche que cette tradition, fidèlement reproduite dans les classiques chinois, est décrite comme une pratique moderne par les auteurs qui jugent la Chine sur ses écrits et non sur des faits, sur des enquêtes modernes.

Telle est donc, en résumé, la situation réelle des institutions d'enfants trouvés; ce qui se passe à Pékin, où il existe un semblant de contrôle, se reproduit à plus forte raison dans les autres villes; les observateurs impartiaux sont forcés d'en convenir; ce n'est donc pas s'avancer témérairement que d'établir, ainsi que nous l'avons fait plusieurs fois déjà, la déduction suivante : La charité officielle, les secours aux indigents, aux malades, aux enfants trouvés sont presque nuls ; la race asiatique, par elle-même, n'a pas le sentiment de réciprocité qui constitue la base des sociétés actuelles, émancipées par l'idée chrétienne. Il ne faut pas en faire un crime aux Chinois; le progrès modifiera, sans doute, leurs idées, et, en dehors même de toute vue religieuse, ils apprendront que la vie de l'homme est le plus précieux des capitaux, que la suppression d'une existence est une perte qui peut se chiffrer en argent; ne fût-ce qu'à ce titre, l'homme doit se préoccuper de ses semblables tout autant

que de sa fortune personnelle. Nous ne croyons pas à l'infanticide érigé en système par les Chinois, nous ne croyons pas davantage à leur charité.

Prostitution. — La prostitution est une des faces sous lesquelles le législateur et l'hygiéniste doivent étudier la misère. Ce mal, nécessaire peut-être, tout au moins fatal, se retrouve dans toutes les civilisations ; chose remarquable, il paraît d'autant plus développé que la somme de la fortune publique est plus élevée. Presque inconnue chez les peuples nouveaux, encore à demi sauvages, la prostitution apparaît avec les premières agglomérations; elle s'organise dans les villes.

Malgré l'institution légale de la polygamie et les mariages précoces, la Chine n'en est pas exempte. Le législateur chinois a fait dans la société une place bien médiocre à la femme, et, cependant, il regarde comme souillée celle qui fait trafic de ses charmes, et comme infâme celui qui spécule sur ce commerce. Plusieurs décrets impériaux, dont les derniers sont de Kang-Hi, interdisent aux prostituées l'entrée de Pékin et limitent la zone qu'elles ne devront pas franchir autour de la ville sacrée. Ces règlements sont tombés en désuétude; mais si la prostitution existe à Pékin, elle a fixé ses quartiers principaux en dehors de la ville tartare, dans la ville chinoise.

L'Orient possède un sentiment de pudeur extérieure bien remarquable; différent de l'Occident sous ce rapport, il ne tolère pas dans ses villes ces exhibitions éhontées qui souillent nos cités européennes. Le mal existe, il vit dans l'ombre; un étranger pourrait résider longtemps à Pékin et emporter la plus flatteuse idée de la morale publique ; s'il n'a pas été visiter les théâtres, les spectacles d'ombres chinoises, de lanterne magique, il niera presque l'existence du mal ; en un mot, le vice n'est pas provoquant et ne va pas s'offrir au passant. A côté de cette pudeur exté-

rieure, il faut avouer cependant qu'on tolère à Pékin des choses fort condamnables : pour quelques centimes, la populace se récrée de la vue de petits panoramas plus que légers, de photographies stéréoscopiques obscènes, triste résultat de l'extension donnée à notre commerce ; mais le Chinois a une imagination moins vive que la nôtre ; la vue de ces images ne lui cause ni dégoût, ni plaisir, il y va comme à tous les spectacles, et, en réalité, on peut se demander si les enfants asiatiques, élevés à connaître de bonne heure ce que nous cachons aux nôtres, en sont plus dépravés ; ce qui serait un danger à Paris ne l'est pas à Constantinople, à Pékin : question de race, d'éducation.

Les filles destinées à la prostitution viennent toutes de pauvres familles ; elles ont été vendues dès leur enfance ; ce sont souvent aussi des enfants volés ; le spéculateur les élève avec assez de soin, et, suivant leur beauté, leur instruction, les revend, à des prix variables, à des mandarins qui en font leurs concubines, ou à des industriels des deux sexes qui les livrent au public. La femme ne peut vivre indépendante dans la société chinoise, et dès lors on n'y voit point, comme en Europe, des jeunes filles quitter leurs familles et courir d'aventures en aventures jusqu'aux maisons de prostitution dont elles forment le noyau principal. A Pékin, toutes les filles publiques sont la propriété de quelqu'un, amant généreux ou spéculateur infâme ; elles ne sont jamais à elles-mêmes.

Comme en Europe, la classe des prostituées se divise en deux catégories : les filles isolées, les filles en maison. Au fond, la différence est insignifiante ; la situation morale et matérielle de ces malheureuses est complétement identique ; elles sont absolument à la discrétion de leur maître ; elles lui doivent un respect filial, car elles sont sa chose, et lui donnent le nom de *Lao-papa*, « mon vieux père ; » de *Lao-mama*, « ma vieille mère ; » la vieillesse étant symbolique

de respect, l'épithète *lao* doit se trouver dans toutes les formules adressées de l'inférieur au supérieur. Ces filles ont pour leur maître, non pas de l'affection, mais un sentiment de respect; elles ont conscience de leur infériorité, et comme rien au monde ne saurait les en relever, elles acceptent la situation sans penser à mieux.

Il existe à Pékin un grand nombre de maisons où se trouvent à la disposition du public une ou plusieurs filles; rien ne les décèle à l'extérieur, tout au plus dans celles de la dernière classe quelque inscription figurée comme : « Temple de la Félicité éternelle », « du Bonheur suprême », « Jardin des Fleurs parfumées », etc. Dans celles-ci, tout passant peut pénétrer; mais, dans les premières, il faut avoir été présenté, donner un mot de passe; les gens comme il faut envoient prévenir de leur arrivée, ils sont ainsi à l'abri de tout regard indiscret. Dans les maisons relevées, les femmes joignent à leurs charmes le talent de la musique; elles chantent en s'accompagnant sur la lyre, elles jouent de la flûte et d'une espèce de guitare à douze cordes; d'autres savent tenir une conversation littéraire, récitent des fragments de poésie, en composent elles-mêmes. Les Chinois passent ainsi la nuit, n'oubliant pas non plus le plaisir de la table; mais, en réalité, dans ces orgies de bonne compagnie, les satisfactions génésiques paraissent peu recherchées, elles arrivent avec la pipe à opium comme une conclusion probable, mais non fatale. Les gens bien élevés sont très-jaloux de cacher aux étrangers ces réunions intimes, aussi bien que l'existence même des femmes qu'ils fréquentent, et c'est un singulier témoignage d'estime que d'y convier un Européen.

Au-dessous de cette classe de prostituées en existent d'autres de différentes conditions; mais la vie est à peu près la même partout; l'opium joue le principal rôle dans les plaisirs du vulgaire, et s'il n'existe pas de bon ton ni

de bonnes manières dans ces couches inférieures, du moins n'y voit-on pas ces luttes, ces scandales si communs en Europe. Au moindre éclat, la police intervient, saisit pêle-mêle tous les délinquants, et impose une forte amende au propriétaire qui n'a pas su maintenir le bon ordre.

La police a beau jeu pour exiger la tranquillité dans les maisons de prostitution ; elle ne fait que fermer les yeux sur leur existence, et pourrait à chaque instant appliquer les décrets prohibitifs qui, pour n'être pas observés, n'en existent pas moins. Les industriels ont tout à gagner à rester en bonne intelligence avec les agents de la police ; ils leur font même, dit-on, une petite rente, déguisée sous le nom de respectueuse offrande.

Si la condition des filles publiques est triste, elle l'est moins cependant qu'en Europe, car le rôle de la femme est entièrement effacé ; entre la concubine d'un mandarin et la prostituée, il y a un degré, sans doute, mais il n'est pas comparable à l'abîme qui sépare chez nous la femme vertueuse de la fille perdue. La vie matérielle n'est pas mauvaise pour les filles à Pékin ; leur maître a tout intérêt à ne pas les maltraiter, à prolonger autant que possible la période où elles sont pour lui source de gain ; sous le rapport de l'alimentation, du confortable matériel, il leur donne tout ce que comporte la situation de sa maison ; toujours bien mises, elles revêtent parfois des costumes splendides, se parent de bijoux, de parures de perles ; elles étalent le luxe, comme chez nous les filles entretenues ; lorsqu'elles sortent ainsi parées pour se rendre à l'appel de quelque mandarin, c'est toujours en voiture ; il est de ces filles dont le luxe extérieur, toujours de bon goût, ne permet pas de les distinguer des plus hautes dames. Cette période de vie heureuse et facile dure plus ou moins longtemps ; mais que la maladie ou l'âge vienne détruire leurs attraits, le maître s'empresse de les vendre au rabais ; elles tombent

ainsi de degré en degré dans l'échelle du vice, jusqu'à ce qu'un jour leur dernier maître les jette à la porte et s'en débarrasse comme d'un meuble inutile ; pour la première fois libres de leur destinée, elles ne jouissent de l'indépendance que pour aller grossir les rangs de la mendicité ; ne possédant rien en propre, elle n'ont pu rien amasser et sont réduites à la plus affreuse misère.

On cite cependant quelques rares exceptions de filles achetées par un amant riche et compatissant, luxueusement entretenues par lui, puis, libres un jour, et vivant longtemps des économies amassées pendant leur jeunesse ; ces exceptions sont de véritables anomalies, elles confirment la règle.

Au point de vue de la santé publique, la prostitution à Pékin constitue un danger permanent; les affections parasitaires et la syphilis sont très-répandues ; s'il était besoin encore de démontrer l'antiquité de la vérole, de repousser une fois de plus la doctrine un peu orgueilleuse de l'origine américaine, on pourrait en trouver des preuves dans son existence parmi les populations du nord de la Chine et surtout au milieu des tribus nomades de la Mongolie. La syphilis règne dans toute l'étendue de la Chine ; les immenses plaines de la *terre des herbes* sont, depuis les temps les plus reculés, parcourues par des peuples nomades qui, malgré leurs vertus patriarcales, paraissent profondément saturés du virus syphilitique. Ils se transmettent évidemment le poison aussi bien par voie directe que par voie héréditaire ; ils présentent des accidents cutanés, des formes de lèpre, analogues à la lèpre biblique, qui, à un examen sérieux, après l'usage toujours heureux d'une médication spécifique, doivent être regardés comme des manifestations éloignées de la vérole. La constitution de la race, non plus que celles des individualités, ne paraît pas être profondément débilitée ; le mal vit à l'état latent, mais qu'un Euro-

péen vienne à en être infecté, et l'on verra éclater chez lui les accidents les plus francs, les plus graves de la vérole classique ; le virus prend un nouvel essor ; l'Européen contaminé est pour l'observateur une véritable pierre de touche,

On voudra sans doute prétendre que l'introduction de la syphilis en Chine a eu lieu par les relations commerciales que le Sud entretenait depuis des siècles, soit avec les Européens, soit avec des peuples tels que les Malais, les Arabes eux-mêmes plus ou moins en contact avec l'Occident ; cet argument ne paraît pas sérieux. Les ouvrages classiques de médecine chinoise ont tous été rédigés bien avant la prétendue apparition de la vérole en Europe, quelques-uns avant l'ère chrétienne. Ils décrivent une maladie consistant en écoulements uréthraux, en ulcérations aux parties génitales, tumeurs au pli de l'aîne, éruptions de divers caractères au pourtour de l'anus et du vagin ; cette maladie se communique par la voie des contacts sexuels ; elle ne saurait être autre chose que la syphilis.

Les Chinois savent aussi de toute antiquité que souvent il se manifeste chez les adultes une maladie envahissant la peau, où elle produit des accidents de nature variée, les ouvertures naturelles, les os ; ils la confondent avec d'autres entités morbides, avec la scrofule en particulier, et paraissent ignorer la liaison fréquente existant entre ces accidents généraux et les accidents locaux, suite d'un coït infectant ; ils connaissent donc la vérole, mais n'ont pas compris l'infection syphilitique ni sa transmission héréditaire. D'un autre côté, après avoir décrit le chancre comme contagieux, ils regardent encore comme tels des ulcérations larges, aplaties ; ce sont évidemment les plaques muqueuses ; par le fait seul de l'observation, ils ont donc résolu une question encore pendante dans nos académies.

Les Chinois n'ignorent pas que les prostitutions des deux sexes sont un puissant moyen de propagation de

la maladie; mais, en raison de l'idée de localisation des accidents, ils ne sauraient y voir, comme nous, un véritable fléau. Aucune règle n'a été édictée tendant à créer un contrôle médical chez les filles publiques, et il est à prévoir qu'il en sera ainsi de longtemps; pour changer ces faits, il faut toucher à un ordre d'idées auxquelles les Chinois sont profondément étrangers. Aussi les accidents uréthraux, la vérole, font-ils toujours de nombreuses victimes à Pékin, et, pour en donner un exemple, je puis affirmer que sur les Européens qui, à Pékin, ont eu des relations fréquentes avec des filles publiques, tous, à peu près, ont plus ou moins été atteints.

Les filles connaissent bien le danger, mais ne savent s'en préserver; elles sont très-scrupuleuses dans leurs lotions de toilette et ne laissent rien à désirer sous ce rapport, mais c'est tout. Se sachant atteintes, elles ne paraissent pas avoir conscience de la gravité de la situation et continuent souvent les relations sexuelles.

Pour en finir avec cette page de l'immoralité à Pékin, il nous reste à parler d'un vice répandu dans toute l'Asie, mais atteignant dans le nord de la Chine une proportion telle que l'hygiéniste doit en tenir compte : ce vice, on le devine, c'est la pédérastie. Elle s'exerce par voie de prostitution, comme la prostitution féminine, et se recrute comme elle par l'achat d'enfants pauvres et par l'exploitation; elle en diffère cependant en ce que les sujets, en tant que de race masculine, sont beaucoup plus indépendants, peuvent vivre par eux-mêmes, et, à un moment donné, s'établissent fréquemment à leur propre compte.

Il existe à Pékin des maisons spéciales consacrées à ce honteux commerce; moins nombreuses que les maisons de femmes, ce sont la plupart du temps des sortes de dépôt, d'où l'on fait venir, mais où l'on ne se rend pas soi-même. Lorsque, entre gens riches, on veut se donner un repas

au restaurant, il est de bon goût d'y faire mander des femmes pour égayer la fête par la musique et le chant, mais on fait aussi venir de jeunes garçons pour servir à table et entretenir les convives en belle humeur par leur conversation enjouée; cela fait partie essentielle de la fête, et quand on vient la commander, l'hôtelier ne manque pas de demander par quels jeunes gens on désire être servi; si l'on n'a pas encore arrêté son choix, il en propose et se charge de les faire mander. Quelques-uns de ces êtres dégradés ont acquis une réputation et sont retenus longtemps à l'avance. Dans cet usage, les Chinois ne sont pas tant poussés par une dépravation physique que par la mode et le désir d'être entourés de gens gais et avenants; les jeunes gens destinés à ce métier ont tous été choisis avec soin, moins pour leur extérieur agréable que pour les qualités de leur esprit; ils ont reçu une bonne éducation, savent causer, sont en un mot gens de bonne compagnie, ce que le Chinois apprécie par-dessus tout. Les femmes, au contraire, moins bien élevées, ont un rôle plus effacé; elles n'ont guère d'autre mérite que leur figure et leurs talents musicaux; méprisées, elles sentent leur infériorité.

Très-souvent, la fête terminée, les jeunes gens se retirent simplement chez eux, après avoir reçu une forte rémunération; si plus tard il y a autre chose, les Chinois en parlent peu. De ces relations naissent quelquefois des attachements réels et profonds, d'abord platoniques, mais au bout desquels le vice trouve fatalement son profit; aux yeux des Chinois, c'est un fait secondaire, et dans les romans, souvent remarquables, consacrés aux amours masculines, on retrouve toutes les péripéties, tous les transports de l'amour véritable; si l'union physique termine la scène, ce n'est plus pour eux qu'un simple accident.

Le théâtre est la principale sphère d'action de la prostitution masculine; les rôles de femme sont joués par de

jeunes garçons imberbes qui arrivent à un haut degré de perfection scénique, mais ce n'est pas à l'art qu'ils doivent la plus grande partie de leurs revenus. La salle elle-même, le parterre et les loges sont envahis d'une foule d'êtres bizarres, aux allures féminines, revêtus d'habits masculins, mais de couleur et de tissus voyants ; ils vont de table en table, lançant un sourire à droite, une provocation à gauche, acceptant de l'un quelque friandise, de l'autre une plaisanterie d'un goût douteux, et finissent par s'attabler avec les gens qui leur paraissent les plus riches ou dont ils sont connus ; les femmes ne sont pas plus admises dans la salle que sur la scène, et ces jeunes garçons les remplacent complétement. Leurs manières ressemblent tellement à celles des filles, qui, à Paris, vont chercher fortune dans les bals publics, qu'au premier abord on se demande si ce ne sont pas des femmes déguisées en hommes.

Les Chinois ont conscience de l'infamie de ce vice, aussi cherchent-ils à l'atténuer en prétextant toujours la simple amitié, en vantant l'amabilité de ces malheureux ; à un degré plus élevé de l'échelle sociale, on en trouve auprès des mandarins ; ils remplissent les fonctions de secrétaire privé, sont mêlés ainsi aux affaires et finissent par obtenir un rang dans l'administration ; ils arrivent à de hautes positions par la faveur de leurs protecteurs et abandonnent leur premier rôle pour se marier ; tôt ou tard, ils finissent par protéger eux-mêmes d'autres jeunes gens. Ce n'est pas en Chine seulement que les choses se passent ainsi ; on sait qu'en Perse et dans bien d'autres pays asiatiques, on retrouve ces mêmes secrétaires intimes, au caractère douteux, vivant sous la tutelle d'un grand seigneur.

Ceux-là ont un avenir à peu près assuré, mais ceux qui n'ont eu que le public pour maître finissent par tomber dans la plus affreuse misère ; s'ils ne meurent pas épuisés par la débauche, ils deviennent mendiants ; ils sont d'autant

plus à plaindre, que ce n'est pas leur volonté qui les a poussés dans cette voie, mais la misère de leurs parents et la cupidité de leurs premiers patrons. Comme les filles publiques, ils sont fréquemment atteints de syphilis, d'affections parasitaires et sont une des causes actives de leur propagation.

Au fond, le Chinois a plus de dépravation morale que l'Européen, mais il y est plutôt sollicité par son imagination que par le besoin physique ; les femmes, même dans les plus abjectes couches de la prostitution, paraissent exemptes de certains autres vices que les sociétés antiques, aussi bien que les modernes, ont toutes subis; en particulier, les liaisons entre femmes sont presque inconnues.

Eunuques. — La présence d'eunuques dans la maison des souverains asiatiques est intimement liée à la polygamie; elle remonte, en Chine, à la plus haute antiquité.

Comme presque partout, la mutilation fut d'abord la punition de grands crimes, et les victimes étaient employées aux plus rudes travaux. Peu à peu cependant des soins de domesticité leur furent confiés jusqu'au jour où une impératrice, telle est la tradition chinoise, eut l'idée de les admettre dans l'intérieur du palais et de faire de ces êtres, jusqu'alors profondément méprisés, les commensaux des princesses et des concubines de l'Empereur.

A partir de ce jour, la position d'eunuque devint un titre à l'obtention de grades et de dignités ; on en vit commander des armées et administrer des provinces. Pouvant seuls à toute heure approcher de l'Empereur, devenus les dispensateurs de ses plaisirs, ils surent dominer sa confiance, captiver sa faiblesse et acquérir d'immenses richesses. Ils contribuaient à la construction des nombreuses pagodes qui entourent Pékin et leurs tombes somptueuses témoignent de leur haute position ; actuellement, l'un des plus beaux parcs est encore consacré aux funérailles des eunu-

ques. Sous la dynastie des Tangs, on en comptait jusqu'à dix mille; ils prirent une part active aux intrigues qui amenèrent la chute des Mings, mais dès lors leur influence diminua. Les Mantchoux les écartèrent des affaires publiques, et Kang-Hi, dans ses instructions à son fils, consacre un long chapitre à bien spécifier le rôle de ces serviteurs. Ils ne doivent jamais, dit-il, sortir du palais ; ils ne doivent y exercer que des rôles de domesticité pure, servir le maître, entretenir ses jardins, etc.....; sous aucun prétexte, il ne faut pas les initier aux affaires politiques, ne pas permettre surtout qu'ils siégent dans aucun tribunal, etc.....

Vers 1777, sous l'Empereur Kien-long, le Père Amyot, dans une de ses lettres, évaluait leur nombre à six mille ; actuellement il ne va pas à mille, mais l'intention de l'Impératrice régente paraît être de leur faire atteindre ce nombre comme minimum. Ils ont, en effet, un service très-important dans l'intérieur du palais, où ils remplissent une infinité de petits emplois; eux seuls peuvent approcher de l'Empereur et des Impératrices et pénétrer dans les appartements réservés ; lorsque l'Empereur voyage, ses porteurs de palanquins sont tous fournis par ce corps et divisés en relais de seize ; il en faut donc un grand nombre.

Les eunuques sont organisés par escouades sous l'autorité de supérieurs qui seuls ont le droit de sortir du palais, encore est-ce avec l'autorisation de l'intendant en chef; leurs démarches à l'extérieur sont épiées avec soin. Chaque eunuque est entretenu par la maison impériale et reçoit une solde annuelle de 2 taëls et demi (20 francs); les chefs, distingués par un bouton au chapeau, semblable à celui des mandarins, reçoivent des émoluments plus considérables et ont encore une foule de ressources cachées.

Le recrutement de ce corps est confié à l'intendance générale du palais. Quelques taëls (8 à 10, soit 70 à 80 francs) et des promesses sans nombre décident de pauvres familles

à livrer leurs enfants ; ce commerce infâme s'exerce à deux portes de la ville, à l'abri des regards indiscrets; souvent aussi des adultes, pour échapper à la misère, viennent s'offrir à la mutilation. Ces derniers sont, on le conçoit, plus recherchés, car ils présentent tous les attributs de la virilité sans en offrir les inconvénients.

Il est à remarquer que les Chinois n'ont pas, comme les Orientaux, plusieurs variétés de mutilation, ils n'admettent que la castration complète; l'indiscrétion d'un eunuque m'a permis de recueillir, outre des renseignements très-complets sur l'intérieur du palais et ses mœurs, les indications les plus précises sur le manuel opératoire.

Le patient, adulte ou enfant, affaibli par la misère, a besoin d'être préparé, pendant quelque temps, par un bon régime; on le traite aussi bien que possible, puis, au jour dit, on le plonge dans un bain très-chaud, et on exerce sur la verge et les bourses un massage gradué, afin d'engourdir probablement la sensibilité. Ramassant ensuite les deux organes en un seul paquet, on les enroule d'une petite bande en soie, régulièrement appliquée de l'extrémité vers la base ; on serre progressivement jusqu'à donner aux parties la forme d'une espèce de boudin allongé. A ce moment, l'opérateur, armé d'un couteau bien tranchant, sectionne d'un seul coup les organes au niveau du pubis, et son aide applique immédiatement sur la blessure la main remplie de poudre styptique. Cette substance a pour base des résines odoriférantes, de l'alun et de l'agaric desséché. L'aide continue la compression jusqu'à ce que l'hémorrhagie paraisse arrêtée, et, pour y aider, ajoute de nouvelles quantités de poudre hémostatique ; on fait pardessus le tout un bandage primitif et l'on abandonne l'opéré à lui-même.

Les eunuques assurent que l'hémorrhagie se reproduit rarement, avec gravité du moins ; mais l'accident à

craindre est l'oblitération du canal de l'urèthre. Si, au bout de trois ou quatre jours, le patient n'a pas uriné, il est regardé comme perdu, et l'on ne s'en occupe plus ; dans le cas contraire, si les pièces de pansement sont souillées par l'urine, on lave la plaie avec soin, et le blessé peut être regardé comme hors de danger. Sur les enfants, l'opération paraît réussir deux fois sur trois; sur les adultes, moitié moins. Comme résultat définitif, on constate une cicatrice large de 3 centimètres à peine, les bords de la plaie ayant été rapprochés par le mode de pansement; au centre, est un infundibulum où aboutit le canal de l'urèthre. La miction s'exerce régulièrement et nécessite seulement la position accroupie.

L'aspect extérieur de ces eunuques rappelle ceux de l'Orient ; lorsqu'ils ont été opérés très-jeunes, ils sont obèses et la voix a un timbre spécial ; cependant, en somme, ils ne paraissent pas différer beaucoup des Chinois ordinaires, souvent aussi, gros et imberbes. Quant à ceux qui n'ont été mutilés qu'à l'âge adulte, il est fort difficile de les reconnaître.

Les employés chargés de recruter les eunuques trompent fréquemment la confiance de l'Empereur, et lorsque les opérés sont guéris, au lieu de les diriger sur le palais, ils les vendent aux théâtres et aux maisons de débauche, où on les apprécie singulièrement; ajoutons enfin qu'aucune loi spéciale ne punit la mutilation, elle est seulement flétrie par la doctrine de la piété filiale. Les lois somptuaires s'en occupent pour interdire l'emploi d'eunuques aux maisons particulières, et limiter le petit nombre de ceux que les princes du sang sont autorisés à posséder.

Mendicité, infanticide, abandon d'enfants, prostitution, tel est le tableau de la misère dans la ville de Pékin; nous pourrions encore l'envisager sous bien d'autres points, étudier par exemple la question de la criminalité ; partout

les mêmes causes produisent les mêmes effets ; partout la pauvreté, le manque d'institutions charitables, l'égoïsme mènent au vice, et le vice au crime ; ce que nous ne disons pas on peut le supposer, et nous craindrions, du reste, en entrant dans trop de développements, de nous écarter du cadre spécial où nous voulons rester dans cette étude.

IX. — Exercice de la médecine, profession médicale.

La profession médicale tient dans la société chinoise une place analogue à celle qu'elle occupait dans la civilisation de la Grèce et de Rome; plus tard, dans celle de l'Europe, au moyen âge. Sans être positivement méprisée, elle ne pouvait élever ses membres au-dessus de la classe ordinaire, et quelques grands esprits seuls, dont la science embrassait l'ensemble des connaissances de l'époque, ont joui pendant leur vie d'une juste renommée et laissé à l'histoire un nom impérissable.

La généralité des praticiens était, soit des esclaves ou des affranchis, souvent attachés à une grande maison, soit des gens à profession douteuse, tenant du barbier et du coureur d'aventures, trop souvent enclins à prêter leur concours à des entreprises douteuses. Au moyen âge, la position avait déjà gagné, et du jour où se dégageant du mystère dont elle s'entourait, s'appuyant encore sur les traditions du passé, mais ouvrant largement la porte aux recherches sérieuses, du jour où la médecine fut définitivement fondée comme science, de ce jour aussi la profession de médecin devint une de celles qui honorent celui qui l'exerce.

En Chine, on en est encore à la barbarie; la médecine, basée exclusivement sur des vues empiriques et sur une observation aveugle, est encore dans l'enfance. On se plaît chez nous à citer et à commenter des ouvrages de médecine écrits 3000 ans avant notre ère, on trouve des auteurs pour

soutenir que l'Europe est à peine supérieure à la Chine, qui nous aurait devancés dans la voie des découvertes. C'est là un optimisme de théorie; il tombe devant une étude impartiale; le mérite de ces quelques travaux anciens réside simplement dans le petit noyau de connaissances communes à tous les peuples à civilisation indienne; les Grecs comme les Chinois l'avaient retiré de ce berceau commun; actuellement, ces rares travaux sont inconnus à la généralité des praticiens chinois, et, relégués dans les bibliothèques, ils n'en sortent que pour enrichir les collections européennes et satisfaire la juste curiosité de nos sinologues. Nous ne pouvons ici qu'énoncer le fait; si, dans un autre travail, nous cherchons à étudier la science médicale des Chinois, nous pourrons démontrer que, par erreurs, par difficultés de texte ou même sciemment, on a singulièrement exagéré la profondeur de leurs connaissances.

En Chine, nulle entrave n'est apportée à l'exercice de la médecine; est médecin qui veut; le plus souvent la profession reste dans la même famille, et, disciple de son père, le jeune praticien hérite à la fois de sa science et de sa boutique, car la plupart des médecins débitent eux-mêmes leurs drogues. Quelquefois le médecin n'exerce son art qu'à défaut de mieux et y joint le produit d'une industrie; nous en avons vu fabriquer des arcs, peindre des portraits, accepter l'emploi de commis subalternes dans les bureaux des légations européennes.

On conçoit qu'avec une aussi grande liberté le nombre des médecins soit fort considérable; du vulgaire médicastre au médecin de la cour, il y a bien des degrés, mais peu parviennent à une position pécuniaire supérieure et à une grande estime de la part de leurs concitoyens. — L'habitude a établi un tarif des honoraires, variant par visite de 1 tiao (80 centimes) à 4 au plus (3^{fr},20), mais le plus souvent dans ce prix est compris la fourniture des médicaments.

Les pharmacies dont le nom chinois signifie « boutiques à médecines » sont nombreuses ; quelques-unes sont réellement fort bien tenues et renferment un grand nombre de substances, la plupart d'origine végétale. L'ignorance des lois de la chimie ne permet pas d'utiliser le règne minéral sur une grande échelle ; cependant le sulfure de mercure, dont il existe de vastes gisements, le soufre, l'arsenic, l'alun, le carbonate de plomb et autres produits faciles à préparer, sont fréquemment utilisés. On commence déjà à ressentir à Pékin l'influence des relations commerciales ; à Sanghaï, à Hong-Kong, les Chinois ont appris à connaître les vertus du sulfate de quinine, du sulfate de zinc ; ils en ont introduit dans leur pharmacopée sous les noms divers de « remèdes de l'ouest », « remèdes pour la maladie des yeux », et les donnent empiriquement.

Les préparations internes consistent, soit en infusions de plantes médicinales, soit en pilules préparées à l'avance et colorées en rouge ; de là le nom de « pilules rouges » donné par les Européens aux pilules chinoises de sulfure de mercure, tandis que cette couleur est commune à presque toutes les préparations de cette espèce. Les remèdes sont divisés en deux grandes classes : les remèdes froids, les remèdes chauds, destinés à combattre le chaud et le froid dont le défaut d'équilibre est l'origine de toutes les maladies ; à ce sujet, chaque malade a sa théorie ; il discutera avec son médecin, lui fournira matière à des dissertations plus ou moins pédantes, au bout desquelles on tombera d'accord sur la nature du mal chaud ou froid, et par conséquent sur la classe de médicaments à employer.

Le Chinois est essentiellement porté à se gorger de remèdes ; presque chaque famille a sa petite provision de médicaments, et au moindre dérangement, on se hâte d'y puiser et de se livrer à une véritable orgie pharmaceutique. En général, on n'a recours au médecin que quand le malade

se croit mourant; il est vrai qu'il faut peu de chose pour cela, par exemple une simple indisposition forçant à s'aliter. Si, après la visite du médecin, la situation paraît perdue, le malade lui-même se hâte de faire acheter un cercueil et trouve dans cette précaution une force nouvelle, un soulagement à ses maux; il a pu constater *de visu* que les choses se feraient convenablement. Dans les bonnes familles, il est d'usage d'avoir ce meuble longtemps à l'avance; sa vue n'éveille pas d'idées tristes, au contraire.

D'un autre côté, les gens lettrés font preuve d'un grand scepticisme à l'égard de la médecine et croiraient s'abaisser en ayant recours à la science d'autrui; il est de bon goût de plaisanter la médecine et les médecins; mais plus forts que les contemporains de Molière qui, en applaudissant le *Malade imaginaire*, n'en avaient pas moins recours au médecin, les lettrés en usent fort peu, et c'est dans la classe moyenne que le praticien doit chercher la clientèle.

La pratique de la chirurgie est à peu près nulle; elle se borne à panser les plaies, placer de grossiers appareils à fractures, pratiquer quelques manœuvres de massage, au besoin ouvrir un abcès lorsqu'il est superficiel; mais la chirurgie active, la médecine opératoire sont inconnues. Il en est de même de l'obstétrique, dont la pratique est reléguée entre les mains des matrones. — Les Chinois ne comprennent pas qu'un homme puisse être appelé pour une maladie de l'appareil génital chez la femme. C'est surtout par la chirurgie que la science européenne pourra éveiller leur attention.

Trop souvent les médecins se font les auxiliaires du vice et du crime; les murailles sont couvertes d'affiches dans lesquelles on vante tel ou tel aphrodisiaque, on spécifie ses propriétés, on exalte avec détails ses qualités en les rendant plus appréciables par des dessins significatifs. Les abortifs sont encore recommandés par ce mode de publicité, on les nomme remèdes pour faire « déga-

ger le ventre », « pour rendre la virginité », pour « faire couler le fruit »; on offre de provoquer l'avortement avec plus ou moins de facilité suivant le prix; on opère aussi à forfait. Les plus belles boutiques à médecine de Pékin doivent leur fortune à ces fructueuses spécialités.

La seule organisation médicale est celle de la maison de l'Empereur; c'est là que l'on trouve une sorte d'enseignement; c'est ce que l'on a improprement nommé en Europe « le Collége impérial de médecine de Pékin ». Cette dénomination a l'inconvénient de faire supposer une institution importante, une sorte d'université, alors que les établissements consacrés à ce service sont simplement le lieu où se rendent chaque jour les médecins de la cour pour attendre les employés inférieurs et de là se rendre auprès des fonctionnaires qui les feraient appeler.

Les médecins de la cour ont été institués par l'Empereur Kang-Hi; ils sont au nombre de trente environ, deux à bouton bleu, six ou huit à boutons blancs, les autres à bouton doré de deux classes; ces derniers sont plutôt des aides préparant les médicaments, et devant veiller à leur administration. Les plus élevés en grade reçoivent, comme appointements fixes, 36 taëls (288 fr.) par an, et 1200 catties (725 kilogr.) de riz par an; les aides 12 taëls (96 fr.), et 500 catties (300 kilogr.) de riz. En dehors de ces émoluments, quelques gratifications et le produit de leur clientèle en ville leur font une position supportable; lorsque plusieurs médecins de la cour se réunissent auprès d'un malade, l'avis du plus âgé doit être aveuglément suivi.

Les médecins à bouton bleu ont seuls le droit de visiter l'Empereur malade; mais sous aucun prétexte, ils ne doivent lui adresser la parole. Assis sur un fauteuil ou couché sur un lit, le Fils du ciel tend un bras à chaque médecin. Ceux-ci tâtent le pouls, et, recueillis dans une profonde méditation, doivent, par ce seul examen, poser un diagnostic qui, sous les peines les plus sévères, ne saurait différer

entre les deux. Telle est la règle; il est permis de croire qu'une cordiale entente préalable aide singulièrement au résultat désiré. Du reste, si quelques questions paraissent indispensables, chose fort rare dans la pratique du Chinois, les médecins peuvent à l'avance s'être enquis auprès des eunuques de service. Pendant l'hiver 1866-67, le jeune Empereur, enfant de quatorze ans, prit une légère atteinte de croup; la diphthérie régnait alors à Pékin et il y eut grande émotion au palais. Les médecins officiels, très-inquiets, ne parurent pas avoir satisfait complétement, car, quelques jours après, parut le rapport sur l'enseignement de la médecine que nous citons un peu plus loin.

Pour l'Impératrice et les princesses du sang, les choses se passent avec plus de rigueur encore. Le bras de la malade est passé au travers d'une étoffe de soie; l'endroit seul où se tâte le pouls reste à découvert.

Outre leurs fonctions pratiques, les deux premiers médecins doivent faire un cours sur la médecine. Celui-ci consiste simplement dans la lecture des classiques; nul commentaire, nulle discussion ne s'ouvrent entre le maître et les élèves; comment pourrait-il en être autrement? le *nec plus ultrà* de la science en général n'est-il pas ce qu'ont fait les anciens; écrits sous forme didactique, ces préceptes forment autant d'aphorismes que l'on ne discute pas; pour discuter, il faut ou une science supérieure, ou une tendance d'esprit critique entièrement opposée au caractère chinois. Privé de l'enseignement pratique, soit comme anatomie, soit comme clinique, l'étudiant chinois a acquis le maximum du savoir quand il peut réciter couramment un certain nombre de livres, reconnaître et écrire les caractères qui s'y trouvent. Arrivé à ce point, il se présente aux examens qui ont lieu, avec ceux des autres lettrés, à des époques indéterminées et, s'il réussit, il obtient le bouton de cuivre doré. Comme médecin, il ne dépassera pas ce grade, si ce n'est en restant à la cour et par une faveur toute spéciale.

L'opinion publique attache une médiocre importance à cet insigne; on sait bien que trop souvent l'argent en est, plus que la science, la véritable origine. Le bouton doré, même acquis au titre médical, donne accès aux fonctions administratives de toute nature.

Nous ne saurions critiquer plus sévèrement l'organisation médicale à Pékin, qu'en reproduisant littéralement le rapport suivant publié dans la *Gazette officielle* de Pékin, du 14 janvier 1866.

« *Ou-Tching-yuen*, premier censeur (1) pour la province du Chan-Si, présente, à genoux, un mémoire sur le service médical officiel et propose certaines réformes qui peuvent faire progresser la science. Il prie Sa Majesté d'y laisser tomber ses regards.

» La science médicale, d'une part, nous rapproche des influences célestes, de l'autre, nous révèle les secrets de la terre; elle envisage les choses au point de vue le plus large, et les étudie cependant avec minutie. Tracer ses lois, en montrer l'harmonie, est un travail digne des sages divins, bien au-dessus des hommes ordinaires.

» La dynastie régnante fonda l'institution des médecins impériaux pour diriger tout ce qui a trait à l'art de guérir; l'empereur Kien-long ordonna la publication du « *Miroir d'or de la médecine* » et traça des règlements simples et précis qui font encore loi dans le pays; ils sont excellents, mais leur effet sur la diminution des maladies a été presque nul.

» La grande difficulté de l'étude de la médecine est celle-ci. Les livres intitulés *Ling-Tchou* et *Sou-Wen* sont maintenant très-difficiles à comprendre ; le *Tchin-Kouei-*

(1) Les fonctions des censeurs sont spéciales à la Chine ; ce sont de hauts mandarins dont le devoir consiste à appeler l'attention de l'Empereur sur les points défectueux de l'administration, à proposer des réformes, etc..... En pratique, ils n'agissent guère que par ordre et ne sont que des rapporteurs de commissions.

yo-Lio et le *Chang-Han-tio-Ping-Loun*, écrits par *Chang-Ki*, sous la dynastie des *Han*, contiennent l'exposition complète théorique et pratique de l'art médical; leur étude serait très-profitable à l'humanité, mais leur antiquité les rend à peu près incompréhensibles; du reste, l'interprétation réelle de leurs diverses parties a été perdue; ils ont été successivement annotés par beaucoup d'auteurs qui y ont intercalé leurs propres opinions, en sorte que ce n'est plus qu'erreur et confusion.

» Comment oser s'intituler médecin sans avoir passé de longues années à de sérieuses et profondes études. Si dans les médecins impériaux il peut s'en trouver qui connaissent leur profession, la plupart sont entièrement ignorants. Il en est qui n'ont jamais lu les écrits des anciens, dont toute la science consiste à connaître quelques recettes, à peine éprouvées sur les malades, avec lesquelles ils veulent guérir les maladies dont ils augmentent, au contraire, la gravité. Ils ne savent pas distinguer entre l'apparence et la réalité, entre les effets du chaud et ceux du froid; ils agissent sans principe et ne font que du mal. Si de tels hommes sont employés au palais, il en peut arriver les plus funestes conséquences.

» Votre ministre estime que la négligence des études est l'origine de la rareté du talent médical. Il voudrait demander à Votre Majesté que des examens périodiques, aussi sérieux que ceux de l'Académie impériale des *Han-lin* (1), fussent imposés aux médecins impériaux. Tous y seraient soumis et l'Empereur, sur la proposition du ministère des rites, désignerait les examinateurs qui devraient soumettre ces candidats à deux séries d'épreuves: l'une ayant trait à

(1) L'Académie des Han-lin, composée d'un petit nombre de membres, s'occupe exclusivement de rechercher et commenter les anciens classiques; elle étudie, d'après eux, les transformations des langues chinoise et tartare et de leur écriture. C'est une sorte d'*Académie française*, mais où l'on n'entre qu'au concours.

l'origine des maladies, telles que le chaud et le froid, la sécheresse et l'humidité, l'autre aux remèdes nécessaires dans les maladies éruptives, dans celles des enfants, aux méthodes d'acupuncture et de cautérisation. Les examinateurs seraient invités à décider du mérite des candidats, non par le style de leurs mémoires, mais par la science dont ils feraient preuve au point de vue pratique, en explorant le pouls, en prescrivant des médicaments. A la suite des épreuves, les candidats seraient divisés en quatre classes : la première serait récompensée par un avancement ou une décoration, la seconde serait simplement maintenue en fonctions, la troisième subirait une dégradation d'un rang, et les membres de la quatrième seraient renvoyés pour incapacité et déclarés inaptes à jamais être employés.

» Par ce moyen, les gens réellement habiles seraient classés au premier rang, et ne seraient plus exposés à entrer en compétition avec des ignorants ; le palais y gagnerait une organisation médicale vraiment utile, et le public serait délivré des effets pernicieux que cause la pratique de la médecine entre des mains ignorantes. Ce résultat remplirait les désirs de leurs majestés l'Empereur et l'Impératrice douairière, qui aiment leur peuple comme leur enfant et désirent à chacun de ses membres longue vie et heureuse santé.

» L'auteur du mémoire prie humblement l'Empereur de vouloir bien donner son jugement sur ces propositions. »

Le rapport est suivi de la formule ordinaire, qui en exprime l'acceptation par l'Empereur :

« Le mémoire est pris en considération. »

« 28e jour de la IIe lune, 5e année du règne de Toung-Tche. »

La branche si importante de la médecine militaire n'est réellement pas représentée dans l'armée chinoise. Il y eut autrefois, dit-on, des médecins attachés à un certain nombre de soldats ; mais cette assertion n'est pas démontrée, et

dans tous les cas, on ne retrouve plus aujourd'hui trace de cette institution.

Lorsqu'une armée est en campagne, elle abandonne ses malades là où ils tombent; le mandarin du village le plus voisin doit les recueillir et en prendre soin; mais si le soldat n'a pas quelque argent, si ses amis ne se sont p s cotisés pour lui laisser des secours, il risquera fort de rester isolé dans le coin d'une grange, recevant un peu de riz ou de millet, à coup sûr, pas de soins médicaux.

Sur le champ de bataille, les choses se passent à plus forte raison de la sorte; après les combats de Chang Kia-Wan et de Pa-li-Kao, nos ambulances ont recueilli un grand nombre de blessés que les mandarins se refusaient presque à recevoir ensuite. Il faut ajouter, cependant, que si le gouvernement s'enquiert peu de ses soldats, ceux-ci se secourent volontiers entre eux; à moins de déroutes complètes, les blessés sont enlevés et soignés par leurs camarades, mais il y a là une action individuelle et non officielle.

Les grands mandarins militaires se font quelquefois suivre d'un médecin; mais, attaché à la maison du maître, faisant partie de son domestique, il ne doit pas ses soins au public, et ne met aucun empressement à les prodiguer.

Jamais l'intervention des médecins n'est requise dans les questions d'hygiène publique, c'est chose inconnue du Chinois; mais ils font partie des enquêtes médico-légales prescrites par les mandarins de justice; leurs traités de la matière se résument en quelques préceptes tracés dans le livre intitulé *Si-yuen*, dont l'origine est bien antérieure à notre ère, et qui n'a guère été modifié dans les éditions successives. On y voit le moyen de retrouver sur les cadavres les blessures faites pendant la vie, de reconnaître si un corps recueilli dans l'eau y a été jeté vivant ou déjà mort; il traite encore de certains poisons. Cet ouvrage a été analysé à

maintes reprises par différents sinologues; à côté de quelques règles presque banales, il donne les indications les plus hypothétiques, et à coup sûr très-dangereuses au point de vue de l'instruction criminelle; il serait oiseux d'y revenir ici. Nous avons pu assister à une de ces opérations qui fit un certain bruit à Pékin, car elle tendait à faire porter sur un prince une accusation d'assassinat; elle fut naturellement suivie d'une ordonnance de non-lieu. On avait trouvé dans un égout sortant d'un palais un bras humain; de grandes pluies avaient effondré le sol, et en cherchant bien on put mettre à découvert un squelette présentant encore quelques parties molles. La première expertise n'ayant donné que des résultats incertains, on fit procéder à une enquête complète sur le lieu même, en faisant bouillir les os dans un chaudron rempli d'eau. Les mandarins, établis sous de grandes tentes élevées pour la circonstance, examinaient successivement tous les os, et recherchaient en vain des traces de violence; mais à l'inspection du crâne on vit que la boîte osseuse était fracturée en divers endroits; quelques ligaments adhéraient encore, ils étaient déchirés; on essaya de rapprocher les fractures de ces lésions extérieures, mais sans amener rien de décisif, et l'on se sépara sans prendre de conclusions.

Un examen plus méthodique me donna la certitude que le squelette était celui d'une femme et que les fractures bien nettement dessinées, avec enfoncement circulaire, pourraient être considérées comme dues à l'action d'un instrument contondant. Il eût été indiscret d'émettre un avis qu'on désirait ne pas avoir et qu'aucun titre officiel ne m'engageait à donner.

La clameur publique racontait un drame féminin arrivé dans ce palais et c'était sans doute pour donner satisfaction à la populace que l'enquête avait eu lieu; l'affaire fut étouffée.

Dans d'autres circonstances, en particulier à la suite d'un assassinat commis sur un Européen, nous avons vu fonctionner la police judiciaire; elle ne voit que ce qu'elle veut, et la science médico-légale lui est certes d'un bien faible secours.

X. — Considérations physiologiques et pathologiques.

Dans le cours de cette étude, nous avons cherché à indiquer plus ou moins succinctement la majeure partie des questions de nature à intéresser l'hygiéniste, c'est-à-dire, toutes celles qui peuvent influer sur la santé publique; passant rapidement sur les unes, insistant de préférence sur celles qui sont généralement peu connues, nous avons voulu esquisser le tableau qu'offrent à l'observateur la ville de Pékin et sa population. Ce serait cependant rester incomplet et laisser une lacune regrettable, que de ne pas montrer aussi le résultat de tout cet ensemble, de négliger quelques considérations physiologiques et pathologiques; ce serait ne pas tirer des données une conclusion impérieusement réclamée par la logique même.

Déjà, à propos de telle ou telle question hygiénique, les faits pathologiques ont trouvé une place naturelle. En parlant de la prostitution, nous avons dû dire quelques mots de la syphilis. Mais la majeure partie de ces questions n'a pu encore être indiquée. Nous le ferons ici aussi brièvement que le comporte le cadre spécial dans lequel nous avons voulu nous renfermer. Il nous sera impossible d'être complet. En Europe, le médecin trouve pour ses recherches tous les éléments nécessaires; à Pékin, nous ne pouvons juger que par une observation de quatre années, fatalement très-réduite.

Le mouvement de la population, le rapport des décès aux naissances, élément si important de l'étude d'une

race, puisqu'il en résume la vitalité, manque absolument à l'observateur; pour les Tartares, il existe un contrôle militaire impuissant à fournir un résultat précis, puisque toute la partie féminine n'y figure pas. Le seul fait à établir pour la Chine en général est le nombre exubérant de la population, forcée d'émigrer soit en Tartarie, soit dans l'Inde, l'Océanie et l'Amérique, afin de chercher ailleurs la vie qu'un sol surchargé est impuissant à entretenir. Il doit donc y avoir en Chine un gain continuel des naissances sur les décès. A Pékin néanmoins, la dépopulation est très-active, ce qui tient à des causes multiples que nous avons indiquées ; on peut augurer cependant que, parmi l'élément qui reste encore sédentaire, le chiffre des naissances l'emporte continuellement sur celui des décès. En principe, tous les Chinois sont mariés ; les unions sont fécondes, les enfants semblent en nombre considérable, les cas de longévité sont communs, tout semblerait donc assez prospère, s'il ne fallait pas tenir compte de la mortalité effrayante dans le jeune âge et des épidémies qui moissonnent les adultes. Pour que, malgré ces causes destructives, la population, subsiste encore sans trop péricliter, force est donc d'admettre une loi de compensation, une proportion de naissances supérieure à celle des décès.

Si l'individu a pu franchir les dangers multiples qui entourent la période infantile, il a de grandes chances de vie à Pékin. Toute famille compte parmi les siens des membres âgés; les centenaires même ne sont pas rares. Quant à la proportion des décès entre les deux sexes, elle doit évidemment être défavorable au sexe féminin; dans l'enfance, la fille est moins entourée de soins; femme, son rôle effacé, sa vie sédentaire ne saurait la placer dans des conditions aussi favorables que l'homme.

Le développement de l'individu sous le climat de Pékin n'a pas ce caractère hâtif que l'on rencontre dans les climats

chauds; au contraire, l'enfance semble se prolonger assez longtemps et la taille définitive n'est guère acquise que vers vingt-cinq ans; c'est aussi à cet âge qu'apparaissent les premiers duvets de la barbe, mais on sait que chez l'Asiatique elle est toujours assez grêle; cette rareté n'est pas seulement bornée à la face, mais à tout le système pileux: la poitrine, les membres sont généralement glabres, ainsi que le pubis; cette disposition est presque la normale chez la femme.

Les mariages sont cependant très-précoces; il n'est même pas rare de voir, ainsi que cela se pratique dans l'Inde, unir entre eux des enfants en bas âge, mais les deux époux ne vivent ensemble que lorsque, nubiles tous les deux, ils paraissent aptes à la procréation; on se trompe, cependant, car le jeune garçon de seize à dix-sept ans n'est pas encore bon reproducteur, et les jeunes filles viennent à peine d'être réglées. La menstruation s'établit d'ordinaire vers treize ou quatorze ans et se prolonge jusqu'à quarante, au plus; elle est régulière, mais très-peu abondante. — Les unions entre jeunes gens au-dessous de vingt ans sont peu fécondes pendant les premières années; la femme fait facilement des fausses couches; ce fait est généralement reconnu, mais on n'y attache peu d'importance, car, à partir de la première couche normale, les grossesses se succèdent rapidement. Les Chinois n'ont pas encore l'idée que l'on voudrait chez nous élever à la hauteur d'un principe social, de limiter le nombre des enfants aux ressources du ménage, et, comme les malheureux de tous les pays, ils ont des enfants tant que leur femme peut en mettre au monde. Pour les individus, il y a un inconvénient réel, mais la société y gagne en se maintenant et progressant malgré les chances de destruction dont elle est entourée. Nous avons dit que les avortements se pratiquent à Pékin sur une vaste échelle; nous ne croyons pas que les

amours légitimes soient souillées par ce crime; il trouve son origine plutôt dans les liaisons adultères, incestueuses ou même simplement irrégulières; les veuves, que la loi, aussi bien que l'usage, condamne à une éternelle chasteté, fournissent un contingent nombreux à ce genre de criminalité.

L'allaitement des enfants se fait le plus souvent par la mère; dans les grandes familles on a recours à des nourrices, mais très-rarement à l'allaitement artificiel. L'époque du sevrage est singulièrement reculée; il n'a jamais lieu avant deux ou trois ans, souvent au delà, se prolongeant jusqu'à quatre et cinq, alors que les enfants peuvent déjà manger de tout, et que le lait maternel n'est plus pour eux qu'un hors-d'œuvre. Il est à supposer que cette pratique n'est si répandue que dans l'idée préconçue de s'opposer ainsi au retour de la menstruation et par suite à une nouvelle grossesse.

L'éducation physique des enfants ne paraît pas à Pékin l'objet de préoccupations spéciales. Comme régime alimentaire ils suivent celui de leurs parents, et comme gymnastique ils ont leurs jeux, entièrement semblables à ceux des enfants d'Europe. Quelques-uns cependant rappellent les exercices en honneur dans l'ancienne Grèce, le disque, l'arc, la course, une sorte de pyrhique. Ces jeux violents sont le propre des Tartares, qui les continuent parfois pendant l'âge mûr et arrivent à un singulier degré de force et d'agilité. Chez les amateurs passionnés de cette gymnastique, on constate un réel entraînement; les muscles secs, dégagés de tissu adipeux, ont la dureté du marbre et peuvent produire un effort considérable.

Le suicide est commun à Pékin; sa fréquence relative ne peut être calculée exactement, et cependant elle est appréciable. Comme partout, les chagrins, la grande misère en sont les causes efficientes; le scepticisme religieux de

la race chinoise doit y pousser encore aussi bien que l'institution de la polygamie. Sous leur enveloppe calme et froide, les femmes cachent quelquefois des passions profondes; la jalousie leur est commune et l'intérieur des familles est souvent le théâtre de drames intimes qui se dénouent par un crime ou par un suicide.

Lorsque de grands personnages ont encouru une disgrâce et que la peine de mort a été prononcée contre eux, la clémence souveraine autorise quelquefois, comme jadis en Orient, le suicide du coupable. Enfin, il est un motif de suicide entièrement propre à la Chine, c'est le suicide par haine ou par spéculation. Un malheureux désespéré va se suicider chez son ennemi, chez un riche, et d'après la loi celui-ci devient responsable de sa mort; il ne peut se racheter de la peine capitale qu'en payant des amendes considérables et une forte indemnité à la famille de la victime.

Les modes de suicides les plus communs sont la strangulation, l'empoisonnement par l'arsenic ou le *lou-choué*, cette substance corrosive, dont nous avons parlé au chapitre de l'alimentation, et enfin l'asphyxie par une feuille d'or. Ce dernier procédé est celui des mandarins disgraciés, il ressemble assez à celui qu'emploient quelquefois les nègres en s'asphyxiant par une convulsion volontaire de la langue en arrière. On prend une feuille d'or laminé, un peu plus épaisse que celles avec lesquelles on dore les métaux, et la plaçant devant la bouche, on fait une violente aspiration; la feuille vient se placer sur l'entrée de la glotte, s'enroule probablement autour de l'épiglotte et obstrue plus ou moins complétement le conduit aérien. Les Chinois croient avaler l'or et le regardent comme poison; mais, en raison du procédé employé, l'asphyxie est évidemment la cause réelle de la mort.

Dans le court exposé pathologique que nous désirons

présenter ici, il semble naturel de suivre comme classification un ordre tendant à envisager les maladies au point de vue de leur étiologie. Nous les diviserons donc en : 1° affections dérivant du climat et des saisons ; 2° affections tenant au sol, à sa constitution ; 3° affections tirant leur source de la mauvaise hygiène privée ou publique ; 4° endémo-épidémies ; 5° maladies accidentelles.

1° *Maladies climatériques et saisonnières.* — A Pékin, en raison de la constitution du climat, qui est de la nature des climats extrêmes, on ne saurait, à vrai dire, décrire de maladies climatériques, celles-ci n'existent réellement que dans les climats sensiblement constants. Pendant l'hiver, la pathologie se rapproche de celles de la zone froide ; pendant l'été, au contraire, de celles de la zone tropicale, avec cette différence que le fait même de la variation des saisons vient apporter à l'organisme une force de résistance qu'il ne trouverait pas dans la continuité des mêmes phénomènes climatériques.

En hiver, les affections rhumatismales, avec toutes leurs localisations, sont fréquentes ; dans l'appareil respiratoire, elles en attaquent les divers éléments anatomiques ; la pneumonie est en particulier commune ; chez les individus anémiés par la misère ou d'autres causes, elle prend rapidement la forme chronique. Les produits inflammatoires s'organisent et amènent cette phthisie si facilement confondue avec les résultats de la tuberculisation.

La phthisie pulmonaire est certainement l'une des principales causes de mortalité, nous l'avons observée à toutes ses périodes ; des hémoptysies d'une abondance remarquable déterminent de nouvelles réactions inflammatoires, et bientôt le poumon se creuse de cavernes. Cette fréquence de lésions pulmonaires graves est manifeste ; comme dans presque tous les pays, elle est en rapport avec la misère de la population et son encombrement dans des locaux

insalubres. En admettant, en principe, la contagiosité du tubercule, l'observateur impartial voit à Pékin des faits de nature à corroborer cette doctrine; si la contagion se produit, comme tout le fait supposer, soit par voie de contact, soit surtout par la voie de produits tuberculeux rejetés avec les crachats, nulle condition n'y paraît plus favorable que le confinement des familles pendant l'hiver sur les camps, dans des maisons mal ventilées et maintenues dans un état constant de malpropreté.

On peut donc, sans grande chance d'erreur, regarder la gravité spéciale des affections pulmonaires comme due à ces deux ordres de causes : impuissance d'un organisme débilité à réagir contre les phénomènes morbides, milieux éminemment favorables à la contagion d'éléments spécifiques.

Les conjonctivites sont plus communes en hiver qu'en été, elles sont fréquemment dues aux refroidissements et trouvent un puissant auxiliaire dans la poussière soulevée par les vents toujours violents à cette époque ; elles se prolongent indéfiniment sous l'influence des traitements mal dirigés par des mains inhabiles, et l'affection devenant évidemment contagieuse se propage aux divers membres d'une même famille.

A cette saison, on observe toutes les variétés de congélations, depuis l'engelure jusqu'à la mortification de membres entiers; ces derniers accidents sont communs chez les mendiants. Enfin, la mort elle-même arrive souvent chez ces malheureux, qui, épuisés par la faim, passent sans abri les froides nuits de l'hiver. Par contre, on rencontre aussi dans cette saison des brûlures très-sérieuses : endormi sur le *camp* surchauffé, à moitié engourdi par les vapeurs d'oxyde de carbone, le Chinois tombe sur le foyer même et ne se réveille que lorsque les lésions sont déjà profondes; d'autres fois, le *camp* atteint

une température telle que les parties du corps qui touchent directement la brique sont plus ou moins atteintes sans que le dormeur en ait conscience.

La saison d'été, ou plutôt celle des pluies, amène avec l'humidité du sol, le développement de miasmes qui engendrent de nombreuses fièvres d'accès; les environs des lacs et prises d'eaux sont particulièrement frappés. Ces fièvres sont irrégulières, elles prennent souvent la forme rémittente, très-exceptionnellement la forme pernicieuse. La saison des pluies ne durant que trois mois et une sécheresse absolue s'établissant à la suite, ces fièvres n'ont pas le temps de débiliter profondément l'organisme et d'y établir une cachexie palustre bien rebelle. Mais, de concert avec ces fièvres apparaissent des diarrhées et des dysentéries intenses, tenant bien plus à des causes miasmatiques qu'à l'abus de fruits ou de boissons glacées. Il est à remarquer, en effet, qu'elles frappent surtout la population des parties malsaines de la ville, le sud de la ville chinoise en particulier, et qu'elles se localisent dans certains amas de maisons; elles dépendent donc d'une cause locale et non individuelle. Ces dysentéries se rapprochent entièrement de la dysentérie classique des pays chauds avec hémorrhagies foudroyantes et sphacèles énormes de l'intestin.

L'hépatite en est quelquefois la conséquence; nous l'avons observé chez quelques Européens qui, ayant déjà séjourné dans les pays chauds, souffraient d'affections plus ou moins graves des voies digestives.

Les insolations atteignent rarement les indigènes, ils peuvent impunément circuler au grand soleil, abrités sous un éventail ou un chapeau de paille. Il n'en est pas de même des Européens. A Pékin, nous n'avons pas observé d'insolations mortelles, mais à Tien-Tsin, dont les conditions sont identiques, dans une seule semaine de l'été de 1866, nous avons eu trois décès de cette nature. De faits ana-

logues observés la même année à Tche-Fou et à Shang-Haï, nous sommes autorisé à croire que, dans ce cas, la mort arrive bien moins par une lésion cérébrale ou pulmonaire que par une sorte de sidération du système nerveux, analogue à un accès pernicieux, si ce n'en est pas un, et, comme lui, justiciable du traitement quinique le plus énergique.

2° *Maladies telluriques* — Les maladies telluriques se confondent souvent avec les maladies saisonnières, comme nous venons de le voir pour les fièvres d'accès. A Pékin, le goître seul peut être regardé comme essentiellement lié aux dispositions du sol. La ville de Pékin, placée à peu de distance des montagnes, renferme un nombre considérable d'individus goîtreux, surtout du sexe féminin. Dans plusieurs voyages entrepris dans les montagnes, nous avons rencontré des villages où la population tout entière était frappée de cette affection. L'eau des sources doit en être probablement la cause efficiente; il est fort remarquable de voir que les goîtreux de ces vallées, aussi bien que ceux de Pékin, cherchent à se préserver ou se guérir en mangeant de grandes quantités d'algues desséchées, venues des bords du golfe du Pé-tché-ly. Ils ajoutent ce produit à leur millet ou leur riz en place de légumes.

3° *Maladies spéciales tenant à une mauvaise hygiène.* — Dans cette catégorie peuvent évidemment se ranger presque toutes les affections dont l'homme peut être atteint, qu'il habile Pékin ou Paris. Nous n'envisageons donc que celles pouvant paraître spéciales à notre localité. Déjà l'opium, la déformation des pieds, la misère en général nous ont traduit leurs résultats par une série d'affections plus ou moins graves; nous avons vu, en particulier, les diverses maladies contagieuses, parasitaires, syphilitiques, frapper la classe misérable.

La scrofulose avec toutes ses localisations, les affections

graves du tissu osseux ou du périoste, les gangrènes rentreraient encore dans ces *maux de misère;* signalons cependant la fréquence du noma chez les enfants, comme compliquant presque toutes les maladies graves, typhoïdes ou éruptives et déterminant des difformités étendues.

Les Chinois ont l'habitude, en livrant leur tête au barbier, de faire procéder à la toilette de l'oreille externe et des paupières; cette manœuvre, pratiquée par des mains maladroites, avec des instruments aigus et souvent malpropres, détermine des accidents sérieux, des otites, des ophthalmies

Le scorbut trouve ici sa place naturelle. Il résulte du manque d'alimentation et d'un ensemble de causes dépressives; on conçoit dès lors qu'il frappe souvent les mendiants qui le présentent à tous les degrés.

L'idiotie, le crétinisme, la folie ne sont pas rares dans le nord de la Chine et à Pékin; ces affections mentales paraissent en général liées à la misère, à ce titre, nous les faisons figurer dans ce chapitre. L'imagination du Chinois, moins turbulente que la nôtre, ne le pousse pas dans le domaine idéal, où souvent commence l'insanité; il n'est pas alcoolisant et ne devient en général aliéné qu'à la suite de l'abus de l'opium, ou à la dernière phase de l'épilepsie, qui s'observe aussi à Pékin, mais sans grande prédominance. Les fous sont en général assez calmes; complétement abandonnés de leurs semblables, ils errent dans les rues sans causer ni scandale ni dommage. Les formes furieuses ne nous semblent devoir être rapportées qu'aux cas de manie aiguë due à l'opium. L'État n'a pris aucune disposition en faveur des aliénés, et l'on conçoit dès lors qu'ils succombent très-rapidement, peut-être est-ce la cause de leur petit nombre.

Endémo-épidémies. — En tête de cette catégorie viennent se ranger les fièvres éruptives, scarlatine, rougeole,

miliaire, etc., et en particulier la variole. Cette dernière affection trouve un puissant moyen de propagation dans les conditions générales de la vie chez la grande majorité des habitants de Pékin. Il n'est pas exagéré de dire que sur trois personnes, on en rencontre une indemme, une seconde portant des traces de la variole, la troisième défigurée par les cicatrices. Il est certain que presque tous les aveugles, dont le nombre paraît extraordinaire au premier abord, ont été privés de la vue à la suite de la variole. La maladie est permanente à Pékin, mais elle acquiert une recrudescence en automne et coïncide avec les premiers froids, obligeant la population à se resserrer dans ses demeures; pendant le froid de l'hiver, elle reste stationnaire, puis reprend un essor nouveau au printemps, en même temps que les autres fièvres éruptives.

Depuis des siècles, les Chinois ont cherché à se préserver des *fleurs du ciel*, ainsi nomment-ils la variole, en s'inoculant artificiellement la maladie; ils ramassent les croûtes des pustules varioliques et en introduisent des fragments dans les narines des enfants ou dans la petite cavité du nombril. Cette opération pratiquée sur des sujets de trois ou quatre ans réussit en général, mais quelquefois elle donne lieu à une variole confluente, et de plus elle contribue à entretenir des foyers contagieux. La vaccine lui est donc préférée, même par les Chinois. Importée à Canton par les missionnaires anglais dès les premières années du siècle, le médecin de la mission russe à Pékin l'introduisait en 1820 dans la capitale même. Elle a mis un certain temps à se faire accepter; néanmoins, par l'exemple du noyau de population albazine, les Chinois en comprirent l'utilité, et l'on vit bientôt se fonder un dispensaire de vaccination qui, à l'heure présente, fonctionne depuis quarante et un ans; les frais sont couverts par une fondation et un subside du gouvernement.

De 1828 à 1865, c'est-à-dire pendant une période de trente-sept ans, on a compté 811 journées où des vaccinations ont été pratiquées. Le registre de la maison nous a fourni la statistique suivante pour l'année 1865 :

Jours de vaccination.	64
Enfants vaccinés.	2227
Enfants ramenés après une période de huit jours.	1229
Succès.	608

On le voit, les résultats sont moins satisfaisants qu'en Europe, cela tient sans doute à la mauvaise qualité du vaccin, au mode d'opérer, aux instruments défectueux.

Après la vaccination, on soumet les sujets à un régime très-sévère pendant plusieurs mois encore, on proscrit certains aliments. Ces préceptes sont basés sur des vues théoriques très-hypothétiques ; ils dénotent cependant l'importance attachée à cette pratique ; pour encourager les parents à ramener les enfants, il leur est alloué une petite prime variable de 10 à 30 centimes, et l'on conserve dans l'établissement de petits enfants de mendiants pour être assuré de ne jamais manquer de vaccin. Autant que possible, l'inoculation se fait de bras à bras.

Malgré tous ces moyens, si la vaccine est encore peu répandue, il faut en accuser essentiellement l'indifférence des parents, peut-être aussi certains préjugés, car le jeune empereur actuel n'a pas été soumis à cette opération.

Chaque année, vers la fin de l'hiver, on voit apparaître dans la population misérable des cas manifestes de typhus exanthématique. En 1864, 1865 et 1866, leur fréquence constituait une épidémie très-meurtrière ; les sœurs de charité, en contact permanent avec des enfants misérables, souvent atteints du typhus, en furent frappées, aussi bien à Pékin qu'à Tien-Tsin : plusieurs d'entre elles succombèrent. En 1865, alors qu'en Russie et en Sibérie l'attention se portait sur les épidémies de *relapsing fever*, nous en observions

également à Pékin (1), sévissant à côté des cas de typhus avec lequel cette maladie présente une corrélation manifeste. Ce typhus s'explique aisément par l'encombrement et la misère; son développement, sa marche, ses symptômes, lui donnent une grande analogie avec le typhus d'Irlande, avec les épidémies observées dans les prisons, dans les armées. La fièvre typhoïde pure n'est pas non plus très-rare; elle règne à côté du typhus et semble se confondre avec lui.

L'une des grandes épidémies annuelles que subit la population de Pékin est la diphthérie; elle accompagne le typhus mais frappe des coups bien plus terribles; elle atteint les adultes comme les enfants et, en quelques jours, fait disparaître presque tous les membres de la famille où elle s'est développée. Sa contagion ne saurait être mise en doute. Pendant les mois de janvier et février 1866, elle a atteint en particulier des proportions effrayantes et ne diminua qu'avec l'arrivée des beaux jours, lorsque la population pauvre et misérable put sortir de ses refuges et se disperser un peu. Dans tous les cas de diphthérie que nous avons pu observer, et le nombre en est grand, nous avons toujours vu la mort arriver par intoxication bien plus que par localisation du processus morbide aux voies respiratoires; pas une seule fois l'indication de la trachéotomie ne s'est offerte d'une façon bien nette : la respiration n'était pas anxieuse, il n'y avait pas menace d'asphyxie, et le médecin assistait presque désarmé à cette scène de destruction. La mortalité peut être évaluée au quatre-cinquième des individus atteints, et les Chinois estiment qu'elle ne fit pas moins de 25 000 victimes dans un espace de deux à trois mois de l'hiver 1865-1866. Pendant l'été, le virus se révèle par quelques cas isolés, mais la maladie ne prend le caractère épidémique qu'en hiver.

(1) *Notes sur une épidémie de typhus avec cas de Relapsing fever, observée à Pékin*, 1865. Mémoire présenté à l'Académie de médecine et publié dans le *Recueil des mémoires de médecine militaire*, 1866.

Le choléra a particulièrement ravagé les côtes de Chine, en 1862 et 1863. On attribue avec raison sa recrudescence aux relations rapides et fréquentes avec l'Inde, par la voie des vapeurs qui apportent l'opium. Il faut reconnaître cependant que ce fléau est à l'état permanent sur les côtes de Chine, à l'embouchure des fleuves, comme à Shanghaï.

La marche progressive du fléau a pu être étudiée depuis Shanghaï jusqu'à Pékin, frappant successivement Tche-Fou, Takou, Tien-Tsin ; il apparut d'abord dans la ville chinoise qui entretient avec Tien-Tsin des relations quotidiennes, et se répandit ensuite dans la ville tartare. Il séjourna à Pékin pendant la fin de l'été 1862, et reparut en 1863 et 1864. Le nombre des victimes était tel que tous les matins la police devait enlever un grand nombre de cadavres gisant au milieu des rues ; aux portes de la ville, les convois funèbres se pressaient constamment au nombre de vingt et trente. On conçoit facilement l'extension effrayante que doit prendre toute épidémie dans une ville comme Pékin. La marche du fléau nous offre un point intéressant ; alors que la ville tartare, plus saine, n'était presque plus atteinte, le choléra se localisait encore dans un quartier de la ville chinoise, où, par suite de diverses circonstances, s'était formé une sorte de lac entretenu par le produit des égouts. Pendant trois années, nous avons pu voir ce quartier ravagé par l'épidémie sans que la police songeât à modifier cet état de choses en faisant relever les égouts détruits et donner une issue à toute la masse des liquides.

Les indigènes emploient comme traitement l'acupuncture pratiquée au-dessus du genou, ainsi que des pilules composées de sulfure d'arsenic, de sulfure de mercure, de bezoard et d'une substance agglutinante. Cette méthode leur donne quelques succès, attribuables probablement à la révulsion.

Maladies accidentelles. — Le cadre pathologique n'offre, sous ce rapport, rien de bien spécial à noter à Pékin ; il est

essentiellement variable avec les professions, les habitudes individuelles, etc. Les blessures et les fractures, résultats d'accidents ou de luttes, se sont souvent montrés à notre observation et toujours nous avons pu noter l'indifférence remarquable au traumatisme que présente la race chinoise; sauf chez les individus trop débilités, la cicatrisation se fait rapidement, sans réaction inflammatoire violente, sans grande suppuration. Le Chinois semble se rapprocher en cela du nègre, chez lequel cette disposition a été maintes fois signalée. Nul sujet plus que le Chinois ne se prête aux opérations chirurgicales; le chloroforme devient presque inutile; chez lui, la sensibilité obtuse fait supporter les manœuvres les plus douloureuses sans qu'il paraisse s'en émouvoir beaucoup; on est assuré de voir l'opéré, à l'abri des phénomènes traumatiques, marcher vers une guérison aussi brillante que rapide.

Nous terminerons ici ce court exposé des principales espèces nosologiques que présente la ville de Pékin, et en même temps l'étude elle-même que nous avons entreprise. L'œuvre est sans doute moins complète que nous ne l'aurions désiré, mais encore espérons-nous que le lecteur y prendra quelques aperçus généraux sur la grande capitale, si longtemps regardée comme mystérieuse, où l'on rencontre bien des idées, bien des faits instructifs. Pékin est encore le tableau de ce que devaient être les grandes réunions d'hommes aux époques reculées de l'histoire. A ce titre, cette ville offre un intérêt historique; il n'était pas indifférent non plus de l'étudier alors que les idées européennes n'ont point encore modifié sa physionomie et qu'elle demeure comme le dernier abri des civilisations antiques, protestant contre le progrès qui va bientôt l'envahir et la transformer.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
I.	— Constitution du sol. — Climatologie	5
	Situation de la province du Pe-tche-ly	6
	Géologie	7
	Météorologie	9
II.	— Topographie de la ville. — Population	13
	Plan de Pékin	15
	Dimensions de la ville et population	17
	Voies de communications	22
	Jardins et promenades	23
III.	— Irrigations urbaines. — Voiries. — Inhumations	25
	Eaux de Pékin	29
	Égouts. — Voiries des boues	30
	Inhumations. — Cimetières	32
IV.	— Constructions privées. — Édifices publics	36
	Procédés de chauffage	39
	Théâtres	43
	Casernes. — Camps	47
V.	— Alimentation publique. — Substances alimentaires	49
	Produits du règne animal	50
	Produits du règne végétal	57
	Boissons	60
	Distribution des repas	65
VI.	— Population suivant les races	66
	Tartares et Chinois	72
	Musulmans	73
	Population flottante	74
VII.	— Conditions de la vie. — Hygiène générale	78
	L'industrie	80
	L'instruction publique	82
	Hygiène du corps	84
	Déformation des pieds chez les Chinoises	88
	Question de l'opium	99

Pages.
VIII. — La misère à Pékin..... 107
Mendiants..... 108
Enfants trouvés. — Infanticide..... 114
Prostitution féminine..... 123
La syphilis..... 127
Prostitution masculine..... 129
Eunuques..... 132
IX. — Exercice de la médecine. — Profession médicale..... 136
Le médecin dans la société chinoise..... 137
Les avortements. — Les aphrodisiaques..... 139
Maison médicale de l'Empereur..... 140
Absence d'enseignement médical..... 142
La médecine aux armées. — Médecine judiciaire..... 145
X. — Considérations physiologiques et pathologiques..... 147
Développement de l'individu..... 149
Mortalité. — Suicides..... 151
Maladies saisonnières..... 152
Maladies telluriques..... 155
Maladies tenant à des pratiques anti-hygiéniques..... 155
Endémo-épidémies..... 156
Maladies accidentelles..... 160
Conclusion..... 161

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.